

MICHEL
BENOÎT

LA DANSE DU MAL

ROMAN



APRÈS
LE SECRET DU
TREIZIÈME APÔTRE

Albin Michel ■

© Éditions Albin Michel, 2017

ISBN : 978-2-226-42284-2

OceanofPDF.com

*À la mémoire des hommes et des
femmes
humiliés, torturés, massacrés
au nom d'un Dieu.*

OceanofPDF.com

L'enfant étendit le bras devant son visage, ouvrit sa main pour s'abriter de la lumière et cligna des yeux : derrière la ligne des montagnes le soleil se levait, dans une heure on ne le distinguerait plus du ciel en fusion. Le désert syrien serait une fournaise telle qu'il faudrait rentrer, se réfugier dans la fraîcheur de la maison.

Une heure, pour la courte promenade autorisée le jour du shabbat.

Il sortit du village et s'arrêta net. Là-bas, au-dessus de la décharge, un vol de vautours décrivait des cercles avant de s'abattre. Jamais on ne jetait des charognes si près des habitations, ici les villageois respectaient strictement les règles de pureté, plus que partout ailleurs en Syrie. Il courut vers les vautours en criant : à grands coups d'ailes, ils s'envolèrent.

Parvenu auprès du tas de gravats entassés là depuis toujours, il s'arrêta. Au sommet quelque chose était posé, une forme allongée sur des habits maculés de taches sombres. Il escalada les détritrus : deux pieds nus pointaient vers lui, prolongés par un corps humain mutilé, coupé en deux dans le sens de la longueur.

L'enfant s'écarta vers la droite pour échapper à ces pieds sanglants qui semblaient le désigner, lui. Paralysé d'horreur il remarqua les bras du cadavre, largement écartés. Dans la paume de la main gauche tournée vers le ciel, il aperçut un petit cylindre brillant. Il se baissait pour le ramasser quand il vit le visage, un ovale rougeâtre, informe et luisant, dont émergeaient seulement deux yeux globuleux qui fixaient le ciel. Il cessa de

respirer, se mordit le poing pour ne pas crier, tourna le dos et dévala la pente en trébuchant.

Le souffle coupé, tenant sa djellaba relevée des deux mains il courait, courait.

Enfin il put aspirer une goulée d'air, s'arrêta sans se retourner et poussa un grand cri :

– *Amma, amma !* Maman, maman !

Quand il atteignit les premières maisons du village, dans le désert redevenu silencieux les vautours reprirent leur ronde et se posèrent sur la forme sanguinolente.

De son bec crochu, l'un d'eux attaqua la main gauche du cadavre.

OceanofPDF.com

I

LE DOUXIÈME ROULEAU

*« Les hommes sont partagés en deux d'âge en âge,
chacun est partagé en deux selon ses œuvres.
Et Dieu a mis une haine éternelle entre ces deux parties. »*

Manuscrit essénien, Règle de la communauté

OceanofPDF.com

– Stop, Marwan !

Agrippant son compagnon par le bras, il le plaqua derrière un pilier qui faisait saillie sur le mur. Avec un chuintement, la porte automatique se referma derrière eux. Marwan s'exclama :

– Mais... professeur, qu'est-ce que... ?

– Regarde.

Avec sa décoration vieillotte et ses peintures défraîchies, le hall de l'aéroport de Sanaa était parcouru par une foule d'individus aux keffiehs à damier rouge et blanc qui allaient et venaient, étonnamment silencieux.

– Là-bas !

Debout de chaque côté des comptoirs d'enregistrement, des hommes en complet sombre et lunettes noires faisaient signe aux Occidentaux qui se présentaient de s'écarter, d'ouvrir leurs valises et de se laisser palper au corps.

– S'ils me fouillent, murmura le professeur, je suis perdu !

Il se rejeta contre le mur, le souffle court. Les photos dans son appareil, ce n'était pas grave, il pourrait toujours leur dire que cela faisait partie de son métier d'archéologue. Mais le rouleau ! Sortir illégalement du Yémen un trésor pareil c'était l'arrestation, la prison, peut-être même la peine de mort.

L'œil égaré, il parcourut le hall. Quelques femmes voilées, des passagers qui se hâtaient vers les comptoirs, un vieil homme courbé vers le sol qui passait une serpillière à une dizaine de mètres d'eux : personne ne les regardait. Vivement il plongea la main dans la poche intérieure de sa veste, en retira un objet cylindrique soigneusement enveloppé dans du papier kraft, le fit glisser le long de son corps et le plaqua contre la main de Marwan qui comprit et l'enfourna prestement dans sa mallette. Leurs têtes se rapprochèrent.

– C'est la police politique, articula le professeur, ils se doutent de quelque chose ! Quitte cet endroit sans te faire remarquer. Je suis brûlé, c'est toi qui vas devoir faire sortir ce rouleau du Yémen.

– Moi, sortir avec le rouleau ? Pour aller où ?

– Retourne dans ta famille, en Syrie. Voyage par voie de terre, ne prends que les transports en commun. Avec ton visage, ton keffieh et ton passeport syrien, personne ne te prêtera attention.

– Si j'arrive là-bas sain et sauf, que dois-je faire du rouleau ?

Le professeur hésita un instant, puis plongea ses yeux dans ceux de Marwan.

– Va au monastère de Mar Moussa, dans le désert entre Damas et Homs. Le père Dall'Oglio comprendra immédiatement la portée de ce document, il a toute ma confiance. Va, mon ami, remets-le-lui et sois prudent, tu sais tout ce qui est en jeu. Désormais nos espoirs reposent sur toi.

– Et vous, professeur ?

– Ne t'inquiète pas. Ce n'est pas à moi qu'ils en veulent, mais à ce que tu viens de glisser dans ta mallette.

Marwan hocha la tête, serra furtivement le bras de son vis-à-vis, contourna le pilier et marcha d'un air dégagé vers la porte de sortie. À son passage, le vieil homme leva les yeux de sa serpillière et le dévisagea à la dérobée.

Quand sa silhouette eut disparu derrière la paroi vitrée, le professeur poussa un soupir de soulagement et se dirigea à l'opposé, vers le comptoir d'Air Arabia. Il n'y avait personne avant lui, il présenta son passeport et son billet à l'hôtesse qui lui sourit.

– Bienvenue sur nos lignes, professeur Erwin.

À ces mots, deux hommes à lunettes noires se détachèrent du mur comme un seul bloc et l'encadrèrent.

– Monsieur, veuillez nous suivre.

– Pourquoi ? Voici mes papiers, ils sont parfaitement en règle !

– Simple contrôle de routine, veuillez prendre votre valise et nous suivre. Sans résistance, s'il vous plaît.

Le serrant de près, ils contournèrent le comptoir et le firent entrer dans une pièce sans fenêtre qui donnait directement sur le hall. Assis derrière un bureau métallique, un civil au menton gras et au crâne rasé compulsait des papiers. Sans lever les yeux il fit un geste mou de la main droite.

– Nous vous attendions, professeur. Posez votre valise, je vais m'occuper de vous.

Rome baignait dans la douceur sensuelle d'une de ses soirées d'avril. Tête inclinée, yeux fermés, visage comme aspiré vers l'intérieur, c'est son âme qui semblait s'échapper de la flûte traversière. Dans l'ombre montante, le grand amphithéâtre de l'université pontificale Sant'Anselmo était plein. Pour l'entendre, tous les étudiants des collèges de rite catholique oriental de Rome s'étaient déplacés : bien que bénédictin, n'était-il pas un peu des leurs ?

Du haut de l'amphi où il avait pris place, Nil l'écoutait avec ravissement. C'est lui qui lui avait demandé d'interpréter ce soir le *Syrinx* de Debussy. *Comment un Américain peut-il si bien faire chanter une mélodie tellement française ?*

Tous deux avaient été envoyés près du Vatican pour décrocher leur maîtrise en théologie, frère Nil par son abbaye du Val-de-Loire et frère Anselm par la sienne du New Jersey. Située en pleine ville à quelques dizaines de kilomètres de New York, l'abbaye de Newark avait mauvaise réputation auprès des bénédictins français : « Pensez donc, ils accueillent des réfugiés ! » Malgré cela, pendant leur scolarité l'Américain aux allures aristocratiques et le Français à la silhouette effacée étaient devenus très proches.

À la sortie du concert Nil s'approcha d'Anselm, entouré dans le cloître par un groupe d'étudiants grecs catholiques volubiles. Le jeune homme, qui

dépassait les orientaux d'une tête, lui fit signe.

– Alors, *Frenchie*, ça t'a plu ?

– Tu as fait des progrès ! Je te laisse à tes admirateurs, on se voit demain ?

Nil gravit lentement le grand escalier de marbre qui débouchait sur un long couloir obscur, franchit la porte de sa chambre. Hésita un instant, traversa la pièce sans allumer. Ouvrit la fenêtre, s'appuya sur la rambarde, ferma les yeux et respira longuement. Depuis le cloître redevenu silencieux, une fine odeur d'orangers montait vers lui, mélangée à celle de la *pasta*.

L'odeur de Rome ! Comme chaque soir à l'approche de la nuit une chanson se mit à trotter dans sa tête : *Hello darkness my old friend...* Elle lui rappelait les ténèbres de son autre vie, et son départ furtif de l'appartement familial.

La cage d'escalier était sombre, pourtant il n'avait pas allumé la minuterie ni appelé l'ascenseur. Sa valise légère à la main, il avait descendu les marches une à une, sans bruit, comme un voleur qui s'enfuit. Et c'est bien d'une fuite qu'il s'agissait : la veille, son père n'avait pas caché sa colère.

– Tu n'es plus des nôtres. En allant te réfugier dans un monastère, tu as choisi de fuir notre monde. Pars, je ne te connais plus ! Quand je pense aux études que tu as faites, à l'avenir que je te préparais, quel gâchis !

Le gâchis pour Nil, c'était cette vie passée à se couler dans l'hypocrisie d'un épais conformisme social qu'il ne supportait plus. Pour y échapper il avait collectionné les diplômes et fait la fête. La ronde des filles ! Les ambitieuses, les timides, les assoiffées, les chercheuses, les insatiables, elles avaient défilé comme un tourbillon, leurs visages confondus dans une même quête de plaisir. Des rendez-vous, des étreintes suivies de lassitude. Le désir, jamais satisfait. *L'amour... existe-t-il hors la littérature ?* se demandait-il. Brusquement saisi d'un immense dégoût, il avait décidé de

fuir cet univers sans âme aux horizons fermés pour chercher autre chose, l'imprévu d'un idéal.

Dieu, pourquoi pas ? Le Dieu de ses souvenirs d'enfance dont il ne savait presque rien, mystère qui commençait à l'attirer comme un défi à relever après ceux de l'université. Un autre père, qui est aux cieux.

Où donc apprendre Dieu mieux que dans un monastère ? Un jour il avait frappé à la porte de l'abbaye, posé sa valise et revêtu l'habit monastique.

Or ce qu'il apprit c'est l'observance, les mille détails moyenâgeux auxquels il fallait se soumettre pour être un bon moine. Nil s'imagina que c'était un passage obligé, que Dieu serait au terme, et s'appliqua consciencieusement à devenir mérovingien : c'était un autre conformisme, mais celui-là au moins *devait* déboucher sur l'amour. « La chasteté, enseignait-on à l'abbaye, c'est de n'aimer personne en particulier pour aimer Dieu seul. » L'abstinence lui sembla d'abord légère : tendu vers son but, c'est en toute sincérité qu'il prononça son vœu de chasteté pour l'éternité.

Les saisons passaient sur lui sans laisser d'empreinte. Seule changeait la couleur du fleuve amical et tutélaire, qu'on apercevait au loin derrière un rideau d'arbres. Peu à peu, en lieu et place de la plénitude attendue, un obscur sentiment de vide commença de l'envahir. Il se rendit compte qu'il perdait pied quand des pensées firent irruption, s'insinuèrent en lui, l'investirent tout entier. Affolée, sa mémoire lui représentait avec une réalité presque tactile des sensations qu'il avait refoulées et croyait oubliées, des souvenirs de peaux satinées, de bouches ardentes, de profondeurs moelleuses qui l'assaillaient en vagues successives et mortelles. Insatiable, le désir renaissait comme une plante vénéneuse.

Ses nuits, surtout, devinrent des saisons en enfer. Dévastatrices, des images peuplaient ses rêves dans un mélange d'excitation et de honte. Au réveil, un pli amer à la bouche, il détournait les yeux devant son reflet sur les fenêtres de sa cellule.

Ce trouble grandissant, il aurait voulu mettre sur lui un nom, le dire, en parler à quelqu'un. Ses confrères ? Ils évoluaient entre les arcades du cloître avec aisance, dans une léthargie apparente, élégante et de bon ton. Un seul mot prononcé devant eux, et son univers immobile s'écroulerait. Avouer ses tentations à son supérieur, le père abbé ? Jamais il ne comprendrait, ce serait la honte, le scandale, l'anathème. Alors Nil s'enferma dans le mensonge, conscient qu'en cachant à chaque confession ses tourments et les péchés de sa vie passée, il en ajoutait un autre. Miné par cette souffrance muette, il coula lentement.

Sans se douter qu'à l'abbaye chacun l'observait, notait ses attitudes, ses moindres gestes, pesait ses lourds silences. *Une famille athée, des études prestigieuses, un garçon brillant... si brillant que jamais il ne pourra entrer dans le moule*, pensaient les autres.

Derrière les sourires une méfiance sourde commença de l'entourer. Il était le dernier à s'en rendre compte.

Il fut soulagé quand on l'envoya étudier à Rome avec l'élite des jeunes moines du monde entier. *Encore une fuite ?* Peut-être. Tout, plutôt que cette lente crucifixion. Et le jour où il monta dans le wagon du Rome Express, l'abbaye poussa un soupir de soulagement. Sur les rives de la Loire qui coulait à ses pieds, immuable depuis des siècles, frère Nil détonnait, il commençait à devenir gênant. Une fois qu'il serait éloigné au bord du Tibre, ici l'observance se passerait de lui.

À son retour, on verrait bien.

Malgré la chaleur qui régnait dans le bureau, Erwin frissonnait. Ils l'avaient laissé en caleçon, avaient examiné les coutures de ses vêtements, sondé les talons de ses chaussures, éparpillé sur le sol le contenu de sa valise.

– Rien sur vous, professeur...

Une fois debout, le civil au crâne rasé, petit et très râblé, dégageait une impression de force brutale. Les yeux rivés sur le visage d'Erwin, il saisit l'appareil photo et l'agita à bout de bras devant lui.

– Et ça, c'est quoi ?

– Mon outil de travail, pour prendre des clichés sur les sites du désert au fur et à mesure de l'avancement des fouilles.

– Un Nikon 600, flash reflex... du matériel de studio, curieux pour photographier en plein air ! Et pourquoi une pellicule ultrasensible qui permet de prendre des clichés dans l'obscurité ?

– J'ai besoin d'un grain très fin qui laisse apparaître le moindre détail de...

L'homme l'interrompt sèchement.

– Vous mentez ! On vous a vu photographier à l'intérieur de la mosquée, vous saviez pourtant que c'était interdit. Vous avez abusé la confiance des autorités yéménites, vos clichés volés, voilà ce que j'en fais.

D'un geste théâtral, il déroula la pellicule et la maintint exposée devant l'ampoule qui pendait du plafond. Les bras toujours écartés, sans tourner la tête il aboya :

– Professeur Erwin, *quelque chose* devrait se trouver dans vos bagages, et ne s'y trouve pas ! Rhabiliez-vous, vous allez devoir parler.

Ça y est, pensa Erwin, *je suis fichu*. Il enfila ses vêtements et ferma les yeux pendant qu'on le menottait. *Est-ce qu'ils vont me torturer ?* Deux gaillards à lunettes noires l'empoignèrent et le traînèrent à travers la foule du hall, qui s'écartait à leur passage en baissant les yeux. Devant la sortie de l'aéroport une voiture aux vitres fumées les attendait, tous feux allumés.

Le professeur Erwin était venu à Sanaa dans l'espoir d'y trouver des traces de la préhistoire du Coran. Il était convaincu que le texte sacré n'était pas tombé du ciel au creux de l'oreille de Muhammad, qu'il avait fallu plus d'un siècle pour l'écrire, et cherchait obstinément une preuve indiscutable. Jamais il n'en parlait à ses étudiants mais lorsque Marwan était devenu son assistant, mis en confiance par son enthousiasme, il l'avait étroitement associé à sa recherche. Quand il avait obtenu la direction d'un chantier archéologique dans la plus ancienne mosquée de Sanaa, malgré le danger il lui avait demandé de l'accompagner. Construite selon la légende du vivant de Muhammad, cette mosquée n'avait jamais été fouillée à fond.

Il passa un long moment à relever son plan. C'était une vaste pièce rectangulaire, sans autre ornement qu'une niche taillée dans le mur du fond, flanquée de deux colonnettes grossièrement sculptées. Brandissant sa boussole, il appela Marwan.

– Tu sais que chaque mosquée comporte une niche, la *qibla*, qui indique la direction vers laquelle les croyants se tournent pour la prière. Regarde celle-ci : elle n'est pas orientée vers La Mecque comme il se doit, mais quelques degrés plus à l'est, vers Jérusalem.

– Ce qui veut dire...

– Ce qui veut dire qu’avant d’être une mosquée, ce bâtiment était une synagogue juive ou judéo-chrétienne ! Tu as vu l’épaisseur du mur du fond, il doit dissimuler une *guenizah*, l’endroit où les rabbins mettaient précieusement à l’abri les textes anciens sur lesquels est écrit le nom de Dieu – puisque à leurs yeux ce nom rendait le manuscrit sacré, indestructible.

Les ouvriers dégagèrent dans l’épaisseur du mur l’ouverture d’un étroit réduit. Erwin les fit sortir et projeta le faisceau de sa lampe à l’intérieur : entassés pêle-mêle, il vit des centaines de livres aux couvertures fatiguées, mélangés à des manuscrits reliés par des ficelles, à des parchemins dépareillés. Il en prit un et l’examina attentivement.

– Un palimpseste¹ biblique, c’est bien une guénizah ! L’architecture de cette synagogue montre qu’elle a été construite très tôt, sans doute à l’époque du Prophète, comme l’affirme la tradition. Peut-être certains de ces manuscrits ont-ils été écrits de son vivant ?

Son attention fut attirée par un coffret de bois précieux au couvercle finement ouvragé qui semblait avoir été mis à l’écart des autres documents. Il s’en empara, l’ouvrit avec précaution : à l’intérieur, protégés par un tissu huileux, six rouleaux étaient soigneusement alignés comme de gros cigares. Il en sortit un : en dessous, il y avait une seconde rangée de six rouleaux.

Il fit signe à Marwan d’approcher sa lampe torche et déroula celui qu’il venait de prendre. C’était un parchemin dont la peau était restée souple, couverte d’une fine écriture. À mesure qu’Erwin la parcourait, son visage trahissait une stupéfaction qui se transforma en excitation fébrile.

– Celui-là n’est pas un palimpseste, c’est donc un original très ancien. Écrit en araméen, la langue des judéo-chrétiens des débuts du christianisme !

Tête contre tête ils déchiffraient le texte sans difficulté.

– Mais, murmura Erwin, mais... ce sont des versets du Coran !

– En effet, professeur, cependant... voyez, ils ne sont pas disposés dans l'ordre habituel. Ici... là encore, le texte ne semble pas conforme à la version officielle. Il y a des différences, n'est-ce pas ?

La face éclairée par le pinceau lumineux sous ses cheveux blancs ébouriffés, Erwin répondit d'une voix troublée par l'émotion :

– Je connais bien ce passage : tu as raison, il y a des variantes mais surtout, ce texte-ci est *plus court* que le texte officiel. Est-ce qu'il a été écrit *à partir* du Coran, ou *avant* lui ?

– Que voulez-vous dire ?

– Le Coran est censé être descendu du ciel *en langue arabe*, pas en araméen. Pour les musulmans chacun de ses mots, chaque phrase est comme une incarnation divine, sacrée, intouchable. Nul ne peut ni l'amputer ni l'abréger, comme c'est le cas ici.

Pendant un long moment il resta penché sur le rouleau, suivant les lignes du doigt comme un écolier. Quand il releva la tête, son visage était grave.

– Pour moi, déjà, c'est clair : ce rouleau a été écrit *avant le Coran*. C'est un aide-mémoire de citations bibliques, sans doute un de ceux qu'utilisaient les judéo-chrétiens pour catéchiser les Arabes avant de les traduire dans leur langue. Si j'ai raison, voilà enfin la *preuve* matérielle que le Coran n'a pas été dicté par l'ange Gabriel au Prophète – de quoi faire exploser l'islam ! Il faut absolument que j'étudie ces rouleaux en Allemagne, avec l'aide de mes collègues. Jamais les Yéménites ne me laisseront les emporter, je dois les photographier tout de suite, avant que...

Il tourna la tête vers la porte de la mosquée. Négligemment appuyés contre le chambranle, leur arme posée contre le mur, les soldats chargés de les surveiller leur tournaient le dos et fumaient en bavardant. Erwin prit rapidement sa décision.

– Déroule chaque rouleau l'un après l'autre et maintiens-le à plat sur le sol pendant que je le cliche. Ensuite remets-le à sa place dans le coffret. Vite, mon ami, vite !

Marwan venait de sortir le douzième rouleau quand un policier, alerté par les éclairs du flash, se tourna brusquement vers eux.

– Hé là ! Qu’est-ce que vous faites ? C’est interdit de photographier à l’intérieur de cette mosquée, arrêtez ça immédiatement !

Erwin arracha le rouleau des mains de Marwan, l’empocha et sourit aimablement au policier qui s’approchait, l’air menaçant.

– J’ai seulement pris quelques images pour situer ce réduit dans le plan du bâtiment, c’est la routine, ne vous inquiétez pas. Tenez – il lui tendit un billet –, allez déjeuner, vous boirez à ma santé.

Puis il replaça ostensiblement le coffret dans la guénizah. Au fond de sa poche, il pouvait sentir le contact du rouleau qu’il venait de dérober.

Note

¹. Manuscrit dont on a gratté le texte pour en écrire un autre par-dessus. La rareté du parchemin expliquait le recours à ce procédé.

OceanofPDF.com

Dans le cloître de Sant'Anselmo où Nil débarqua un soir de septembre, il fut accueilli par un grand gaillard aux cheveux roux, au fin visage de patricien.

– Frère Anselm, de l'abbaye de Newark au New Jersey. Bienvenue à Rome !

– Mais... tu parles parfaitement français !

– Oh – un timide sourire éclaira le visage mince d'Anselm, le plus difficile avec les langues étrangères, ce sont les quatre premières. J'en parle six ou sept, sans compter les langues mortes. Ici tu sais, ça n'a rien d'exceptionnel !

En effet, se dit Nil qui ne parlait que quatre langues, ici je vais devoir passer à la vitesse supérieure, mon père serait content de moi.

Il se sentit vite à l'aise dans la prestigieuse université pontificale. Le travail pour seule observance, une ambiance à la fois sérieuse et décontractée. Avec délices, Nil se plongea dans l'étude. Au fil des mois s'instaura entre Anselm et lui une amitié telle qu'il n'en avait jamais connue à l'abbaye, ni même avant. L'un après l'autre il brisa les cadenas qui verrouillaient sa parole et confessa à l'Américain, bribe après bribe, sa jeunesse troublée. Sa quête d'un amour inaccessible, l'aiguillon du plaisir jamais satisfait, le calvaire qu'il avait vécu depuis son saut dans l'inconnu

de l'abbaye, son enfouissement dans un silence plein de remords inavoués. Sa solitude enfin, devant un désastre intérieur qu'il ne maîtrisait pas.

– Tu n'imagines pas comme ça a été dur !

Anselm l'écoutait, et son visage se fermait.

– Moi aussi, j'ai connu une souffrance impossible à nommer. Une force invisible, insaisissable, m'a attaqué quand je m'y attendais le moins. Elle est trop ingénieuse, trop perspicace, trop sournoise, trop efficace pour ne pas être *personnelle*. Elle a trouvé la faille secrète, s'y est introduite pour me détruire. C'est un ennemi qui ajuste ses coups, frappe quand il veut, où il veut, et qui fait mouche.

Jamais il n'en disait plus. Nil s'habitua à ses silences, surpris de le voir sécher les cours de théologie pour se pencher, jour après jour, sur des photocopies d'obscurs manuscrits anciens.

– À toi je peux l'avouer, lui dit un jour Anselm, l'enseignement de la théologie m'a déçu. Tu verras, un théologien c'est un homme qui monte sur une estrade pour apprendre à Dieu comment Il est fait, et s'emparer du seul pouvoir auquel aucune armée n'a jamais pu résister, *le pouvoir des idées*. Je me réfugie dans ces textes anciens pour chercher la part de vérité qu'ils recèlent, une vérité qui n'aurait pas été encore recouverte par l'ambition humaine – et dans la musique, qui me parle au-delà des mots.

Nil avait souri : *depuis trois mille ans qu'il y a des théologiens, c'est fou ce que Dieu a dû apprendre sur Lui-même !* Comme Anselm, il était très déçu. Derrière l'épaisse construction des dogmes accumulés par des siècles de christianisme, le mystère de Dieu semblait s'obscurcir en formules creuses. Avait-il quitté sa famille, sacrifié son avenir pour une chimère ? Peu à peu, leurs entretiens changèrent de tonalité. Toujours taciturne, Anselm ne s'épanchait que quand il lui parlait de son travail.

– La seule chose que je sache de Dieu c'est qu'on ne peut rien savoir de Lui, alors je me suis attaché à la personne de Jésus le nazôréen. Son enseignement a été transmis en araméen, sa langue maternelle : j'apprends

cette langue pour reconstituer le climat de pensée et d'émotions dans lequel il vivait. Comme un policier sur une scène de crime, j'essaye de redonner leur troisième dimension à ses paroles et à ses actes. L'homme que je découvre ainsi me fascine...

Brusquement, il s'arrêtait. Et Nil, comprenant qu'il n'irait pas plus loin, relançait la conversation :

– Pourquoi l'appelles-tu le nazôréen ?

– C'est le nom que lui donnaient les premiers convertis, qui voulaient rester juifs tout en devenant chrétiens. Après sa mort, certains de ces judéo-chrétiens adoptèrent son surnom de nazôréen et furent persécutés par les Juifs puis par les chrétiens. Ils se sont réfugiés un peu partout, notamment en Syrie où ils se sont faits tout petits. La Syrie, Nil, là où tout a commencé, le christianisme comme l'islam !

– Que sont-ils devenus ?

– Ils ont été étouffés par l'Église triomphante.

Frappé par ce qu'il entendait, Nil demanda à l'abbaye l'autorisation de s'inscrire au cours d'araméen de l'université grégorienne. Au bord de la Loire il y eut des froncements de sourcils, des moues de désapprobation, puis on finit par accepter.

– L'araméen, une langue morte ! Ça empêchera peut-être le frère Nil de trop penser.

Négligeant à son tour les cours de théologie, il passa de plus en plus de temps avec Anselm. À ses côtés il découvrait la personne de Jésus derrière l'épaisseur des dogmes, sa compassion universelle, son Dieu à l'amour tendre et prévenant. Sa vie allait-elle, enfin, trouver un sens ?

La porte s'ouvrit avec un fracas de serrure, projetant à l'intérieur un torrent de lumière. Erwin plaqua ses mains sur ses yeux et entendit un ordre bref :

– Debout, suis-moi !

On lui avait retiré sa montre. *Depuis combien de temps suis-je ici ? Une journée ?* Dépourvue de fenêtre, plongée dans une obscurité totale, la cellule empestait l'urine et la sueur d'angoisse. Malgré sa fatigue, il était révolté : *Ils n'ont pas le droit !*

Par un couloir violemment éclairé on le conduisit dans une pièce qui ressemblait étrangement à celle de l'aéroport. Le petit homme trapu aux lunettes noires était assis à la même table métallique, derrière lui deux militaires en uniforme se tenaient debout contre le mur, rigides et immobiles.

– Asseyez-vous.

Il commençait à protester, mais l'autre lui coupa la parole et tapota une liasse de papiers posée devant lui.

– Taisez-vous, ici c'est moi qui parle ! Nous avons tout un dossier sur vous, professeur Erwin... Voyons – il se pencha en avant –, j'apprends que vous êtes le fils du maréchal Rommel ? Votre mère était sa maîtresse cachée et vous êtes né quatre mois après son suicide. Un homme éminent ce maréchal, un vrai ami de la cause arabe. Dans le chaos qui a suivi la chute

de Berlin votre mère vous a déclaré sous le nom d'Erwin, comme Erwin Rommel.

– Qu'est-ce que ça a à voir avec mon arrestation ? Vous n'avez pas le droit de me retenir ici, je veux prévenir mon ambassade.

L'homme jeta un coup d'œil vers les militaires toujours impassibles, et se replongea dans le dossier qu'il feuilleta négligemment.

– Vous avez beaucoup de chance, professeur Erwin ! Votre parenté avec Rommel – dont vous semblez faire si peu de cas – a suscité l'intérêt de certaines personnes, très influentes dans des pays amis du nôtre et qui n'ont rien oublié du Reich de mille ans. Elles vénèrent le souvenir du grand maréchal, c'est en mémoire de lui que nous allons vous relâcher...

Erwin retint un soupir de soulagement.

– Mais à *une condition*. Dans la mosquée où vous deviez vous contenter de faire un relevé, vous avez découvert et *volé* un objet dont vous n'imaginez pas le prix que lui attache l'Oumma¹.

– Je... je n'ai rien volé, vous n'avez rien trouvé sur moi !

Le visage congestionné, l'homme se dressa à moitié et posa ses deux poings sur la table.

– Vous avez été arrêté à l'aéroport après avoir fait une découverte remarquable dans cette mosquée : n'importe quel archéologue aurait demandé une prolongation de sa mission pour l'exploiter, non ? Pourquoi votre départ précipité, qui a tout l'air d'une fuite ? Qu'est-ce que vous croyez, professeur, que nous autres musulmans, nous n'avons pas de mémoire ? Le précieux coffret de la guénizah existe depuis l'époque du Prophète, il a accompagné les premiers califes dans leurs conquêtes. Son souvenir ne s'est jamais perdu dans l'Oumma qui connaissait l'existence des douze rouleaux, le dépôt le plus précieux – et le plus dangereux qui soit pour l'islam. Vous avez osé *ouvrir* ce coffret – sa voix enflait, emplissant la pièce – et vous avez *subtilisé* un des douze rouleaux qu'il contenait.

Il se rassit, la main qu'il passa sur son crâne tremblait de rage.

– Nous avons vérifié, ce rouleau ne se trouve ni à votre hôtel ni dans vos bagages. Vous n’avez rien posté depuis sa découverte, rien remis à votre ambassade. Il ne s’est pas volatilisé, n’est-ce pas ? Votre assistant syrien a été vu par un balayeur au moment où il quittait l’aéroport. Nous avons perdu la trace de ce chien – sa voix se fit menaçante –, dites-moi maintenant où il est allé se cacher. Car c’est lui, ça ne peut être que lui qui a sorti le rouleau de l’aéroport.

Erwin avait eu le temps de préparer sa réponse :

– Il était accrédité par vous pour m’assister dans le relevé du bâtiment ; avec la mise au jour de la guénizah notre mission était terminée. L’exploitation des manuscrits est un tout autre chantier, qui prendra des années. Marwan devait rester à Sanaa pour rendre compte à vos autorités du travail accompli et les informer de notre découverte. Il m’a accompagné à l’aéroport pour me dire au revoir, je ne sais rien de plus.

L’homme se leva brusquement et fit signe aux militaires de s’approcher. Ils parlèrent à voix basse, puis il se tourna vers Erwin.

– Bien. Nous ne pouvons ni vous garder ici ni vous faire parler, votre nom vous protège. Vous allez pouvoir partir, rentrer chez vous. Mais...

Il fit vivement le tour de la table, se pencha vers Erwin et lui souffla au visage – son haleine empestait le tabac.

– Mais vous ne devrez jamais *rien dire, rien publier* sur le coffret, ni sur son contenu. Jamais, vous m’entendez ?

Il se releva, planta ses mains sur ses hanches et toisa Erwin qui tentait de contrôler sa respiration.

– Ce que vous avez vu dans la mosquée doit être effacé à tout jamais de votre mémoire, comme j’ai voilé devant vous vos pellicules impies. Sinon...

Il reprit place derrière son bureau.

– Sinon, en Allemagne, il nous sera plus facile de vous faire disparaître qu’ici. Là-bas aussi il y a de vrais musulmans, votre police a toujours été

incapable de les détecter. Si *un seul mot* sort de votre bouche, *une seule ligne* de votre ordinateur, rien ne pourra les empêcher d'agir. Vous m'avez entendu ? Maintenant... nous allons vous reconduire à l'aéroport, où voulez-vous aller ?

– À Berlin, en passant par Beyrouth où je dois rencontrer un ami.

– *Herr Professor* Erwin, que ce soit à Beyrouth, à Berlin, n'importe où ailleurs dans le monde, rappelez-vous que désormais *nulle part* vous ne serez plus jamais sans surveillance. Quant à votre assistant...

Erwin ne l'écoutait plus, il allait sortir d'ici.

Note

- [1.](#) Oumma : la communauté musulmane mondiale.

OceanofPDF.com

La nuit s'étirait et n'en finissait pas. En vain Nil tournait et se retournait dans son lit, le sommeil le fuyait. Il soupira : sa mémoire, qu'il aurait voulue éteinte et dispersée comme les débris d'un miroir, le poursuivait avec une douloureuse précision. Croisant les mains derrière la tête, il ouvrit les yeux. Bientôt ce serait la pleine lune de Pâques, sa chambre baignait dans une clarté métallique. Avec un soupir, il renonça à lutter contre les souvenirs qui se bousculaient en lui.

L'été suivant l'obtention de leur maîtrise, Anselm était rentré dans le New Jersey et lui au bord de la Loire. On l'envoya enseigner au séminaire d'Orléans, sans méfiance il parla de sa découverte de Jésus le nazôréen derrière l'image du Christ, de sa thèse en cours sur les origines juives du christianisme. Cette fois c'en était trop : il fut convoqué devant le conseil de l'abbaye et se trouva en face d'un mur de visages fermés, bien décidés à l'éloigner encore puisqu'il était incapable de se tenir tranquille ici. Le révérend père abbé prit la parole :

– Vos cours ont scandalisé les étudiants du séminaire, et pas seulement eux. Certes Jésus était juif, mais c'était un accident de l'Histoire, il fallait bien qu'il naisse quelque part. Son enseignement est celui de Dieu, pas celui d'un Juif. Quant aux nazôréens, ces pseudo-disciples du Christ,

l'importance que vous leur attribuez est le fruit de votre imagination. Vous avez besoin de prendre du recul, retournez à Rome pour terminer votre thèse de doctorat. Mais faites en sorte qu'elle soit conforme aux dogmes de l'Église catholique.

Accablé, Nil sortit de la salle du conseil. *Ai-je tout perdu, ce que je croyais et ce que je voudrais croire ?*

Un soir de ce même été, le père abbé de Newark avait fait signe à Anselm de le suivre devant la fenêtre de son bureau.

– Regardez en bas, dans la rue : vous voyez ces gens agglutinés sur le trottoir ?

Devant la façade néogothique de l'abbaye, des hommes, des femmes et des enfants attendaient en silence, l'air morne.

– Des réfugiés ? Ils sont plus nombreux que d'habitude.

– Des réfugiés, oui, mais ceux-là sont des chrétiens syriens. Ils fuient la guerre civile qui fait rage là-bas, un conflit dans lequel ils sont pris en étau, broyés de façon impitoyable. Ils n'avaient guère le choix : se cacher et mourir, ou partir. Quelques-uns ont pu parvenir jusqu'ici, regardez-les bien.

Anselm vit que les hommes avaient l'air épuisé mais que les femmes portaient, dans leur attitude et leurs regards, une résolution farouche.

– Ils ne cherchent pas seulement un toit et du pain. Déracinés, ils nous demandent de les aider à préserver ce dont ils ont le plus besoin pour survivre, leur identité. Frère Anselm, vous connaissez l'araméen, c'est leur langue natale : réunissez-les, parlez avec eux, écoutez-les. Et dans quelques semaines je vous renvoie à Rome pour terminer votre thèse de doctorat, qui leur sera plus précieuse encore que la nourriture et le logement. En exhumant leur passé de l'oubli, c'est leur mémoire et à travers elle leur cœur, leur âme que votre travail nourrira. Afin qu'après avoir échappé aux djihadistes en Syrie, ils ne meurent pas ici de désespoir.

Les réfugiés syriens adoptèrent vite Anselm. Ils lui racontaient les raids dans les villages, les églises brûlées, les femmes violées, les prêtres crucifiés. Parmi eux, il remarqua un petit groupe étrangement silencieux. Il les prit à part, et finit par gagner leur confiance. Un soir, un vieil homme se leva. Il parla en araméen, lentement pour que le moine comprenne :

– Frère Anselm, les réfugiés syriens qui se pressent à votre porte sont des chrétiens qui ont souffert à cause de leur foi. Mais ceux que vous voyez autour de moi ont souffert plus encore, parce que nous devons garder enfoui en nous-mêmes un secret bimillénaire. Je vais bientôt mourir, ce secret je vous le confie au nom de Dieu : nous ne sommes pas des chrétiens comme les autres, *nous sommes nazôréens*, et moi je suis leur Ancien. Vous avez devant vous les vestiges vivants du temps de la prédication de Jésus lui-même, le prophète inspiré à qui nous n'avons jamais cessé d'être fidèles.

La veille de son départ pour Rome, bouleversé, Anselm embrassa chacun d'eux, plongeant ses yeux dans leurs yeux. En les quittant il avait le cœur serré, mais une consolation : Nil venait de lui écrire, lui aussi, il retournait à Rome pour présenter sa thèse. Il n'en disait pas plus.

Mon ami Nil ! Nous allons travailler ensemble, main dans la main.

Leurs retrouvailles furent chaleureuses et Nil recommença à vivre. Peu après, il vit arriver dans le cloître aux senteurs d'orangers Georges Jarweh, un jeune moine syrien envoyé comme lui se faire oublier à l'ombre du Vatican.

Cette année-là, sa vie avait définitivement basculé.

OceanofPDF.com

Georges était un petit bonhomme au visage poupin creusé de fossettes accentuées par son sourire permanent. À la surprise de Nil, un contact immédiat s'était établi entre l'Américain réservé et le Syrien rondouillard et volubile. Georges exerça vite sur Anselm un ascendant qui surprit Nil. Intrigué, il l'interrogea.

– Non, répondit Georges, je ne connaissais pas Anselm avant de venir à Rome. Tu sais qu'à Newark son abbaye est le centre d'une communauté de chrétiens syriens en exil. Il est très respecté par eux, ils attendent impatiemment la thèse qu'il termine ici.

– Il travaille sur les nazôréens, des judéo-chrétiens qui ont joué un rôle essentiel dans les débuts du christianisme. En quoi est-ce que cela concerne les chrétiens syriens d'aujourd'hui ?

Arrondissant le bras, Georges le conduisit vers le banc du cloître.

– Sujet tabou ! Quand la Syrie est devenue musulmane, les califes s'en sont pris aux nazôréens qui avaient fui la persécution des chrétiens. Les malheureux se sont trouvés pris en tenaille entre deux religions qui voulaient chacune dominer le monde, le christianisme et l'islam.

– Ils ont disparu ?

– Pour survivre ils ont fini par rallier officiellement l'Église byzantine, mais en secret certains sont restés fidèles à leur foi. Le jour ils étaient chrétiens, la nuit ils redevenaient nazôréens ! Cela a duré longtemps, et au

xviii^e siècle la pression était telle que l'un des leurs, qui était devenu Patriarche orthodoxe d'Alep, a préféré se faire catholique. Pour Byzance c'était une trahison : poursuivi à la fois par les orthodoxes et par les musulmans, il a dû s'enfuir et s'est réfugié au monastère syriaque catholique de Charfet, au Liban. Là il a trouvé une bibliothèque avec des milliers de manuscrits araméens et arabes, et a passé la fin de sa vie à les étudier. Avant de mourir il a remis à sa famille un testament, transmis de génération en génération. Il s'appelait Michel Jarweh, c'était mon arrière-grand-oncle, ma famille détient toujours le testament du vénéré Patriarche Michel.

– Pourquoi est-il devenu catholique ?

– Pour qu'on le laisse en paix, mon ami ! C'est ça, la Syrie : le creuset, mais aussi le dépotoir des trois religions monothéistes. Vous autres Occidentaux, vous ne pouvez pas comprendre.

– Et tu es venu à Rome pour travailler avec Anselm sur les nazôréens ?

Les fossettes disparurent du visage de Georges, qui devint grave.

– Anselm m'a dit que je pouvais te faire confiance : je travaille sur le Coran.

– Le Coran, mais tu n'es pas musulman !

– Frère Nil, il y a *quelque chose de commun* entre Juifs, chrétiens et musulmans. Une sorte de relation incestueuse, et cette relation passe par les nazôréens de Syrie. Les musulmans interdisent sous peine de mort qu'on aborde cette question ; tu comprends pourquoi les recherches d'Anselm m'intéressent ? Il travaille sur mes ancêtres nazôréens et moi sur le Coran, un texte qui leur doit tout puisqu'ils ont été à son origine. Si tu veux je t'en dirai plus, à condition que tu gardes ça pour toi !

Ce « quelque chose de commun » aux trois religions qui se combattent depuis si longtemps, Nil voulut le découvrir par lui-même. Le lendemain, il alla à la bibliothèque qui surplombe le cloître. Dans un coin obscur du

dernier étage, sur un rayonnage couvert de poussière, il trouva une traduction annotée du Coran.

Il se plongea dans le texte et passa de plus en plus de temps sur le banc du cloître, à questionner Georges et à l'écouter. Grâce à lui, au fil des mois sa thèse prit une orientation toute nouvelle.

OceanofPDF.com

La lumière du jour le réveilla en sursaut. Il regarda sa montre : l'heure de l'office du matin était passée, il n'avait pas entendu la cloche. Le crâne douloureux, il fit une rapide toilette et descendit au réfectoire avaler un liquide qui insultait Rome, la ville où l'arôme subtil du café, disent les Romains, est la meilleure preuve de l'existence de Dieu.

En passant devant les casiers à courrier il vit dans le sien une enveloppe sans timbre. L'adresse était manuscrite : *Au frère Nil*. Intrigué, il l'ouvrit. À l'intérieur, une mince feuille de papier. Trois mots :

Georges disparu.

Sarà

Intrigué, il s'assit sur une marche d'escalier. Georges que son supérieur, le père Dall'Oglio, venait de rappeler à Mar Moussa... « Disparu », qu'est-ce que ça voulait dire ?

Sarà, la sœur de Georges... Elle était venue voir son frère l'année précédente depuis Beyrouth. Nil lui avait fait visiter Rome, ils avaient sympathisé. Devant la frise du Forum qui décrit le pillage du Temple de Jérusalem par l'empereur Titus en l'an 70, les Juifs enchaînés, les objets sacrés dérobés sur les épaules des légionnaires, elle lui avait dit avec un sourire triste : « Nous aussi nous avons dû fuir devant les milices alaouites

de la famille Assad. Mon père s'est réfugié à Beyrouth où nous sommes bien acceptés, il a repris ses affaires dans l'immobilier. »

Pour qu'elle puisse s'offrir ce voyage et un bel hôtel à Rome, les affaires de la famille Jarweh devaient être florissantes. Nil avait été frappé par sa beauté, sa taille élancée, ses traits délicats, la pureté de son regard. Tandis que Georges était petit, trapu, son lourd visage si semblable à ceux des poteries antiques du musée de la Villa Giulia. *Comment peuvent-ils être frère et sœur ?*

Jamais elle ne lui avait écrit, ce billet était-il vraiment de sa main ? Qui avait glissé cette lettre dans son casier ?

Pour pouvoir faire de la musique, Anselm était logé dans l'unique chambre de la tour qui fait l'angle du cloître. En se massant la nuque, Nil alla frapper chez lui.

– Entre, j'allais attaquer une sonate de Bach. Mais... tu en fais une drôle de tête !

– J'ai à peine dormi cette nuit.

– Qu'est-ce qui t'arrive ?

Ils s'assirent devant le bureau et Nil lui tendit l'enveloppe.

– Ce matin j'ai trouvé ça dans mon casier. Lis plutôt ce qu'il y a dedans.

Anselm posa la flûte entre deux piles de livres, jeta un coup d'œil sur la feuille et se figea.

– Georges disparu ! C'était à craindre...

– Il m'a souvent dit que son travail touchait à un tabou. Mais qui peut vouloir faire disparaître un simple érudit ?

L'air gêné, Anselm esquiva la question :

– Comment savoir si ce mot vient de Sarà ? Je l'ai rencontrée ici comme toi, mais je ne connais pas son écriture.

– Moi non plus. Si elle avait voulu m'écrire elle aurait confié cette lettre à la poste, non ? *Quelqu'un* l'a glissée dans mon casier. Peut-être un des étudiants orientaux qui assistaient hier à ton concert ?

– Certainement pas, si l'un d'eux avait reçu une lettre du Liban pour toi il te l'aurait remise personnellement. Il faut contacter Sarà.

– Téléphone à Mar Moussa. Tu sais que moi, je n'ai ni téléphone portable, ni ordinateur, ni argent de poche.

Anselm se moquait gentiment du dénuement dans lequel son abbaye laissait Nil. La pauvreté, lui disait-il, ce n'est pas de manquer du nécessaire mais de ne s'attacher à rien. Sa chambre était meublée confortablement, un ordinateur trônait sur le bureau.

– À Newark les frères refusent l'esclavage des téléphones portables, je n'en ai pas non plus. Je vais appeler Mar Moussa depuis la poste de Porta Portese, dans la loge du portier c'est trop peu discret. Viens me voir en fin de matinée, et surtout ne parle de cette lettre à personne.

Pour échapper à son mal de crâne Nil décida d'aller marcher. Il sortit de Sant'Anselmo sur la Piazza dei Cavalieri di Malta et prit la rue qui descend en serpentant vers le Circo Massimo. Arrivé en bas il s'arrêta, saisi comme chaque fois par la beauté du site. Entourée de lauriers-roses en gradins, la longue piste centrale occupait toute la dépression qui sépare la colline de l'Aventin de celle du Palatin. Depuis leur palais, les empereurs romains accédaient directement à une terrasse d'où ils assistaient aux courses de chars et engageaient d'énormes paris avec leurs courtisans. Ce matin, le soleil frappait obliquement les ruines, faisant ressortir l'ocre des briques et la pureté des formes qui se détachaient sur le ciel bleu.

Georges... que lui est-il arrivé ?

Le même soleil venait de pointer au-dessus de la colonnade du Bernin, obligeant l'occupant d'un bureau dont l'unique fenêtre donnait sur la place Saint-Pierre à baisser les lamelles de ses persiennes toujours tirées. Situé à l'angle du palais de la Congrégation pour la doctrine de la foi – l'ancienne Inquisition –, tout au fond d'un couloir que peu de gens empruntaient, aucun nom ne figurait sur sa porte. Né en Bavière quand le Troisième Reich s'écroulait, son titulaire avait connu cinq papes qui l'avaient reconduit l'un après l'autre dans une fonction dont on ignorait la nature exacte. C'est qu'il était chargé par les souverains pontifes de régler les questions sensibles, affaires de mœurs impliquant des prélats, trafics d'argent et d'influence dont le Vatican est la plaque tournante. Devenu éboueur des papes il plongeait sans états d'âme ses mains délicates dans leurs poubelles, et s'était fait tellement discret au fil des ans qu'il en était devenu invisible. Évitant même de prononcer son nom, les employés du Vatican ne l'appelaient plus que *Monsignore*, avec une nuance de crainte. Satisfait de ce quasi-anonymat, Monsignore ne se sentait à l'aise que dans la pénombre feutrée de son bureau.

En face de lui ce matin-là se tenait un homme dont les vêtements civils cachaient mal la stature athlétique. Très blonds, ses cheveux étaient coupés en brosse stricte aplatie au sommet, formant au-dessus de sa nuque rasée de près une sorte de houppe qui eût été comique si le regard décidé de ses yeux

pâles et son menton en galoche n'avaient donné à son visage un air plutôt inquiétant.

– *Bitte, nehmen Sie Platz...*

L'homme s'assit et croisa les jambes, ce qui fit ressortir les muscles de ses cuisses. La conversation se poursuivit en allemand.

– Depuis combien de temps faites-vous partie des Légionnaires du Christ ?

Fondée en 1941 au Mexique, la Légion du Christ s'était considérablement développée, faisant concurrence à l'Opus Dei. Elle avait bénéficié du soutien du pape Jean-Paul II, comptait un millier de prêtres, des centaines de séminaristes formés par elle, des paroisses, des collèges à travers lesquels elle exerçait son emprise sur l'Église. Ses relations avec l'extrême droite allemande (certains disaient même avec les néonazis) n'étaient un secret pour personne.

– J'ai rejoint leur branche laïque, Regnum Christi, il y a cinq ans.

Monsignore possédait sur lui un dossier qu'il avait pris le temps d'étudier.

– Hmm... Vous saviez pourtant que cette congrégation a eu des problèmes parce que le père Maciel, son fondateur, était accusé de crimes... graves ? Sa mort récente n'a pas mis un terme au scandale.

L'homme sursauta.

**Pour telecharger plus d'ebooks gratuitement
veuillez visiter notre site : www.bookys.me**

– Le père Maciel a été victime de calomnies abominables, qui avaient pour but de nous salir afin de nuire à notre mission ! J'ai pour sa mémoire une grande vénération, je lui dois tout.

Monsignore fit tourner machinalement l'anneau qui cerclait l'annuaire de sa main droite. Après l'avoir longtemps étouffée, il n'avait pas pu

empêcher l'affaire Maciel d'éclater au grand jour. Accablant, le dossier avait fuité dans la presse qui adorait les histoires de prêtres violant des garçons. Pendant des mois il s'était employé à limiter les dégâts, cela avait coûté très cher au Saint-Siège.

– Bien sûr, bien sûr... Personne ici n'a jamais douté de l'intégrité du père Maciel, moi le tout premier. Mais le Saint-Père a été très contrarié par le discrédit jeté sur votre congrégation si méritante. Eh bien, je vous offre l'occasion de redorer son blason, lisez ceci (il lui tendit un dossier relié par des anneaux en plastique) puis venez me voir demain, nous parlerons. Je sais que vous avez reçu une excellente formation chez les Légionnaires, vous comprendrez tout de suite de quoi il retourne. Et pourquoi l'auteur de cette thèse, un moine français qui étudie actuellement à Rome, doit être... surveillé.

L'homme prit le dossier, se leva, inclina sèchement la tête et sortit. Dans le couloir désert, il jeta un coup d'œil sur le titre :

Les Origines du christianisme et le Coran : le choc des messianismes

Laurea in dottorato, Università Pontificale di Sant'Anselmo

Auctore Fr. Nil, O.S.B.

– *Ach so*, murmura-t-il, intéressant... Chaud, mais intéressant !

OceanofPDF.com

Au retour de sa promenade, Nil, le crâne un peu moins douloureux, grimpa l'escalier en colimaçon de la tour. Depuis la chambre d'Anselm une mélodie s'élançait, s'élevait d'un seul souffle, s'enroulait comme une liane, planait au-dessus du cloître puis redescendait, légère, aérienne, proche, complice. Saisi par sa beauté, Nil garda un instant la main levée puis frappa légèrement.

– Entre, mon ami, dit Anselm en ouvrant la porte. C'est la première *Sonate pour flûte* de Bach, même sans l'accompagnement du clavecin c'est sublime, non ? Une transfusion d'éternité, d'âme à âme. Bach est allé chercher le divin au-delà de l'humain, sans cette musique je ne pourrais pas vivre... Viens, installe-toi.

Pour échapper à la lumière qui inondait la pièce et lui vrillait la tête, Nil s'assit dans le rocking-chair, dos à la fenêtre.

– As-tu des nouvelles de Georges ? demanda-t-il.

– J'ai trouvé le numéro de téléphone de Mar Moussa dans l'annuaire de l'Ordre, mais ça ne répond pas. Les employés de la poste m'ont appris que depuis la guerre en Syrie, il n'y a plus de communication terrestre qu'avec les grandes villes. Mar Moussa est en plein désert, au nord de Damas, à quelques dizaines de kilomètres de la frontière libanaise, là-bas le portable ne passe pas. J'ai vu sur Internet que la zone est depuis peu aux mains

d'une organisation nouvelle, l'État islamique : le père Dall'Oglio et ses frères sont coupés du monde.

– Tu crois Georges en danger ?

– Aucune idée. J'ai téléphoné à l'ambassade mais c'est le silence radio, ils ne veulent rien dire. Alors j'ai eu une idée : Mar Moussa a un site Internet géré depuis Beyrouth, j'y ai laissé un message pour Sarà Jarweh – peut-être le lira-t-elle ?

– Tu n'as pas son adresse e-mail ?

– Non, notre seule chance c'est qu'elle consulte ce site et qu'elle me réponde dessus. Je vais l'ouvrir toutes les heures, en attendant il n'y a rien à faire.

– C'est étrange quand même, ce mot anonyme dans mon casier...

– Allons, Nil, arrête de cogiter, ça ne sert à rien. Dis-moi plutôt, as-tu des nouvelles de ta thèse ?

– Je l'ai remise au bureau des scrutateurs du Vatican après le départ de Georges.

– Qui sont tes scrutateurs ?

Nil eut un sourire désabusé.

– Tu sais qu'on ignore toujours le nom des scrutateurs chargés d'examiner la thèse d'une université pontificale, avant de donner leur accord... ou de la rejeter. Un matin je vais la trouver glissée dans mon casier, avec une lettre aux armes du Saint-Siège. Je ne saurai pas qui l'y a mis – le Moyen Âge au ^{xxi}^e siècle !

– Ton travail est solide, il prolonge les publications d'Erwin et des autres chercheurs. En montrant d'où vient la violence qui imprègne le Coran, tu renouvelles complètement ce qu'on dit depuis toujours sur les origines de l'islam. Le Vatican ne peut pas te refuser de la publier.

– Tu connais Rome aussi bien que moi...

– Ce n'est qu'un travail universitaire ! Enfin, on verra bien. Si j'ai des nouvelles de Georges, je te préviens immédiatement.

Sous un ciel de pourpre et d'or, Rome s'enfonçait doucement dans la nuit. Debout devant la fenêtre de son bureau, Monsignore écarta discrètement les lamelles de la persienne et contempla la place Saint-Pierre. Malgré le haut rang dont il jouissait, la bague de sa main droite n'était ornée d'aucune pierre précieuse : un simple anneau d'argent orné de croix celtiques dont les branches, suivant la coutume païenne héritée de ses ancêtres, dépassaient légèrement le cercle qui les entourait.

Depuis son ordination par le pape Pie XII mourant, jamais ce bijou n'avait quitté son annulaire. Pour voir la partie interne de l'anneau en contact avec sa peau, il eût fallu lui trancher le doigt. On aurait alors distingué, finement gravées, d'autres croix qui lui rappelaient à chaque instant une ascendance plus récente.

– Pie XII, le dernier rempart de l'Occident, murmura-t-il en laissant retomber la lamelle de la persienne. Cher pape Pacelli, reposez en paix, je veille.

– Heureux de te revoir parmi nous, frère Georges !

Planté sur son piton en plein désert syrien, Mar Moussa dialoguait avec le ciel depuis des siècles. Séduit par la beauté de ses ruines, le père jésuite Paolo Dall'Oglio avait décidé de les restaurer et d'y fonder une communauté consacrée au rapprochement des chrétiens et des musulmans. Pendant des années il les avait reçus ici pour instaurer entre eux un dialogue, faisant de Mar Moussa un lieu privilégié de réconciliation. Avec l'arrivée du printemps, il venait de réintégrer la petite pièce nue aux voûtes médiévales qu'il aimait tant, en à-pic vertigineux au-dessus de la falaise.

Il était assis derrière une table en bois brut, éclairée par l'unique fenêtre étroite. Devant lui, des feuillets couverts de sa petite écriture et deux livres : une bible, un coran. Seul celui-ci, ce matin-là, était ouvert.

La Bible, le Coran, songeait Georges en détaillant son visage émacié, *toute sa vie sur cette table !*

Sous l'éternel béret basque les cheveux et la barbe de Dall'Oglio avaient blanchi, mais son regard était resté inchangé – une flamme ardente, qui vous dénudait jusqu'à l'âme.

– Je t'ai fait revenir plus tôt que prévu parce que ces jours-ci la situation s'est aggravée. Les milices de l'armée syrienne sont composées d'Alaouites, ils savent que les habitants des villages alentour ne sont pas chrétiens mais nazôréens. Les Alaouites méprisent les nazôréens, ils ont

décidé de se retirer du désert en les laissant à la merci d'un groupe nouveau issu d'Al-Qaïda, l'État islamique en Irak et au Levant. Déjà, de l'autre côté de la montagne, la vallée de Nebek est entièrement sous leur contrôle.

Georges baissa la tête. Après ses années de séminaire, il avait choisi de rejoindre Mar Moussa et son fondateur charismatique, au désespoir de sa famille : « Nous étions si fiers que tu deviennes prêtre, respecté, honoré par notre communauté ! Un jour tu aurais été évêque, comme notre vénéré Patriarche Michel. Mais te faire *moine* ! À quoi ça sert un moine, qui s'en soucie ? »

– J'ai une tâche délicate à te confier.

Dall'Oglio retint sa voix, comme si les murs pouvaient l'entendre.

– Voilà... il y a quelques jours, l'assistant du professeur Erwin est arrivé ici à l'improviste...

– Marwan ?

– Oui, il était épuisé. Déguisé en bédouin, il a réussi l'exploit de sortir du Yémen un document extraordinaire. Erwin est convaincu que c'est un des rouleaux nazôréens qui ont donné naissance au Coran. On l'a expulsé de Sanaa, il souhaite que je mette ce rouleau à l'abri quelque temps, jusqu'à ce qu'il puisse le récupérer pour l'étudier en Allemagne. C'est pour ça que Marwan me l'a apporté.

Georges sursauta.

– Depuis des années Erwin soupçonnait l'existence de ces rouleaux, il doit être dans tous ses états ! Il faut qu'il publie celui de Sanaa au plus vite, les chercheurs l'attendent !

Dall'Oglio fit un geste de la main, comme pour chasser une mouche.

– Si j'ai pu travailler au rapprochement avec nos frères musulmans, c'est que je n'ai jamais abordé avec eux les questions de doctrine, j'ai respecté leur sensibilité qui est à vif sur ce sujet. Apprenons d'abord à vivre ensemble, sous le même soleil et le même Dieu. Les religions reposent sur des dogmes, la vérité historique leur fait peur : publier maintenant un

document qui remet en question la révélation divine au prophète Muhammad, ce serait créer un séisme qui rendrait la tâche encore plus difficile. Plus tard, le moment n'est pas encore venu. Avec les djihadistes aux portes de la vallée, ce rouleau n'est plus en sécurité à Mar Moussa. Je voudrais que tu ailles le remettre au Rabbi, il saura lui trouver une cachette dans le désert. Au passage tu avertiras les nazôréens du danger qu'ils courent.

– Que peuvent-ils faire ? dit Georges amèrement. Ils ne sont pas armés.

Un nuage d'infinie lassitude voila le visage du jésuite.

– Qu'ils s'arment intérieurement. Va voir les villages nazôréens isolés, rappelle-leur comment leurs ancêtres se sont désolidarisés autrefois de la conquête musulmane et de sa violence. Pourquoi les djihadistes les haïssent, et pourquoi... pourquoi un jour ils les tueront. Tu comprends, Georges ? Rien ne pourra sauver nos amis nazôréens. Aide-les à mourir en paix, à pardonner ceux qui ne pensent qu'à les supprimer.

Il y eut entre eux un long silence, une buée de larmes obscurcissait les yeux de Georges. *Cet homme a franchi l'étape ultime, il vit déjà dans l'autre monde.* Et lui, serait-il capable de le suivre jusque-là ? Il balbutia :

– Oui, père, vous avez raison, c'est la seule chose que nous puissions faire pour eux. Et... et Marwan, qu'est-il devenu ?

– Il s'est réfugié dans la région de Lattaquié, la « côte des nazôréens ». Sa famille y habite depuis toujours, elle le cachera.

Dall'Oglio se leva. Enfoncés dans leurs orbites, ses yeux se fixèrent avec éclat sur le petit homme assis en face de lui.

– Marche de nuit, le jour arrête-toi dans les villages nazôréens et quand tu verras le Rabbi, embrasse-le de ma part. J'aurais tant aimé t'accompagner mais ma place est ici, avec la communauté.

Il alla prendre le rouleau sur une étagère. Georges le saisit avec délicatesse et le plaça dans un sac de cuir qu'il glissa sous sa chemise, contre sa poitrine, puis il s'agenouilla. Les deux mains étendues sur sa tête,

Paolo Dall'Oglio lui donna une bénédiction muette. Avant de quitter la pièce, sa haute stature s'encadra un instant dans la porte, contemplant le désert béant qui s'étendait devant Mar Moussa jusqu'à l'horizon.

Georges remarqua qu'il se tenait très droit, presque fièrement.

Le soir même, il était parti. Il marchait vite, allègrement, le précieux rouleau contre son cœur. À l'aube, il aperçut au loin les toits d'un minuscule village tapi dans la plaine rocailleuse. Il y avait là une vingtaine de familles nazôréennes très pauvres, il les connaissait et leur demanderait l'hospitalité pendant la chaleur du jour. Le Rabbi n'était plus qu'à une courte nuit de marche.

Un peu avant d'arriver au village, dans la pâle clarté naissante, Georges ne vit pas les ombres, cachées derrière une décharge, qui se dressaient lentement à son approche.

OceanofPDF.com

Quand le jeune homme surgit du désert, la nuit touchait à son terme et le jour était proche. Sous sa djellaba, il frissonna.

Hésitant, il s'approcha du village dissimulé dans une cuvette de cette région désolée de Syrie.

Devant la première des masures, posée sur le sable, il vit une lampe à huile dont la lumière jaunâtre oscillait dans l'air tiède.

Et à côté, un enfant assis à même le sol.

Quand il le vit l'enfant se leva, prit la lampe, lui fit signe de le suivre.

Il marchait rapidement. Derrière lui l'homme, tête baissée, regardait ses pas pour ne pas penser.

Le village semblait abandonné. À peine dépassée la dernière maison l'enfant s'arrêta, tendit le bras et dit :

– Là-bas.

L'homme avança seul vers la décharge, chassa les vautours affairés autour du cadavre, escalada le tas de gravats. La lueur diffuse de l'aube naissante semblait tomber du ciel étoilé. À mi-pente il s'arrêta, et vit. Longtemps il resta là, immobile. Enfin il redescendit en titubant et s'assit en tailleur sur le sol, face à l'orient.

Dans le silence absolu, et le vide.

Le soleil pointait au sommet des montagnes quand il entendit la voiture arriver. Il se leva, s'inclina profondément devant la décharge, tourna le dos

au village et repartit dans le désert.

Sa courte barbe était détrempée par ses larmes.

OceanofPDF.com

– Eh bien, frère Carl, vous avez lu la thèse du petit moine français, qu'en pensez-vous ?

– *Le choc des messianismes...* Très intéressant !

Monsignore l'arrêta d'un geste. Le père Maciel avait mis au point une méthode de contrôle des esprits qui lui avait valu l'accusation de lavage de cerveaux. Elle s'était montrée efficace, mais certaines zones de l'inconscient de ses disciples lui échappaient parfois, la preuve : ce Carl était encore capable de se laisser séduire, sans même s'en rendre compte, par le scintillement d'idées pernicieuses. Malgré sa formation, il n'avait aucune vue d'ensemble.

– *Intéressant !* Frère, toute l'histoire de l'humanité est là, *Le Mal est intéressant*. Si vous n'en êtes pas convaincu, vous n'avez plus votre place chez les Légionnaires. Ne voyez-vous pas qu'en mettant sur le même plan le judaïsme, le christianisme et l'islam, ce frère Nil risque de bouleverser l'équilibre géopolitique mondial ? Et d'alimenter un peu plus le brasier qui consume cette planète depuis mille trois cents ans...

Carl le laissait parler et détaillait son visage osseux. Ces pommettes saillantes, ces yeux profondément enfoncés dans leurs orbites, cette peau translucide et ces lèvres pincées, mince ligne qui jamais ne s'écartait pour un sourire... *Une momie animée !* Tandis que les Légionnaires du Christ étaient vivants, joyeux et forts, et l'enthousiasme de leurs convictions

communicatif. L'avenir du monde c'était eux, pas des hommes comme celui-là.

Seulement lui, il portait une calotte violette.

Carl l'interrompit :

– J'ai vu ça tout de suite, pourtant cette thèse m'a paru convaincante.

Il n'a rien vu du tout, le combat contre Le Mal est universel. Le vieil homme assembla ses doigts devant lui, chacun rejoignant exactement l'extrémité charnue du doigt opposé. Il contempla un instant cette symétrie gothique qui le remplissait de satisfaction, leva les yeux et répondit avec fermeté :

– C'est pour ça qu'elle est dangereuse. Pas question bien sûr qu'elle soit publiée, mais nous devons établir un barrage en amont.

Carl commençait à comprendre pourquoi ce reliquat d'un autre âge l'avait fait venir d'Allemagne. Derrière la façade humanitaire et caritative des Légionnaires du Christ se cachait un service action dont il faisait partie, et où sa formation théorique alliée à ses qualités sportives étaient très appréciées.

– Que voulez-vous dire ?

– Eh bien... à Sant'Anselmo – université pontificale par ailleurs irréprochable – il y a trois étudiants un peu trop entreprenants, un Syrien reparti chez lui, un Américain et l'auteur de la thèse, le frère Nil – un naïf qui ne mesure pas les conséquences de ses utopies. En délicatesse avec son abbaye, c'est lui le maillon faible. Pour l'amener à se découvrir, j'ai fait en sorte de... comment dire, de l'inquiéter. Émotif, sans expérience, il a reçu hier un message qui va sans doute le faire bouger, sortir de sa coquille. Pour l'instant, votre mission consiste à le surveiller.

– Pourquoi moi ?

– Vous avez eu un parcours... particulier, non ? Deux fois vous avez tué, je l'ai appris autrefois par le père Maciel. Vous n'aimeriez pas que tout ça ressorte maintenant...

Carl baissa la tête, cet homme diabolique savait tout. Monsignore sembla ne pas remarquer son embarras.

– Frère Carl, au travail ! Rendez-moi la thèse du Français, vous me ferez des rapports réguliers.

Resté seul, Monsignore s'adossa à son fauteuil et ferma ses minces paupières. Les petits problèmes pratiques qu'on lui demandait de régler depuis si longtemps n'étaient que des activités vulgaires, sa véritable passion c'était le renseignement. Il avait tissé au cours de sa vie une toile d'informateurs dont personne ne soupçonnait l'étendue, qui expliquait à la fois sa discrétion et son efficacité. Depuis ce bureau, comme une araignée il percevait la moindre vibration de chaque fil, analysait, réagissait. La force de l'Église catholique, c'est son réseau mondial de paroisses et de couvents. Un papillon battait-il de l'aile à l'autre bout du monde, Monsignore en était informé le premier. Les Américains ? Avec leur gigantesque CIA et ses milliers de fonctionnaires blasés, ils avaient le cuir épais d'un éléphant. Le Mossad pouvait rivaliser avec lui puisque les Juifs sont partout, mais leur idéal est impur. Récemment les musulmans étaient entrés dans le jeu, ils maîtrisaient de mieux en mieux la technologie. Chez eux aussi il avait des hommes à lui, qu'il tenait bien en main grâce à leur passé.

Seule l'Église catholique, monarchie absolue, centralisait efficacement l'information et le pouvoir qui en découle.

Ici, dans ce modeste bureau.

Monsignore venait d'apprendre que le professeur Erwin (son dossier était estampillé *À surveiller*) avait quitté Sanaa dans des circonstances mystérieuses, fait escale à Beyrouth où il avait passé quelques heures chez le vieux Jarweh avant de repartir pour Berlin. L'infirmier au service de Jarweh, un fervent catholique, avait surpris des bribes de conversation et l'avait immédiatement informé : Erwin prétendait avoir découvert un

rouleau nazôréen datant de l'époque du Prophète, qui remettrait en cause la légende musulmane sur la révélation divine du Coran.

On ne touche pas au Coran, l'équilibre mondial en dépend. Il lui fallait ce rouleau.

Quant à Georges, une fois revenu à Mar Moussa il n'était plus dangereux. L'avancée rapide des djihadistes dans la région réglerait sans doute le problème, Dall'Oglio et lui ne pourraient bientôt plus nuire.

Le sort de l'Occident repose sur mes épaules... Il remonta les persiennes et ouvrit toute grande la fenêtre. À cette heure tardive c'était sans conséquence : la façade du palais de l'Inquisition était plongée dans l'ombre, depuis la place Saint-Pierre personne n'apercevrait sa silhouette fantomatique.

Face aux étoiles, Monsignore ferma les yeux.

OceanofPDF.com

Le soleil était levé quand la Jeep déboula du désert. Trois hommes couverts de poussière en jaillirent. Auprès des mamans affolées ils se mirent en quête d'un enfant du village, le trouvèrent facilement, l'interrogèrent. Guidés par lui, ils allèrent jusqu'à la décharge. À grand renfort de moulinets ils interrompirent le festin des vautours, glissèrent sans s'attarder ce qui restait du cadavre dans une housse, la fermèrent d'un coup sec et revinrent la poser doucement sur le plateau de leur Jeep. Puis chacun entoura sa tête d'un keffieh, et devant les villageois venus aux nouvelles ils récitèrent des prières en se balançant d'avant en arrière.

Étonnés, les anciens reconnurent leur langue maternelle, l'araméen que les jeunes du village parlaient de moins en moins. Sans saluer personne, les trois hommes se hissèrent dans la Jeep et repartirent en trombe vers les montagnes, au milieu d'un nuage de poussière.

Les jours suivants, l'événement alimenta toutes les conversations. D'où venaient-ils, pourquoi avaient-ils prié en araméen ? Et comment avaient-ils su si vite que le cadavre coupé en deux avait été trouvé dans ce coin perdu ? Ici il n'y avait ni électricité ni téléphone, peut-être les caravaniers qui étaient passés hier ?

Au milieu de l'excitation générale et des questions qui fusaient de partout, quelques vieux restaient étrangement silencieux. Personne n'osa

s'adresser à eux ni leur demander leur avis : ils étaient les gardiens de la mémoire, et ne parlaient plus qu'à Dieu.

OceanofPDF.com

Anselm alla frapper chez Nil, les yeux brillants.

– Il y a un message de Sarà ce matin sur le site de Mar Moussa, je pense que c'est bien d'elle. Viens voir, tu jugeras par toi-même.

Ils gravirent l'escalier en colimaçon de la tour, s'installèrent devant l'ordinateur d'Anselm qui mania la souris. En effet, sur le site il y avait un bref message :

Aux frères Anselm et Nil.

Sans nouvelles de Georges depuis plusieurs jours, Mar Moussa ne répond pas.

Ce site est surveillé, j'ai peur. Suis seule à Beyrouth, ai besoin de votre aide, VENEZ À MON SECOURS.

S'il vous plaît, venez vite.

S'il vous plaît...

Sarà

Nil s'assit lourdement dans le rocking-chair et le fit tourner vers Anselm.

– Qu'est-ce que tu en penses ?

– Ce style ça ressemble à Sarà, j'ai l'impression de l'entendre.

– Et alors ? Comment peut-elle croire que nous allons voler à son secours, à Beyrouth, dans l'inconnu ? Nous sommes des étudiants d'une

université pontificale avec une scolarité, des thèses à soutenir !

Il y eut entre eux un silence, qu'Anselm rompit enfin. Le ton de sa voix laissait transparaître un trouble qui ne lui était pas coutumier.

– Tout ça, j'y ai pensé. Et puis je me suis dit... enfin Nil, souviens-toi de tout ce que nous devons à Georges ! C'est un frère – pas à la sauce monastique, un vrai frère de combat, de cœur et d'âme. Sarà dit qu'elle n'a plus de nouvelles de lui, laisse-t-on son frère perdu dans la nature sans réagir, comme si c'était un chien ? Tu sais combien il aime et protège sa petite sœur, elle appelle au secours, que ferait-il à notre place ? Continuerait-il à remplir des fiches érudites sur cette colline de l'Aventin, en digérant la *pasta* à petits pas dans le cloître ? À travers Sarà, c'est Georges qui demande du secours, nous ne *pouvons pas* rester sourds à son appel !

Nil fixait intensément le visage altéré de son ami, ses yeux embués de larmes. Comme lui, il était bouleversé. Enfin, il se décida :

– Moi aussi j'ai un cœur, on ne peut pas ignorer le message de Sarà, laisser Georges en difficulté sans faire quelque chose. Qu'est-ce que tu proposes ?

Anselm lui sourit timidement.

– Je savais que tu réagirais comme moi. Les vacances de Pâques commencent bientôt, beaucoup d'étudiants vont en profiter pour voyager. Il faut faire un saut là-bas.

– Aller à Beyrouth ? Tu es fou !

– Rien qu'un aller-retour, quelques jours, ton absence passera inaperçue.

Nil avait du mal à contenir sa stupéfaction.

– *Mon* absence ?

– Nous ne pouvons pas y aller ensemble, ça serait trop voyant. L'un de nous doit rester à Rome, en liaison avec l'autre à distance. Pour entrer au Liban un Américain a besoin d'un *bloody* visa, pas toi qui es français. De

nous deux, tu es le seul à pouvoir partir rapidement. Va voir Sarà à Beyrouth, va voir si on peut faire quelque chose pour Georges !

Nil se massa les yeux, son mal de crâne refaisait surface. Il leva la tête et parla doucement, en soulignant chaque mot :

– Je suis moine, Anselm, moine et rien d'autre. Je suis entré à l'abbaye pour chercher Dieu, et rien d'autre. Un chercheur qui ne sait se battre qu'avec les textes et avec lui-même. Grâce à toi j'ai découvert la réalité du Juif Jésus, et cette découverte a donné un sens à ma vie. Je n'ai besoin de rien d'autre, je ne sais rien faire d'autre !

Anselm réagit avec énergie :

– Mais ce que tu as découvert ensuite, tu le dois à Georges. Rappelle-toi tous les livres que tu n'aurais ni lus ni compris sans lui ! C'est lui qui t'a permis de mesurer l'importance du messianisme, sa place déterminante dans le Coran. Souviens-toi de nos échanges sur le banc du cloître, quand la lumière de Rome devenait aussi transparente que ses explications, aussi chaleureuse que ses encouragements ! Sans lui, tu ne serais pas ce que tu es devenu. Il a été ton guide, maintenant tu lui tournerais le dos ?

Nil se leva, alla à la fenêtre qui donnait sur le cloître. En contrebas l'ombre des orangers allait bientôt atteindre le banc de ses innombrables conversations avec Georges.

Après un long moment, il fit volte-face vers son ami qui l'observait avec anxiété.

– D'accord... d'accord, c'est insensé mais je partirai. Seulement, tu sais qu'un moine français n'a pas un sou en poche.

Soulagé, Anselm ouvrit le tiroir de son bureau.

– Et moi je suis américain, nous n'avons pas le même rapport que vous avec l'argent. Mon père est riche, Nil, très riche. Voici un passe American Express au porteur, valable pour cinq voyages sur n'importe quelle compagnie aérienne, pour n'importe quelle destination. J'ai utilisé un coupon pour venir à Rome, il m'en reste quatre, je t'en donne deux. En le

présentant dans un aéroport tu embarqueras immédiatement en priorité, la facture sera envoyée à mon père qui ne la regardera même pas.

Nil prit la pochette que lui tendait Anselm et lui adressa une grimace de confusion.

– Il te faut aussi du liquide, n'est-ce pas ? Tiens, prends cette enveloppe, il doit y avoir un millier de dollars. Prends aussi cette ceinture de voyage que tu boucleras sous ton pantalon, et glisse dedans passeport, passe et argent. À ton retour tu me rendras ce qui reste, et je t'interdis de me présenter des comptes !

Nil sourit.

– Merci, je n'ai jamais eu autant d'argent en poche. Mais ton père...

Anselm l'interrompit.

– Mon père n'a jamais vécu que pour son fric, pour le voir entrer, sortir, le compter, le toucher, le renifler au passage sans même se rendre compte que j'existais à ses côtés. Ma mère est morte à ma naissance, *je n'ai jamais eu de père*, Nil ! Tu veux savoir où se trouve ma seule famille ? Tiens, elle est dans cette enveloppe, prends-la. Cet argent, pour moi, il ne représente rien et ne manquera pas à mon père. Crois-moi – il sourit tristement – c'est plus facile de pratiquer la pauvreté quand on est riche, parce qu'on ne pense pas constamment à l'argent comme les vrais pauvres.

– Ça, ça pourrait se discuter, dit doucement Nil.

C'est ainsi que frère Nil, moine observant, découvrit le même jour qu'il ne pratiquait pas son vœu de pauvreté et qu'il allait rompre son vœu d'obéissance en se rendant à l'autre bout du monde sans l'autorisation de son père abbé.

La pièce était éclairée par une lampe à pétrole posée à même le sol. Contre les parois en torchis s'alignaient les silhouettes d'une dizaine d'hommes assis sur des bancs. Devant le mur du fond, sous une icône, un fauteuil à l'élégance surprenante dans ce dénuement avait été disposé. Éclairé d'en bas, le visage du vieillard qui l'occupait était grave et solennel. Tous avaient revêtu une djellaba d'un blanc immaculé. Pour surveiller le désert qui s'étendait jusqu'aux montagnes, des guetteurs avaient été postés autour du village.

La cérémonie pouvait commencer. Le vieillard fit signe à l'un des assistants qui se leva, écarta la toile qui servait de porte et fit entrer une ombre blanche.

C'était un homme jeune au visage mélancolique, qui cligna un instant des yeux pour s'accoutumer à la lumière. Le vieillard s'adressa à lui sans préambule :

- Que demandes-tu ?
- À être compté parmi ceux qui suivent Jésus le nazôréen et attendent son retour.
- Es-tu prêt comme nos ancêtres à subir la suspicion, la haine et l'oppression de la part de nos ennemis ?
- Oui, Rabbi, j'y suis prêt.

La réponse avait fusé d'un trait. Les assistants se levèrent et le vieillard commença d'une voix sourde :

– Il y a deux mille ans, pour échapper aux persécutions des Juifs puis des chrétiens, nos pères ont fui la patrie de Jésus. Dans notre fuite nous avons tout perdu, nos textes, nos rituels, notre *Évangile des Hébreux*, tout. Il ne nous reste plus que notre mémoire, transmise du père à son fils, de la mère à sa fille. Même notre nom, les nazôréens, n'est plus prononcé que par nous et en cachette. Mais – il éleva la voix – nous n'avons rien perdu, puisqu'il nous reste notre amour pour le fils de Joseph, le Messie dont nous attendons le retour. Il nous reste la mémoire et l'espoir, voilà tout ce que nous possédons sur terre. Veux-tu partager cela avec nous ?

Les yeux du jeune homme reflétaient la mèche de la lampe à pétrole.

– Je le veux.

Le vieillard posa sur lui son regard. *Il vient de faire ses preuves mais qu'il est jeune, que de souffrances l'attendent encore !* Sa voix s'affermir :

– Alors méfie-toi des Juifs, ils sont partout présents et puissants. Sans attendre le retour du Messie comme le veulent les saintes Écritures, ils ont dominé l'Europe, l'Amérique et maintenant le Proche-Orient. Méfie-toi plus encore des musulmans qui sont prêts à tout pour nous faire disparaître, nous et notre mémoire. Le visage caché de leur prophète plane sans cesse sur chacun de nous. Ne fais jamais confiance aux chrétiens, rappelle-toi ce qu'ils nous ont infligé par le passé. Désormais tu seras seul devant les étoiles, comme l'était Jésus le nazôréen au jardin des Oliviers la nuit de son arrestation¹. Pour nous tu porteras le nom d'Élieh, le prophète dont il se réclamait et dont il a pris la suite.

Imité par les assistants il étendit ses mains sur le jeune homme qui s'était prosterné à terre. Un chant doux et envoûtant emplit la pièce, s'insinua entre les paillotes du village, parvint aux guetteurs qui dressèrent l'oreille en souriant. Les prières antiques, celles mêmes que Jésus avait prononcées

de son vivant, s'élevèrent en araméen dans le ciel étoilé qui leur parut soudain plus clair, habité.

Jusque tard dans la nuit, la réunion se poursuivit. Assis désormais à leurs côtés, Éliah raconta ce qu'il avait vu, le cadavre jeté sur la décharge d'un village voisin du leur, la façon dont il avait été coupé en deux, offert en pâture aux charognards.

Quand il eut fini le vieillard parla du message qui leur était ainsi adressé, laissa chacun s'exprimer puis donna ses ordres d'une voix douce.

Note

¹. Voir Michel Benoît, *Dans le silence des oliviers*, Albin Michel, 2011. *Jésus, mémoires d'un Juif ordinaire. Dans le silence des oliviers*, Le Livre de Poche, 2013.

OceanofPDF.com

Anselm fit irruption dans la chambre de Nil.

– Midwest Airlines a un vol quotidien Rome-Beyrouth. Pour demain il n’y a plus de place qu’en première classe, j’en ai réservé une à ton nom. Et j’ai acheté deux téléphones portables, que mon abbaye me pardonne ! Prends-en un, essaye seulement de ne pas m’appeler pendant les offices.

Ils parvinrent à rire, ce parfum d’aventure était nouveau pour eux.

– Et quand je serai à Beyrouth, comment vais-je faire pour contacter Sarà ?

– La famille Jarweh est très connue là-bas, renseigne-toi en arrivant à l’aéroport. Si ça ne donne rien, va dans un grand hôtel. Avec tes dollars, les langues se délieront.

Dans la soirée, incapable de rester enfermé, Nil alla faire sa promenade préférée. Il resta un long moment debout au bord de la piste du Circo Massimo, côté Aventin, contemplant les murs du Palatin qui dressaient vers le ciel leurs pans muets. Ainsi les empires naissent, se construisent puis s’effritent et disparaissent, laissant derrière eux des ruines qui ne parlent plus à personne. En serait-il de même pour la chrétienté ?

Anselm... La veille, pour la première fois il avait entrouvert la forteresse bien gardée de son passé. « Je n’ai jamais eu de père ! » Ce cri de désespoir,

était-ce la souffrance qu'il portait en lui sans jamais pouvoir la dire ? Il ne se détendait que pour parler de son travail, comme quand il avait reçu l'ouvrage de Christoph Frankenberg – à cette époque, Nil en était encore au début de sa thèse.

– Qui est ce Frankenberg ? avait-il demandé.

– C'est le pseudonyme d'un Libano-Allemand qui a repris les travaux que tu connais déjà sur la naissance de l'arabe coranique à partir de l'araméen. Mais il est allé plus loin : il montre qu'à l'origine, les versets du Coran étaient des portions de lectionnaires bibliques utilisés par les nazôréens pour catéchiser leurs voisins arabes en Syrie. Ils récitaient devant eux des passages de la Bible et des Évangiles, qu'ils commentaient. Selon Frankenberg le Coran se serait formé à partir de ces catéchèses.

– Si le Coran est né à partir de ces lectionnaires liturgiques, l'histoire des révélations tombées du ciel sur Muhammad dans une grotte à La Mecque...

– Des légendes ! La thèse de Frankenberg brise tous les tabous – comme la tienne pourrait bien le faire, mon cher Nil.

Il n'avait pas réagi.

– Georges dit que le prophète Muhammad – il baissa instinctivement la voix – n'a peut-être jamais existé ?

Sa mimique avait fait sourire Anselm.

– En 614 après Jésus-Christ il y a bien eu un guerrier arabe devenu nazôréen qui a entraîné sa tribu, les Qoraysh, de la Syrie où ils vivaient pour conquérir Jérusalem et rebâtir le Temple. Selon la croyance des nazôréens, une fois le Temple reconstruit sur son esplanade le Messie devait revenir, prendre leur tête et les conduire à la conquête du monde.

– Ce guerrier, c'était le Prophète ?

– On ne sait presque rien de lui. Après sa mort, les premiers califes ont mis leurs scribes au travail : avec une imagination débordante, ils ont transformé ce guerrier arabe en prophète visionnaire et inventé sa légende.

Aujourd'hui, cette légende fondatrice de l'islam est devenue un dogme que plus personne n'ose remettre en question.

« Personne n'ose... » Nil se leva, fit quelques pas au centre de la piste. Frankenberg mettait un point d'orgue aux travaux de chercheurs comme Erwin. La nuit tombait. Absorbé dans ses pensées, il reprit lentement le chemin de Sant'Anselmo. Il allait partir pour Beyrouth... *Une folie !* Mais la réponse à ces questions était peut-être là-bas.

OceanofPDF.com

De l'autre côté de la piste, un touriste dissimulé au milieu des buissons de lauriers-roses l'observait attentivement, la houppe au sommet de son crâne cachée par le feuillage. Quand il vit Nil remonter vers Sant'Anselmo, tête penchée en avant comme s'il était entraîné par son poids, il esqua une moue. *Dangereux, ce type-là ? Il a l'air totalement inoffensif !*

Son téléphone sonna dans sa poche. C'était Monsignore, sa voix était impérieuse :

– Carl, venez me voir, immédiatement. Présentez-vous Porta Angelica, on vous conduira dans mon bureau.

Il se faufila hors du buisson où il venait de passer un long moment, et se trouva nez à nez avec un charmant jeune homme au sourire engageant qui lui fit l'un de ces gestes qu'on comprend dans toutes les langues. Furieux, il l'envoya promener.

En face, Nil avait disparu. Carl prit le chemin du Vatican.

Il fut accueilli par un Monsignore plein de prévenances qui l'introduisit dans un petit salon tendu de gris, le fit asseoir dans un fauteuil et lui dit d'attendre. Pendant les heures qui suivirent, quatre personnes se succédèrent l'une après l'autre devant lui. Quatre jeunes hommes qui

restèrent debout, et parlèrent. Il les écouta les yeux dans les yeux, leur posa des questions, les écouta encore.

Quand le quatrième sortit du salon, il emportait avec lui la vie de Carl.

Il ne se leva pas en entendant Monsignore entrer. Le prélat jeta un coup d'œil sur la forme humaine prostrée dans le fauteuil, fit semblant de ne pas remarquer son visage défait et lui tendit une enveloppe.

– Voici un billet d'avion pour Beyrouth. Vous partez demain matin, le frère Nil sera dans le même vol que vous. Une fois arrivé au Liban, je suis persuadé qu'il ira en Syrie et il est possible qu'il en rapporte un document d'une importance capitale. Vous devrez vous emparer de ce document – *par n'importe quel moyen*, vous m'entendez ?

Carl se leva, saisit l'enveloppe sans regarder Monsignore, sortit du salon en coup de vent, dévala les escaliers. *Cet homme est un démon !*

Comme un somnambule, il traversa la place Saint-Pierre déserte. Oui, il irait à Beyrouth, il suivrait le moine français, il lui reprendrait ce document et le rapporterait à Rome. Mais à quoi bon, désormais ? Après ce qu'il venait d'entendre, rien n'avait plus de sens.

« Par n'importe quel moyen », avait dit Monsignore. *Mais pour qui me prend-il ?*

Jusqu'à la fin de la nuit, il erra dans les rues désertes de Rome comme un corps sans âme. À l'aube, il prit un bus pour l'aéroport de Fiumicino.

Monsignore aligna méticuleusement devant lui ses téléphones portables, les pattes d'araignée par lesquelles il percevait les vibrations de sa toile.

Il était satisfait. Hier l'ordinateur avait intercepté la réservation faite par Anselm : Nil faisait exactement ce qu'il espérait, aller à Beyrouth. Monsignore avait été l'un des premiers à prendre connaissance des travaux d'Erwin et Frankenberg sur le Coran et sa préhistoire. Quand il avait appris la découverte du rouleau grâce à l'infirmier du vieux Jarweh, il avait compris que ce parchemin miraculeux serait entre ses mains une arme dévastatrice contre les musulmans. Une arme dont il devait s'emparer coûte que coûte.

Déstabiliser l'islam, étaler aux yeux du monde entier l'imposture du Coran, le rêve de tout maître en géopolitique ! Ce maître, c'était lui. En alertant Nil sur la disparition de Georges, il avait provoqué l'appel au secours de la fille. Sans même qu'il s'en doute, elle entraînerait le Français où *lui*, il voulait qu'il aille. Aux innocents les mains pleines, réussirait-il à retrouver le rouleau de Sanaa ? Cette fois, l'Église catholique n'avait pas droit à l'échec.

En tout cas, la thèse de Nil montrait qu'il avait parfaitement identifié le lien qui relie entre eux le judaïsme, le christianisme, l'islam – *Et pas seulement eux*, songeait à part lui Monsignore. *Le messianisme, le ressort caché, la clé du pouvoir mondial* ! Les preuves de la façon dont il s'était

introduit en Occident pour le dominer étaient peu nombreuses, il fallait qu'il détienne celle-là.

Il saurait s'en servir.

Cette nuit, après les entrevues qu'il lui avait imposées, Carl s'était comme enfui du petit salon gris. Son visage portait la marque du désespoir, c'est ce qu'il fallait pour le tenir bien en main.

Monsignore se leva, contourna le bureau, alla vers la paroi lambrissée qui ornait le mur d'en face et appuya sur une moulure. Le panneau coulisssa avec un chuintement, laissant apparaître trois étagères. Sur la première, l'ordinateur était allumé en permanence. Extrêmement puissant, il était doté des programmes nécessaires à la collecte du renseignement. Sur la deuxième était disposé un matériel de transmission satellitaire perfectionné. La dernière étagère, beaucoup moins encombrée, contenait son trésor le plus précieux : des disques durs sur lesquels étaient sauvegardés les milliers de dossiers qui n'épargnaient personne, garantissant son efficacité – et sa propre sécurité.

Il jeta un coup d'œil à sa montre : l'avion du Français venait de décoller, un chien de chasse à son bord, la queue basse. Il suivrait Nil à la trace. Quant à la fille... elle avait une odeur particulière que Carl, en Allemand de bonne race, reniflerait vite.

Il referma le panneau, mettant ses merveilles de technologie à l'abri des regards. Son père aurait été fier de ce fils qu'il n'avait pas vu grandir et devenir l'un des personnages les plus secrets mais aussi les plus importants du Vatican.

C'est-à-dire, songea-t-il en lissant sa soutane discrètement bordée de violet, de la planète.

Perdu dans un profond fauteuil avec toute la place pour ses jambes, Nil était encore sous le choc.

Anselm avait voulu l'accompagner en taxi à l'aéroport. Pendant le trajet il était resté muré dans le silence, un pli barrant son front, les yeux perdus dans le vague.

Sans un mot il paya la course, et précéda Nil dans le hall de Fiumicino. Se frayant un chemin à travers la foule, il alla devant le panneau lumineux : l'embarquement du vol de Midwest Airlines commençait dans une demi-heure.

– Il reste un peu de temps, dit-il à Nil, viens, on va s'asseoir à la cafétéria.

Ils commandèrent deux cafés. Tête baissée, Anselm tournait obstinément la cuillère dans le sien et Nil, habitué maintenant à ses mutismes, savait qu'il n'y avait rien d'autre à faire que d'attendre.

Enfin Anselm posa la cuillère sur la table, et sans toucher à son café :

– Tu m'as souvent parlé de ta jeunesse turbulente, dit-il, puis de ce que tu avais vécu après ton entrée à l'abbaye – il avait des yeux de chien battu qui évitaient ceux de Nil. J'aurais voulu pouvoir en faire autant, mais je n'y arrivais pas, je...

Il retomba dans son silence.

– Bois ton café avant qu’il refroidisse, proposa gentiment Nil.

– Non, c’est tout de suite ou jamais. Voilà... après le *high school*, mon père m’a envoyé à Rutgers, une université chic du New Jersey. Bien que ce ne soit pas loin de chez nous il m’a inscrit comme interne, trois ans sans jamais rentrer à la maison que l’été, pendant qu’il parcourait le monde. J’ai vécu cette mise à l’écart comme s’il se débarrassait de moi, comme s’il me jetait ! À Rutgers je partageais ma chambre avec un autre étudiant. D’abord on a sympathisé, et puis pendant les soirées, les nuits parfois, chacun a parlé de soi, longuement. Il m’écoutait... tu comprends, jamais encore cela ne m’était arrivé, c’était la première fois que quelqu’un s’intéressait à moi. Au fil du temps nous sommes devenus intimes. Et puis... la dernière année on a... enfin, nous avons... Oh, Nil ! C’est le seul moment de mon existence où j’ai eu l’impression de vivre !

Il baissa la tête, une larme striait sa joue. Nil posa doucement la main sur son bras.

– Tu oublies que moi aussi...

Anselm s’essuya la joue.

– Mais toi c’étaient des filles, c’était *normal*, tandis que moi ! Dans ma famille on est républicains, les pédés sont les rebuts d’une société qui doit les recracher. Je ne suis pas homosexuel, Nil, je ne l’ai jamais été. Mais chez ce garçon il y avait un tel mélange de douceur et de fragilité, tant de délicatesse sur un visage d’ange blessé... nous nous sommes aimés, brièvement – et sincèrement, du moins c’est ce que j’ai cru.

– Qu’est-ce qui est *normal*, Anselm ? Normal aux yeux de qui ? *Qui* fixe les normes ? Qui peut juger d’un cœur humain et de ses sentiments ?

Anselm ne l’écoutait pas, continuait d’une voix sourde comme s’il craignait de voir se refermer la vanne à peine ouverte :

– Je suis rentré au noviciat peu après – en fait un peu plus tôt que prévu, peut-être pour me racheter. Au bout de quelque temps il est venu me voir :

« J'ai maintenant de gros besoins d'argent pour m'installer. Ton père est riche, si tu ne veux pas m'en donner je parlerai, d'abord à ton abbaye, ensuite à la presse. Je connais des journalistes qui seront ravis d'entendre ce que j'ai à raconter sur nous. » Sur la côte Est des États-Unis l'abbaye de Newark est très respectée, nous sommes une référence, les regards sont braqués sur nous. Tu imagines le scandale, les titres des journaux ! On m'aurait chassé de partout. Écrasé par la honte et le déshonneur, j'aurais été détruit.

– Qu'as-tu fait ?

– Oh – Anselm se massa le visage – le bel ange était un démon, il fallait payer. Pas d'autre solution que de tout dire à mon père, l'argent c'est lui. Je lui ai demandé de venir me voir à l'abbaye, ce qu'il n'avait encore jamais fait. Une entrevue debout, face à face dans un parloir austère, mal chauffé – c'était l'hiver –, l'éclairage blafard sur les murs nus, les voix qui résonnent dans le vide... une scène atroce ! À la fin, sans un mot il a sorti une poignée de dollars et me l'a tendue du bout des doigts, comme s'il voulait éviter de me toucher. Si tu avais vu son visage, son mépris ! Je crois que ce jour-là, il m'a haï. Il a tourné les talons, est sorti en claquant la porte.

Nil restait cloué sur sa chaise. Anselm chercha son regard.

– Cet étudiant a disparu de ma vie mais le sentiment de culpabilité me poursuit. J'ai trahi mon milieu social, ma famille, mon abbaye ! Mes seuls moments de paix je les trouve quand je m'immerge dans la musique et dans les textes anciens – ma flûte traversière, les Évangiles. Je vous envie, Georges et toi ! Ces mêmes textes vous les lisez avec le cœur, comme un rendez-vous pris avec *quelqu'un*. Tandis que moi...

– Tu m'as pourtant dit que Jésus te fascinait ?

– Dans ma tête, dans ma tête seulement ! Le temps d'une partition, la musique me permet de retrouver ce que j'ai perdu, quelque chose qui chantait autrefois dans mon enfance. Et quand j'étudie, je ne pense à rien d'autre. C'est comme ça que ma tête me laisse un peu tranquille, mais si tu

savais, mon cœur... ! Mon cœur, Nil, c'est un désert parcouru par les hordes du Mal. Je l'ai vu à l'œuvre dans toutes les religions, toutes les civilisations qui lui ont donné mille noms, le diable, le démon, Satan, Mara, Iblis... Mais c'est toujours le même, qui est en train de me détruire de l'intérieur !

Un haut-parleur grésilla. Nil dressa l'oreille et jeta un regard de compassion sur son compagnon.

– Écoute, on appelle mon vol, il faut que j'y aille.

Il se leva, fit lentement le tour de la table, posa ses deux mains sur les épaules d'Anselm, qui se raidit.

– Les grandes figures de l'humanité que nous admirons ne sont devenues des saints que le jour où elles ont enfin accepté d'être *pardonnées*. À bientôt, mon ami.

Il prit son sac de voyage, se glissa entre les consommateurs. Au moment de franchir la porte de la cafétéria, il se retourna : dos voûté, Anselm regardait droit devant lui.

Sur la table, son café était resté intact.

L'avion ronronnait doucement. Après le divorce de ses parents Nil avait souvent voyagé, mais jamais dans une première classe aussi luxueuse. Pourtant, il ne parvenait pas à rester dans son fauteuil. *Tout ça va trop vite pour moi*. Un souvenir de ses lectures enfantines lui revint. *Je me mets à ressembler à Tintin, sans attaches, embarqué malgré moi dans une aventure incroyable !* Tintin, qui n'avait jamais été amoureux... Il sourit, se leva, se dirigea vers les toilettes et dans l'allée passa à côté d'un passager qui devait être très myope, car il lisait le *Frankfurter Allgemeine* en le tenant tout contre son visage. Une houppe de cheveux blonds dépassait du journal, et Nil remarqua que son sommet était aussi plat qu'une piste d'atterrissage. À son retour, le passager avait jeté sur sa tête une serviette qui couvrait tout le haut de son corps.

Ébloui par la réverbération des nuages, il abaissa l'opercule de son hublot, inclina son fauteuil au maximum et décida de faire comme le passager à la houppe, dormir.

Il réfléchissait à tout ça.

Plus tard.

OceanofPDF.com

Avec un geste d'agacement, Monsignore plaqua l'écouteur contre son oreille. Quand l'émetteur de Radio Vatican tout proche était à pleine puissance il interférait avec les téléphones portables, on n'y pouvait rien.

– Moktar ? Oui, c'est moi. La session de la FAO¹ se termine ? Parfait, j'ai une affaire urgente pour toi, viens en passant par Porta Angelica.

Moktar al-Qoraysh n'avait rien d'un ange. Son grand-père syrien – un descendant de la tribu du Prophète dont il portait le patronyme – s'était engagé en 1943 dans la division bosniaque SS Handschar créée grâce aux bonnes relations que l'ambassadeur du Reich en Turquie, Franz Von Papen, entretenait avec le grand mufti de Jérusalem. Himmler ayant décrété autrefois que les Yougoslaves descendaient des Goths, Moktar s'était persuadé que par ce grand-père devenu nazi du sang aryen coulait dans ses veines, le prédestinant au djihad.

Le sang ne ment pas.

Toujours à l'affût, Monsignore l'avait repéré à Lampedusa sur la liste d'un des premiers camps de réfugiés, l'avait fait venir à Rome et pistonné pour un poste de consultant à la FAO où sa présence n'était requise qu'aux sessions plénières, deux fois par an. Il le voulait dans sa toile à cause de son parcours, de son fanatisme, mais surtout parce qu'il connaissait les djihadistes qui circulent d'un bout à l'autre du désert, insaisissables comme des scorpions.

Moktar louait à l'année un petit studio près des thermes de Caracalla. Dans sa chambre trônait le fez à tête de mort que portait son grand-père quand les maudits de l'Armée rouge l'avaient abattu dans les Balkans.

Entre les sessions de la FAO, il disparaissait dans les étendues désertiques du Moyen-Orient, traversant les frontières sans être repéré. Ses activités n'étaient pas précisément celles d'un touriste.

Son obsession des femmes lui coûtant cher, ses besoins d'argent n'étaient jamais satisfaits. Monsignore fermait les yeux, et payait. De toute façon ce misérable était promis à un double enfer, celui du Coran et celui de la vraie foi.

Un scorpion... je vais lui offrir une proie où planter son dard.

Note

[1.](#) *Food and Agriculture Organisation*, basée à Rome.

OceanofPDF.com

La descente de l'avion réveilla brusquement Nil. *Qu'est-ce que je fais ici ?* Il releva l'opercule du hublot et vit une forêt de gratte-ciel : Beyrouth, déjà ! Tout lui revint alors en bloc, Georges disparu, Sarà, Anselm et son désespoir. Ce n'était pas le moment de philosopher, l'avion décrivait une large courbe au-dessus de la ville. Nil se demanda comment elle avait pu se reconstruire si vite après tant d'années de guerre, faisant entre autres la fortune des Jarweh.

Il sortit sans un regard pour les passagers qui récupéraient derrière lui leurs affaires dans les casiers. Sur le tarmac de l'aéroport Rafic-Hariri, l'air était chaud et sec malgré la proximité de la mer. Nil eut l'impression qu'un vent rêche raclait sa peau – comme il était loin le Val-de-Loire !

Le douanier tamponna son passeport sans même le regarder. N'ayant pas de bagage en soute Nil se trouva propulsé dans l'immense hall luxueux, hésita un instant, se dirigea vers le comptoir de Midwest Airlines où une hôtesse lui décocha un sourire parfaitement commercial.

– Que puis-je pour vous ?

– Euh... savez-vous où habite la famille Jarweh ? Ils vivent à Beyrouth et ont dû voyager sur vos lignes.

L'hôtesse jaugea ce passager mal vêtu et perdit d'un coup toute son amabilité.

– Monsieur, nous ne communiquons jamais les noms et les adresses de nos clients. Consultez un annuaire, ils sont là-bas.

D'un doigt méprisant elle lui désignait une console de l'autre côté du hall. Nil traversa, ouvrit un annuaire : c'était de l'arabe. Dépité, il restait bras ballants quand le conseil d'Anselm lui revint en mémoire. Il traversa à nouveau, se dirigea vers la sortie et dit au premier chauffeur qui venait vers lui avec empressement, sa casquette à la main :

– Conduisez-moi euh... à l'hôtel Méridien.

Il y avait sûrement un Méridien à Beyrouth.

Adossé à un pilier, Carl plia soigneusement le *Frankfurter Allgemeine* et fit signe à un taxi officiel reconnaissable à sa couleur verte. Il avait tout entendu et s'amusait franchement. *Non mais quel tocard ! Faire savoir à tout l'aéroport qu'il cherche les Jarweh, avant de monter dans une limousine privée aux ordres de la police ! Pourquoi pas téléphoner au bureau du Hezbollah !*

Il était touchant de naïveté, ce petit moine. Frais comme s'il venait de naître, il aurait fait une bonne recrue pour les Légionnaires du Christ. Carl commençait à éprouver pour lui une espèce de sympathie.

**Pour telecharger plus d'ebooks gratuitement
veuillez visiter notre site : www.bookys.me**

Anselm avait raison. Accueilli sèchement par le portier du Méridien, Nil le vit devenir aimable au premier billet vert et retrouver la mémoire au second :

– Mais oui, bien sûr, c'est dans le quartier chrétien, rue Nasra. Je vais donner l'adresse à votre chauffeur.

En entendant le nom de la rue, le chauffeur cessa de sourire. Sans un mot il conduisit Nil jusqu'au pied d'un immeuble neuf, se retourna et lui montra

quatre doigts. Quarante dollars ! *Qu'est-ce que ça serait*, pensa Nil en payant, *s'il m'avait fait la conversation !*

L'allée du jardin menait à une porte munie d'un interphone. Nil appuya sur le bouton, entendit un grésillement et une voix masculine :

– Yes ?

– Je voudrais voir Mlle Sarà Jarweh.

Un silence, puis la voix dit en français, avec un fort accent :

– Qui êtes-vous ?

Nil poussa un soupir de soulagement, c'était bien l'immeuble des Jarweh, apparemment Sarà était là.

– Dites-lui... le frère Nil.

Le grésillement cessa. Après un moment qui lui parut interminable, Nil l'entendit à nouveau :

– Prenez l'ascenseur. Dernier étage, huitième.

L'ascenseur était étroit et très lent. Quand il s'arrêta, ses portes s'ouvrirent d'elles-mêmes : elles donnaient directement sur l'intérieur d'un appartement.

Nil fit un pas en avant. Dans l'embrasement d'un salon, Sarà était là.

Devant lui.

Assis à son bureau, Monsignore leva la tête.

– Merci, Raphaël, faites-le entrer.

Depuis cinq ans Raphaël Schütze était son secrétaire particulier. Il l'avait engagé au sortir de l'Académie pontificale qui forme le personnel diplomatique du Vatican, et l'avait fait nommer prélat de Sa Sainteté – ce dont le jeune prêtre allemand lui était infiniment reconnaissant. Dévoué corps et âme à son maître, Raphaël admirait en lui l'ascète entièrement voué à sa mission, le combattant au service d'une Église qu'il semblait tenir à bout de bras. Monsignore travaillait jour et nuit, ne quittait son bureau que pour assister aux cérémonies pontificales. Raphaël le vénérât à l'égal du Dieu qu'il servait et qui ne pouvait pas se passer d'hommes de cette trempe.

Il fit entrer le visiteur, s'effaça discrètement.

Monsignore regarda pensivement Moktar al-Qoraysh debout devant lui. Il sentait que ce petit tueur illuminé et arrogant le méprisait – après ce qu'il avait fait pour lui ! Ses allures de félin lui déplaisaient, son visage taillé comme une lame de cimeterre, sa bouche gourmande. Mais il avait besoin de lui, et le tenait par les tripes. Son grand-père SS créait entre eux un lien subtil, inavoué, un non-dit qui garantissait sa fidélité. Il prit la parole :

– J'ai besoin que tu contrôles les agissements de quelqu'un qui vient de partir pour Beyrouth. Il aura vingt-quatre heures d'avance sur toi, mais c'est sans importance : j'ai un... un ami sur place qui m'a prévenu qu'il ne

prenait aucune précaution, même les employés de l'aéroport savent où il est allé à sa descente d'avion. Localise-le. Si, comme je l'espère, il quitte Beyrouth et va en Syrie, ce sera pour se mettre à la recherche d'un document que je veux *absolument* récupérer. C'est là que tu interviendras, tu as carte blanche.

– C'est qui, ce type ?

– Un moine catholique français.

Moktar fronça les sourcils et effleura du bout des doigts la main de Fatima qui pendait dans l'échancrure de sa chemise. Un moine, c'est un peu comme un marabout, toucher à ces gens-là attire le mauvais œil, il n'aimait pas ça. Sa mimique n'avait pas échappé à Monsignore, qui se fit paternel :

– Tu n'auras pas à utiliser les grands moyens, il est tout à fait inoffensif. Et puis – il tenta un sourire – *Ecclesia sanguinem abhorret*, l'Église a horreur du sang. Une opération discrète, intimide-le, ça suffira. Mais si par malheur un accident survenait – le désert est tellement imprévisible ! –, personne ne le réclamera. Inoffensif oui, mais tête chercheuse : si les choses tournent comme je l'espère, tu lui reprendras ce document. Reviens ce soir chercher ton billet d'avion, en attendant voici pour toi.

Il lui tendit une enveloppe rebondie. Moktar la palpa sans l'ouvrir, il reconnaissait le crissement des dollars les yeux fermés.

Après son départ, Monsignore poussa un soupir. Pour ce genre d'homme, tuer est le meilleur moyen de se sentir vivre. Son dispositif était en place, Carl en deuxième position par sécurité, avec un avantage : sa nuque rasée, son visage de baroudeur et son passé lui avaient permis d'entrer en relation avec quantité de gens louches en Europe. De plus, malgré sa carrure athlétique il était capable de passer inaperçu sur l'étendue d'un lac gelé.

Ces deux-là ne devraient pas entrer en collision.

Il leva la tête : en haut du panneau lambrissé, un voyant clignotait. L'ordinateur était en train de recevoir et de décoder un message crypté.

OceanofPDF.com

Nil n'eut que le temps de laisser tomber à terre son sac de voyage, Sarà se jetait à son cou en sanglotant.

– Frère Nil, oh merci d'être venu si vite !

Cela faisait bien longtemps qu'il n'avait tenu une femme dans ses bras. Surpris et gêné, il écarta ce corps qui frémissait contre le sien. Pour se donner une contenance il lui prit la main.

– Allons, allons... Tout va bien, Sarà.

Dans sa détresse elle était encore plus belle que dans son souvenir.

– J'ai tant de choses à vous dire, venez !

Elle l'entraîna vers le salon, vaste pièce surchargée de meubles et de bibelots. La baie vitrée du fond donnait sur une terrasse dont la balustrade était couverte de fleurs. Ils s'assirent sur un sofa rouge vif semé de coussins noirs aux franges dorées : tout ici paraissait à Nil criard et surréaliste. Il y eut un silence, pendant lequel il détailla le visage de Sarà maintenant en pleine lumière. Depuis son passage à Rome elle avait maigri, ses yeux étaient entourés d'un cerne mauve et la finesse de ses traits contrastait avec la lourdeur orientale du décor. Il prit la parole le premier :

– Pourquoi nous avez-vous appelés, Sarà ?

Elle essuya ses larmes, sa voix tremblait encore :

– Tellement de choses se sont succédé depuis quelques jours, tout se bouscule dans ma tête ! D'abord, on a vu passer ici en coup de vent le

professeur Erwin...

– J’ai lu ses livres, interrompit Nil, c’est un archéologue allemand spécialiste de l’islam.

– Oui, mais c’est aussi un vieil ami de mon père. Il avait l’air épuisé, inquiet, et a voulu s’entretenir avec lui seul à seul avant de repartir sans même me saluer. Après son départ, quand je suis entrée dans sa chambre mon père était livide, il ne parlait pas et l’infirmier était penché sur lui. Un ou deux jours après, je ne sais plus – elle se frotta les yeux d’une main lasse – Georges est arrivé, sans prévenir. Il m’a appris que Paolo Dall’Oglio l’avait rappelé d’urgence à Mar Moussa, a fait sortir l’infirmier et s’est enfermé avec mon père. Quand il est ressorti il m’a embrassée, m’a dit qu’il devait aller immédiatement à Mar Moussa et que s’il lui arrivait quelque chose, je vous prévienne.

– Vous ne lui avez posé aucune question ?

– Bien sûr que si, mais il n’a rien voulu me dire. Quand je pense qu’avant, nous étions si proches, si complices ! Ça m’a bouleversée, je l’ai laissé partir en silence, avec un serrement de cœur.

– Et votre père ?

– Autrefois il a eu de grosses responsabilités, mais jamais il ne s’en ouvrait à moi : pour lui, j’ai toujours été sa *petite fille* qu’il fallait protéger. Maintenant il est âgé, malade, les médecins disent qu’il n’en a plus pour longtemps. Depuis le départ de Georges il ne mange plus et ne me parle toujours pas. Sauf une fois – elle reprit son mouchoir, s’essuya les yeux – pour me dire... me dire que Georges courait au-devant du danger et que lui était là, cloué dans son lit, incapable de l’aider. Oh, Nil, c’est la première fois que je l’ai vu pleurer !

Ébranlé par sa détresse, Nil intervint timidement :

– Sarà... que puis-je faire pour vous ?

– Pas pour moi, pour Georges ! Mar Moussa se trouve à la limite de la zone contrôlée par les djihadistes, j’ai peur pour lui. Et s’il n’a pas de

nouvelles de son fils pendant trop longtemps, j'ai peur que l'inquiétude ne finisse par tuer mon père. Qu'est-ce qu'Erwin et Georges ont bien pu lui dire ? Vous êtes comme des frères pour lui, alors c'est vous que j'ai appelés. Si vous saviez comme je suis seule !

Nil parcourut la pièce du regard, soudain il se sentait très loin de ce décor.

– Et moi je ne suis qu'un moine, un chercheur qui explore le passé à travers de vieux textes.

– Georges aussi est un chercheur, il m'a souvent parlé de son travail sans pouvoir tout me dire parce que, ajoutait-il, c'était confidentiel et dangereux. À part le professeur Erwin et le père Dall'Oglio, personne, je crois, n'est au courant de ce qu'il sait. Sauf vous et Anselm, je l'ai appris l'autre jour. En me quittant, Georges m'a dit que vous partagiez ses recherches.

Elle planta ses yeux dans les siens.

– Maintenant... frère Nil, acceptez-vous de l'aider ?

– Sans même savoir de quoi il est menacé, ni *qui* le menace ?

Elle ne répondait pas, se contentait de le regarder intensément. Sur son visage de suppliante, Nil voyait se superposer celui de Georges, ses yeux malicieux, son éternel sourire. À Rome il lui avait livré tout ce qu'il savait, et voilà que maintenant il le livrait, lui, à cette madone de la Passion qui voulait l'entraîner dans une aventure qui n'était pas la sienne.

Sarà semblait lire dans ses pensées. Elle se leva avec vivacité.

– Ne dites rien, vous devez être fatigué par le voyage. Il y a ce qu'il faut dans le frigo, dînez tôt et passez une bonne nuit. Je viendrai vous voir demain matin.

Après son départ, le premier geste de Nil fut de prendre son téléphone portable et de composer le numéro d'Anselm.

– Lis ça !

Malgré la pénombre dans laquelle il aimait plonger son bureau, Moktar pouvait déceler sur le visage de Monsignore les signes d'une colère contenue : la peau de ses pommettes un peu plus tendue, la ligne de ses lèvres un peu plus mince, ses paupières mi-closes... Sans s'émouvoir il saisit la feuille qu'il lui tendait et y jeta un coup d'œil.

– Je ne comprends pas cette langue.

– C'est un câble crypté de la chancellerie allemande, qui sera envoyé à tous les médias dans les heures qui viennent. Je traduis : « Berlin, enlèvement spectaculaire. Le *Professor Doktor* Erwin, archéologue mondialement connu pour ses travaux sur les origines de l'islam, a été kidnappé à sa sortie de l'aéroport de Schönefeld par deux hommes cagoulés. La voiture, une VW volée, a été retrouvée en rase campagne. On est sans nouvelles du professeur », etc. Ça ne te dit rien ?

Moktar leva les sourcils, fit une moue.

– Erwin... c'est ce prétendu savant qui travaille avec l'autre, le renégat libanais Frankenberg ?

– Tu vois que tu sais des choses ! Alors, sais-tu aussi *qui* est derrière cet enlèvement ? C'est une fatwa, n'est-ce pas ?

– Comment voulez-vous que je le sache ? Ça fait trois semaines que je suis à Rome, et ni moi ni mes hommes n'opérons en Allemagne.

– Mais tu as de grandes oreilles, tu dois savoir d’où vient cette fatwa-là.

– Je sais qu’une fatwa a été lancée sur Frankenberg depuis l’Iran, et qu’il se cache. Pour Erwin, je ne suis pas au courant. Depuis quelque temps il y a beaucoup de nouvelles autorités religieuses au Moyen-Orient, les fatwas pleuvent. De toute façon ces deux impies n’ont que ce qu’ils méritent, la charia est sans appel et ils la connaissent : on ne touche pas au Coran, ni au Prophète – béni soit-il.

Monsignore ravala son irritation, avec cet homme il était inutile d’insister. Il lui tendit son billet d’avion et le congédia sans un mot.

Après son départ, il réfléchit. *Le bougre dit vrai...* Les choses changeaient vite au Moyen-Orient. Depuis 2012 une nouvelle structure se mettait en place à côté d’Al-Qaïda, un État islamique qui s’arrogeait le droit d’émettre des fatwas pour l’ensemble du monde. Dès qu’il avait appris celle qui pesait sur Frankenberg Monsignore l’avait placé sous la protection d’amis à lui, plus efficaces que la police fédérale allemande. Maintenant il s’en voulait de n’en avoir pas fait autant pour Erwin, cet enlèvement était un fâcheux contretemps. Ses origines familiales mal assumées rendaient le professeur malléable, il comptait sur lui pour authentifier un jour le rouleau de Sanaa dont il s’était dessaisi.

Il se leva, alla à la fenêtre, souleva une lamelle de la persienne. À chaque fois qu’un obstacle barrait sa route, le spectacle du dallage de la place Saint-Pierre et de sa parfaite symétrie l’aidait à mettre ses idées en place.

L’harmonie qui tient le monde en équilibre...

Il rabaissa la lamelle d’un coup sec. D’abord, récupérer le rouleau. Des professeurs Erwin, il en trouverait d’autres.

Nil s'était réveillé tard et paressait sur la terrasse en attendant Sarà. Le soleil était déjà haut. La veille, toujours laconique, Anselm lui avait dit : « Le principal, c'est que Sarà te parle. Elle veut faire quelque chose pour Georges ? Laisse-la venir, ne la brusque pas. Tu as quelques jours devant toi, ici tout le monde est parti en vacances, personne n'a remarqué ton absence. Détends-toi et rappelle-moi plus tard, là je suis pris. » Nil avait raccroché, furieux : *Pris par quoi ?*

Les bruits de la rue en contrebas lui parvenaient, il n'entendit pas l'arrivée de Sarà.

– Frère Nil, lui dit-elle sans préambule, venez à l'intérieur.

Surpris, il la suivit dans le salon et reprit sa place sur le sofa. Elle avait les traits tirés.

– Que se passe-t-il, Sarà ?

– Je viens de voir mon père, il m'a fait appeler. Il ne peut plus lire mais il écoute la radio pendant la nuit. Le professeur Erwin a été kidnappé.

– Erwin ! s'exclama Nil. Où ça ?

– À l'aéroport de Berlin. Mon père m'a enfin parlé, Nil ! Il avait deux choses à me dire. D'abord que lors de son bref passage, Erwin lui a appris qu'il avait découvert à Sanaa un document exceptionnel, un rouleau nazôreen datant de l'époque de Muhammad. Il l'a fait sortir du Yémen par Marwan, en lui demandant de le remettre à Mar Moussa. Mon père pense

que c'est pour ça que Georges a été rappelé là-bas, et qu'il court un grand danger.

Nil fit un bond sur le sofa.

– Un rouleau nazôréen des débuts de l'islam, c'est incroyable ! Il ne vous en a pas dit plus ?

– C'est déjà beaucoup.

Il lui sourit, elle semblait à la fois si résolue et si fragile !

– Sarà... pour les savants les nazôréens sont une énigme, qu'est-ce que vous en savez ?

Elle leva fièrement la tête.

– Plus que vous ne croyez, monsieur le savant. Quand l'islam a pris le pouvoir en Syrie, une partie des nazôréens a adopté sa version chiite mélangée de pratiques ésotériques. Ce sont les Alaouites, la tribu de la famille Assad, ils savent très bien d'où ils viennent, qu'autrefois ils s'appelaient *nosairis*, nazôréens. Très vite, ils ont opprimé ceux des leurs qui étaient restés fidèles à leur foi judéo-chrétienne, au point qu'ils ont dû se faire chrétiens pour survivre. Chrétiens le jour, nazôréens la nuit !

– Georges me l'a dit, murmura Nil.

– Alors il a dû vous dire que, tout moine catholique qu'il était, il était nazôréen comme l'était le Patriarche Michel, comme toute ma famille. Chassés autrefois de la côte syrienne de Lattaquié, ils vivent misérablement, cachés dans des villages du désert. Les Jarweh sont une des rares familles nazôréennes qui ont pu sortir du lot, mais pour ça il a fallu quitter la Syrie et s'installer ici, au Liban. Mon père a été responsable de cette communauté des catacombes, toute sa vie il s'est efforcé d'arrondir les angles avec l'administration et le gouvernement.

Nil était confus.

– Pardonnez-moi, je ne savais pas. Mais avant d'aller plus loin – il lui tendit l'enveloppe trouvée dans son casier à Sant'Anselmo –, c'est vous qui m'avez fait parvenir cette lettre ?

Étonnée, Sarà la parcourut et la lui rendit.

– Jamais de la vie, ce n'est pas mon écriture.

– Alors, qui ? Et pourquoi ?

Elle ne répondit pas, laissant Nil réfléchir. Les sourcils froncés, il cala un coussin derrière son dos et reprit :

– D'abord, Georges rappelé d'urgence et qui ne donne plus signe de vie. Puis cette lettre mystérieuse, enfin le professeur Erwin enlevé après avoir découvert un rouleau nazôréen dans une mosquée de Sanaa... Sarà, il se passe des choses qui nous échappent ! Des choses plus graves que vous ne l'imaginez, parce que vous ne connaissez pas les recherches de gens comme Georges, Erwin ou Frankenberg. Croyez-vous que votre père soit au courant ?

– J'en suis convaincue, mais il pense que moins j'en saurai, mieux ce sera. Il m'a dit une deuxième chose...

Son visage se tendit.

– Les villages nazôréens n'ont aucun moyen moderne de communication, mais grâce aux caravaniers le tam-tam du désert fonctionne à merveille. Tôt ce matin, mon père a reçu un message de leur chef spirituel, un vieil ami à lui. Il demande que quelqu'un de la famille vienne le voir d'urgence.

– Aller en Syrie, mais il y a une guerre là-bas !

– Pour l'instant les djihadistes ne contrôlent que le district de Homs, à l'est le désert est plus calme. Mon père dit qu'il faut y aller tout de suite, tant que c'est encore possible.

– En quoi est-ce que cela vous concerne ?

Elle répondit, avec une résolution farouche :

– Il pense que Georges a été enlevé pour obtenir une rançon, c'est un des moyens de financement de l'État islamique. Que son vieil ami a été contacté par les ravisseurs, c'est pour ça qu'il veut voir quelqu'un de la famille. Depuis son lit mon père ne peut rien faire, alors il m'a regardée, il avait à nouveau les larmes aux yeux. « Ma petite fille, m'a-t-il dit, il faut

négocier sur place avec les djihadistes la rançon de Georges, quel que soit le prix je payerai. Il n'y a plus que toi, je n'ai pas le choix, vas-y à ma place. » Quand je l'ai laissé, il était à bout de forces, il m'a retenue par la main et a murmuré : « Tu seras en sécurité chez les nazôréens du désert, mais si le moine français acceptait de t'accompagner je serais moins inquiet. Demande-le-lui, par charité, au nom de Dieu ! »

Nil avait le souffle coupé. Sans attendre qu'il se reprenne, elle se pencha vers lui et posa sa main sur son bras.

– Oh, Nil, supplia-t-elle, vous ne pouvez pas me laisser y aller seule ! Nous aurons un chauffeur expérimenté qui connaît parfaitement le terrain, prenez le temps de réfléchir, je reviendrai dans la soirée.

Déjà, elle était partie. Sur son bras, la main de Sarà avait laissé une sensation douce et tiède.

OceanofPDF.com

Le soir tombait lentement sur Beyrouth. Malgré la pollution le ciel s'était rempli d'étoiles que Nil contemplait depuis la terrasse, s'efforçant de faire un tri dans ses pensées. Après le départ de la jeune femme il avait pu rejoindre Anselm, et cette fois il lui avait parlé longuement : le rouleau découvert à Sanaa, envoyé au père Dall'Oglio par l'intermédiaire de Marwan, Erwin kidnappé à Berlin, l'angoisse du père de Sarà, sa demande de l'accompagner en Syrie pour payer la rançon de Georges.

– Le père de Sarà a raison, Nil, depuis le Liban il ne peut rien faire pour libérer Georges. Il faut que quelqu'un y aille.

– Tu te rends compte, *en Syrie*, dans un pays en guerre ! Qu'est-ce que j'irai faire là-bas ?

– Aider Sarà, la rassurer par ta présence à ses côtés. Secourir Georges. Mais aussi savoir ce qu'est devenu le rouleau d'Erwin. Tu sais comme moi ce que signifie cette découverte inespérée. Si le professeur a été enlevé à Berlin c'est parce qu'il l'avait vu, et si Georges a disparu c'est sans doute pour la même raison. Pourquoi crois-tu que Dall'Oglio l'avait envoyé finir sa thèse à Rome, sinon pour le mettre à l'abri ?

Au bout d'une heure de conversation, Nil avait fini par se laisser convaincre. Mais quand Sarà revint, il s'assit en face d'elle et lui parla avec gravité :

– J’accepte de vous accompagner. Mais contrairement à votre père, je crois que vous *devez savoir* certaines choses. Avez-vous entendu parler des Esséniens, une secte juive qui vivait dans le désert de Juda ?

– Ceux qui ont écrit les manuscrits de la mer Morte ?

– À l’époque de Jésus ils s’étaient radicalisés et persuadés que l’humanité tout entière, soumise au pouvoir du démon, courait à sa perte. Ils la divisaient en deux parties irréconciliables : eux, les fils de Lumière, et les autres, *tous les autres*, les fils des Ténèbres corrompus par Le Mal. Les esséniens attendaient la venue d’un Messie qui prendrait leur tête pour faire la guerre au reste du monde. Soit les fils des Ténèbres se convertiraient, soit eux les extermineraient dans une guerre sainte menée au nom de Dieu. L’apocalypse, pour sauver le monde ! Cette idéologie sanguinaire a contaminé les nazôréens, Georges m’a appris comment ils l’ont transmise aux Arabes qu’ils catéchisaient en Syrie et qui l’ont introduite dans le Coran.

– Mais les nazôréens n’ont rien à voir avec tout ça !

– Plus maintenant, parce que ceux qui ne sont pas devenus musulmans sont restés fidèles à leurs origines, l’enseignement du prophète Jésus. Ce sont eux vos ancêtres, et c’est pour leur refus de la violence qu’ils ont été persécutés par l’islam conquérant. Depuis lors il y a un secret jalousement gardé, celui des véritables origines de l’islam. Erwin voulait percer ce secret, la découverte d’un rouleau nazôréen est certainement la preuve qu’il cherchait. Les musulmans sont *prêts à tout* pour le récupérer.

Il se pencha en avant, détachant chaque mot :

– *Prêts à tout*, Sarà ! Alors, que ce soit bien clair pour vous : si nous allons à la recherche de Georges, c’est Le Mal en personne que nous allons affronter.

Sarà le laissait parler sans l’interrompre, ses grands yeux sombres fixés sur lui.

– Le Mal, Sarà, qui sépare l’humanité en deux portions opposées l’une à l’autre, qui est prêt à *détruire notre monde* pour réaliser sur terre une utopie vieille de deux mille ans, l’apocalypse messianique !

OceanofPDF.com

II

LA DANSE DU MAL

*« Quel est ton nom ? dit Jésus au démon.
Mon nom est Légion, car nous sommes nombreux. »*

Évangile selon Marc

OceanofPDF.com

Depuis l'origine, Le Mal dansait sur la scène du monde. Pas une lande désolée, pas une cahute du désert, pas un quartier de ville populeuse où il ne danse. Reculait-il quelque part, il revenait par le flanc, par l'arrière, partout.

Le Mal avait su devenir la trame de la vie ordinaire. Il dansait dans l'univers, autour des soleils d'innombrables galaxies comme au secret des chambres où se reproduisent les humains. Il organisait le désir, la violence et le chaos, leur donnait une cohérence dont il était seul à percevoir la beauté.

S'introduisait dans les fissures, la moindre faille, élargissait, creusait, lacérait, brisait. Sur les décombres des idéaux dont se nourrissent les humains pour asseoir leurs pouvoirs, il dansait avec légèreté, avec grâce, avec bonheur.

Tandis que d'eux-mêmes, ils s'enroulaient dans la trame opaque de leurs souffrances.

On ne lui connaissait ni visage, ni nom.

OceanofPDF.com

D'un geste machinal, Monsignore ramena le pan de sa chasuble dorée que le vent soulevait. Placé au dernier rang comme à son habitude, il contemplait avec orgueil le groupe compact des prélats massés autour de l'autel papal. Une messe de béatification sur la place Saint-Pierre est une démonstration de la puissance de l'Église, offerte aux fidèles qui débordaient jusqu'à la Via della Conciliazione. Offerte au monde entier dont les caméras pointaient leurs museaux entre les piliers de la colonnade du Bernin.

L'Église est éternelle, pensa-t-il en remplaçant sa calotte violette sur ses rares cheveux. Et il était, lui, le garant de cette immobile permanence dans l'écoulement du temps.

Au premier rang trônait le cardinal Bardone, secrétaire d'État et deuxième personnage de l'Église, qui le considérait comme un fouille-poubelles et le méprisait. Monsignore lui rendait la monnaie de sa pièce en ne l'informant jamais de ses opérations personnelles, par lesquelles il veillait sur le sort de l'Occident.

Le pape termina son homélie sous un tonnerre d'applaudissements. Malgré son passage dans les Jeunesses hitlériennes, sa voix de fausset était monotone et inaudible. L'eussent-ils entendue d'ailleurs que les fidèles n'auraient rien compris : en bon Allemand, il alignait tellement de propositions circonstanciées avant d'en venir au verbe final que le sujet de

ses discours restait caché en Dieu. Monsignore savait qu'il passait son temps libre à écrire un livre sur Jésus – et du temps libre il en avait, grâce à des hommes comme lui qui s'occupaient des choses sérieuses.

Son ordinateur enregistrait les conversations téléphoniques entre Nil et Anselm. Pour des moines astreints au silence perpétuel, ces deux-là étaient extrêmement bavards. Depuis son bureau enfoui au plus profond de l'immeuble de l'Inquisition, il avait l'impression d'être assis sur le sofa rouge du huitième étage, rue Nasra à Beyrouth. Le Français ne résistait pas à la fille, il allait partir avec elle en Syrie. Chacun de son côté, Carl et Moktar suivraient sa trace, le Légionnaire seulement jusqu'à la frontière syrienne. Ensuite, ce serait l'affaire du djihadiste. Si ce dernier n'avait pas pu récupérer le rouleau dans le désert, Carl s'en chargerait quand Nil reviendrait à Beyrouth.

Monsignore espérait bien que le petit moine fouineur parviendrait à mettre la main sur ce document. Si lui ne réussissait pas, personne d'autre ne le pourrait.

Le chant du *Credo* venait de s'achever, la deuxième partie de la messe commençait. Il adressa au ciel une prière muette pour la réussite de cette opération : après tout, le ciel était concerné puisque lui, il prenait sa défense – comme toujours par avis de tempête.

Il faisait à peine jour quand l'interphone grésilla au huitième étage. C'était Sarà.

– Bonjour, Nil, la voiture est en bas. Êtes-vous prêt ?

– Le temps d'avaler un café, j'arrive.

Avant-hier soir, c'est sans réagir qu'elle avait écouté sa mise en garde solennelle. Quand il eut fini elle s'était levée et l'avait planté là, seul avec ses inquiétudes.

La journée d'hier s'était écoulée très lentement. Sarà ne venant pas, il avait téléphoné à Anselm et l'avait trouvé très tendu.

– Qu'est-ce qui se passe ? avait-il fini par demander. Tu as des problèmes à Rome ?

– Non, je... je ne veux pas t'en parler comme ça, au téléphone. Pour ton voyage en Syrie, le père de Sarà ne l'enverrait pas au casse-pipe, fais-lui confiance mais prends garde à toi.

Confiné dans l'appartement, Nil avait exploré la bibliothèque qui tapissait un mur du salon. Des livres d'art avec d'admirables photos du patrimoine syrien, Palmyre, Doura Europos, les oratoires judéo-chrétiens, le Krak des chevaliers... *C'est là que l'Occident chrétien s'est construit après saint Paul*, se disait-il, *est-ce que c'est là qu'il va mourir ?*

Enfin, dans l'après-midi elle était venue prendre le thé avec lui.

– Je pars demain matin à l’aube, avait-elle dit sans attendre apparemment de réponse.

Il n’avait pas voulu revenir sur leur échange de la veille et lui avait posé une question qui le poursuivait depuis son arrivée :

– À Rome, Georges m’a parlé d’un testament que le patriarche Michel Jarweh aurait transmis à votre famille. Est-ce que c’est lui qui l’a ?

– Oui. Quand il est passé ici Georges a demandé à mon père de le lui remettre, il l’a emporté à Mar Moussa.

– Vous l’avez vu ?

– Comme chacun des membres de la famille. À notre douzième anniversaire nous devions le lire à voix haute devant nos parents assemblés au cours d’une cérémonie privée. Bien qu’il soit court, j’étais trop jeune alors pour comprendre.

– Essayez de raviver vos souvenirs !

– Eh bien... le patriarche Michel parlait des découvertes qu’il avait faites dans la bibliothèque du monastère de Charfet, où il avait dû se réfugier après sa conversion au catholicisme qui n’avait rien de spontané, comme vous le savez peut-être.

– Georges m’a raconté tout ça. Et après ?

– Il disait que les nazôréens n’avaient pas cédé comme les chrétiens à la tentation de diviniser Jésus. Qu’il fallait revenir à Jésus avant le Christ et à l’islam avant l’islam. C’est tout ce dont je me souviens. *L’islam avant l’islam*, que voulait-il dire ?

Nil lui avait souri.

– Il semble qu’il ait découvert beaucoup de choses dans la bibliothèque de Charfet, j’aurais aimé voir ce testament ! *L’islam avant l’islam* c’est ce qu’Erwin et ses collègues cherchent à faire connaître au monde, la façon dont le Coran est né à partir de l’enseignement des judéo-chrétiens nazôréens, vos ancêtres.

Elle avait brusquement changé de sujet :

– J’ai bien réfléchi à ce que vous m’avez dit hier. Le Mal ne me fait pas peur, Nil, je crois même que... que c’est une vieille connaissance. Est-ce que vous êtes toujours prêt à m’accompagner ?

Il s’était contenté d’acquiescer en silence, et elle lui avait souri.

– Alors vous ferez la connaissance de Gaby, le chauffeur de mon père. Comme beaucoup de vieux Syriens, il parle français. Moi je n’ai aucun mérite, j’ai été élevée dans une pension des sœurs de Sion.

Nil boucla son sac de voyage, appela l’ascenseur et jeta un dernier regard sur la pièce baroque et somptueuse, la bibliothèque, les livres d’art. Il hocha la tête : l’appartement dont il s’était enfui autrefois était beau lui aussi, mais meublé avec infiniment plus de raffinement. Arrivé ce jour-là en bas de l’escalier, dans le reflet du marbre fin qui recouvrait le hall d’entrée il avait aperçu sa silhouette et détourné les yeux : déjà, il n’appartenait plus à ce monde. Quand il était sorti dans la contre-allée, un taxi en maraude avait ralenti devant lui : il ne lui avait pas fait signe et avait continué à pied jusqu’au métro de la place du Trocadéro, sa valise légère à la main.

Effacer son passé.

Devant l'immeuble il trouva Sarà penchée à la fenêtre d'une Mercedes hors d'âge, parlant au chauffeur dont il aperçut les cheveux gris coupés ras. Elle se releva, lui sourit et il eut un choc. Elle portait un jean qui mettait en valeur sa taille mince et ses longues jambes. Un chemisier aux manches relevées, col ouvert, soulignait l'harmonie de son buste, et l'ovale parfait de son visage était encadré par ses cheveux laissés en liberté. Une bouffée d'émotion monta en lui, dont il avait perdu le souvenir. Sans remarquer son trouble, elle s'écarta de la portière et fit signe au chauffeur de sortir.

– Voici Gaby, qui sera notre ange gardien. Il fait partie de la famille, j'ai totalement confiance en lui.

L'homme était vêtu d'une djellaba qui semblait flotter sur son maigre corps. Il s'inclina cérémonieusement devant Nil et lui montra la voiture dont la peinture verte s'écaillait par endroits.

– Elle est comme Gabriel, elle est vieille mais elle en a vu d'autres. Elle nous conduira là où nous allons sans se plaindre.

Nil jeta son sac dans le coffre rempli d'objets soigneusement emballés, et prit place sur le siège arrière à côté de Sarà.

– Et où allons-nous ?

– D'abord jusqu'à Zahla où nous prendrons la route du nord, et un peu avant Baalbek nous entrerons en pays chiite. C'est une zone dangereuse

mais nous bifurquerons vers l'est pour franchir la frontière. Dans le coffre il y a tout ce qu'il faut pour bivouaquer, vous allez devenir bédouin !

Elle avait dit cela d'un air malicieux et Nil appréciait la sorte d'intimité qui commençait à s'instaurer entre eux.

La circulation était dense, beaucoup de motos dont les conducteurs zigzaguaient entre les voitures au péril de leur vie, aucun ne portant de casque. Beyrouth s'étendait dans une plaine qui se heurtait à une chaîne de montagne.

– Ce sont les monts du Liban, commenta Sarà, d'après la tradition c'est de là que venaient les cèdres qui ont permis à Salomon de bâtir le Temple de Jérusalem, celui que les nazôréens rêvaient de reconstruire. Vous allez voir, c'est très beau.

C'était beau, mais la Mercedes se traînait dans les pentes. Au milieu d'un virage, Gaby poussa un juron : une moto les dépassait sans visibilité. Nil remarqua que le motard, vêtu d'un treillis, portait un casque intégral avec une étoile verte peinte au-dessus de la visière rabattue. Un militaire en patrouille ?

Sarà bavardait gaiement, racontait ses études à Beyrouth. Elle dit à Nil que son père avait quitté la Syrie après sa naissance.

– Vous n'êtes pas née au Liban ?

Le visage de Sarà se figea brusquement, elle se détourna vers la fenêtre tandis que Gaby fusillait Nil du regard dans le rétroviseur. Sans lui répondre elle se reprit.

– Je travaille à mi-temps dans une ONG créée par mon père pour secourir les chrétiens réfugiés au Liban. Avant la révolution syrienne j'allais souvent voir Georges à Mar Moussa, qui est perché sur un piton rocheux en plein milieu du désert. Autour les villages nazôréens sont si petits qu'ils ne figurent même pas sur la carte, l'ami de mon père que nous allons voir vit dans l'un d'eux.

Qu'est-ce que j'ai dit de mal ? se demanda Nil.

Ils restèrent silencieux jusqu'à ce que la route commence à descendre vers une longue plaine sans charme.

– C'est l'extrémité de la plaine de la Bekaa, dit Sarà. Nous allons traverser Zahla que vous voyez là-bas et nous entrerons dans l'Anti-Liban, une chaîne parallèle à celle que nous venons de traverser. Là, nous bivouaquerons pour franchir clandestinement la frontière syrienne demain matin.

Zahla était une grosse bourgade étouffée par une circulation chaotique. Nil regardait distraitement la foule qui déambulait sur les bas-côtés de la route quand il aperçut le militaire au casque étoilé, négligemment assis en amazone sur sa moto arrêtée. Il remarqua avec étonnement que l'homme fumait par l'interstice de sa visière baissée. Son treillis ne portait aucun insigne, ce n'était donc pas un militaire, et Nil l'oublia aussi vite qu'il l'avait vu.

Carl vit passer la Mercedes verte sans broncher, s'ils conservaient cette allure il risquait de se faire repérer. Avant de quitter Beyrouth il avait pu joindre certaines de ses connaissances par Skype et ce qu'il avait appris ne l'avait qu'à moitié étonné : un moudjahid syrien était en train d'organiser un filet là-bas pour capturer Nil.

Monsignore l'avait donc doublé.

Il jeta sa cigarette, enfourcha la moto et se faufila entre les camions. Cette mission lui rappelait le temps de sa jeunesse en Allemagne de l'Est et au Maghreb. Il s'avouait à contrecœur que parfois, l'excitation de ces années-là lui manquait – et le petit Nil, sans le savoir, était très excitant.

Quant à la fille, il s'était renseigné sur elle auprès de ses anciens amis de la Stasi : elle était imprégnée d'un passé qui empestait.

Après Zahla ils prirent la route de Baalbek sur laquelle ils avancèrent lentement, ralentis par un trafic intense. Midi était passé quand Gaby se tourna vers eux.

– Bednayel. On y va ?

Sarà acquiesça d'un signe de tête et dit à Nil :

– Nous allons traverser l'Anti-Liban, il y aura des contrôles de police.

Moins élevée que la première, cette chaîne de montagne était aussi plus boisée. Ils furent arrêtés à deux reprises par des barrages de policiers qui regardèrent à peine le passeport de Nil mais examinèrent longuement la carte d'identité de Sarà, fronçant les sourcils au nom de Jarweh et palabrant longuement avec leurs supérieurs.

– On ne sait pas très bien ce qu'ils sont, chuchota Sarà à l'oreille de Nil. Un peu Alaouites, un peu payés par les djihadistes qui infestent la région.

Ils passèrent, mais l'après-midi était avancé quand ils entamèrent la descente vers la plaine. Sarà échangea quelques mots en arabe avec Gaby.

– On va s'arrêter en lisière de forêt, Gaby ne veut pas bivouaquer dans le no man's land qui précède la frontière. À cette époque de l'année les nuits sont tièdes, voudrez-vous dormir sous la tente ?

– Je ferai comme vous.

– Alors nous dormirons en plein air, j'adore ça.

Ils s'arrêtèrent dans une clairière d'où l'on apercevait la plaine. Gaby fit un feu et commença à préparer le repas.

– Vous devez être affamé, dit Sarà, nous n'avons rien mangé depuis ce matin. Gaby nous prépare une soupe bédouine : on prend tout ce qu'on a sous la main, on le jette dans la marmite, on recouvre d'eau et on fait bouillir. C'est un plat unique mais quand on a faim c'est délicieux.

C'était délicieux. Après le repas, elle s'assit contre le tronc d'un cèdre aux longues branches étagées. Appuyée sur une main, visage levé vers le ciel, elle semblait se perdre en lui. La nuit remplaçait lentement le rougeoiement du crépuscule, des étoiles scintillaient à travers les branches du cèdre, on sentait qu'avec la montée de l'obscurité beaucoup d'autres allaient apparaître. Sarà rompit le silence :

– J'ai mis longtemps à accepter que les étoiles étaient fixes – elle parlait lentement, d'une voix douce. Je croyais que c'étaient des bulles de l'univers qui sortaient du néant, montaient à la surface, grossissaient puis crevaient. Maintenant, pour moi ce sont des êtres vivants qui m'indiquent la direction de l'infini, peut-être même de Dieu.

Elle rit sans bruit. En face d'elle, Nil regardait la nuit. Il hésitait à répondre, de peur de briser le charme.

– Parlez-moi de vous, reprit-elle, de votre enfance.

Il lui raconta le bel appartement du Trocadéro, le divorce de ses parents, son père absorbé par ses affaires qui rêvait de le voir prendre sa suite, sa réaction brutale quand il s'était enfui pour entrer à l'abbaye.

– Et c'est tout ça que vous avez quitté ! Alors maintenant, vous êtes seul au monde, sans famille. Moi aussi j'ai été abandonnée, dans une solitude encore plus grande que la vôtre. Mais les Jarweh...

Elle s'arrêta brusquement, cacha ses yeux de sa main libre. Nil eut le sentiment qu'elle avait entrouvert une armoire secrète, un lieu enfoui au plus profond d'elle-même, et qu'elle ne pouvait pas aller plus loin.

Ils revinrent en silence vers le feu qui s'éteignait. Nil s'écarta de la clairière, ouvrit son téléphone portable et le plaqua à son oreille : le signal passait bien, il entama une longue conversation avec Anselm, toujours aussi fermé sur lui-même mais anxieux d'avoir des informations sur leur périple.

OceanofPDF.com

Carl s'arrêta à mi-pente, camoufla sa moto au milieu des arbres, prit dans les sacoches une boîte de conserve et piocha dedans en observant le filet de fumée qui s'élevait en contrebas.

– Ils font du feu, maintenant ! Et pourquoi pas envoyer une fusée en l'air, pour signaler leur présence ?

Lui aussi, il avait été naïf et inconscient quand il avait quitté l'Allemagne de l'Ouest et sa famille de catholiques traditionnels pour passer en RDA, attiré par le mirage du communisme. *Après le christianisme, pensait-il, c'est la plus noble invention de l'homme et la plus efficace. L'Église catholique est en fin de course, elle n'a plus d'énergie, le communisme avec sa vitalité prendra sa place et c'est tant mieux.* Il avait été repéré par la Stasi qui cherchait des jeunes comme lui, transfuges de l'Ouest et idéalistes. Quand il fut engagé, Carl posa une seule condition : il ne tuerait pas. Après l'entraînement au combat on l'orienta donc vers les techniques de l'action psychologique. Il partagea les beuveries des *Mitarbeiter*, ces informateurs-dénonciateurs infiltrés dans toutes les couches de la population est-allemande, et se fit des amis parmi eux. Au quartier général de Berlin-Lichtenberg il apprit l'art du lavage de cerveau, avant de s'apercevoir que la société communiste qu'on bâtissait ici n'avait rien à voir avec ses rêves : les

gens vivaient dans une cage, on capturait leur esprit pour l'enfermer dans une boîte, méticuleusement rangée à côté des autres sur les étagères du Parti.

Déçu, il réussit à s'enfuir et se tourna vers l'autre idéologie montante, l'islam. Il navigua dans le désert, suivit des militants qui ne vivaient que pour le djihad, la guerre totale contre l'Occident impie. D'abord fasciné par l'âpreté de leur intransigeance, son dégoût du communisme fit place à l'horreur et à la répulsion devant le fanatisme islamique. Ce qu'il voyait, ce qu'il entendait heurtait une éducation catholique qui l'avait marqué à son insu, bien plus qu'il ne l'imaginait.

À deux reprises, pris dans le tourbillon du djihad, il avait dû tuer.

C'est un homme à la dérive que rencontra le père Maciel venu créer un camp de réfugiés au nord du Mali. Son esprit vif et acéré décela chez ce jeune Allemand au regard éteint l'énergie qui dormait en lui. Il était revenu de tout ? Maciel lui parla du déclin de la civilisation romaine, du rôle joué par l'Église quand elle avait repris le flambeau tombé des mains du dernier César. Alors elle avait sauvé l'Occident, l'avait mené à son éclatante maturité. Maintenant que le grand arbre ne tenait plus que par son écorce, les Légionnaires du Christ – une congrégation très discrète mais en plein essor – préparaient la relève. Carl fut séduit par le charme de ce prêtre atypique qui s'empara d'abord de son esprit, puis de son âme. Il se crut *born again*, et si les méthodes de Maciel ressemblaient parfois à celles qu'il avait connues en Allemagne de l'Est, cette fois-ci c'était pour une cause bonne et juste : sauver l'Occident et sa civilisation.

Il rejoignit la Légion du Christ avec fougue, convaincu qu'il avait enfin trouvé à la fois son port d'attache et sa piste d'envol.

Chasseur avisé, Maciel se garda bien de faire des propositions équivoques à ce jeune chez qui il entrevoyait de grandes possibilités. Ce dont il ne se doutait pas, c'est que Carl connaissait aussi bien que lui les mécanismes du lavage de cerveau. Le nouveau Légionnaire parvint à

préserver la zone du sien à laquelle il tenait le plus, son idéalisme. Lequel résista à la formation rigoureuse imposée par la Légion : il avait mûri, et dans sa tête les cases se côtoyaient sans trop se mélanger.

Enfin, pas toujours – mais il pensait y être parvenu dans la plupart des situations.

Et la situation présente l'excitait. Il découvrait chez le moine français les éléments qui l'avaient autrefois structuré et dominé tour à tour : la tradition catholique, le mépris de la richesse marxiste et l'absolu radical de l'islam.

Sa thèse sur le Coran lui avait ouvert des perspectives nouvelles.

Monsignore n'avait qu'une chose en tête : récupérer un document. Pour lui, Nil était un objet, il n'existait pas. Mais sur Internet Carl avait reconstitué son passé et depuis plusieurs jours il interceptait ses conversations avec Anselm, analysait ses réactions. Un sentiment bizarre s'emparait de lui, une espèce d'amitié pour cet utopiste qui ressemblait si fort à ce qu'il avait été quand il fuyait, lui aussi, sa famille. Nil se sentait trahi par l'abbaye à laquelle il avait confié sa vie ? Depuis la séance nocturne qui lui avait été imposée dans le petit salon gris du Vatican, Carl comprenait de l'intérieur ce qu'il ressentait.

L'un comme l'autre, ils étaient victimes de leurs illusions.

« Par n'importe quel moyen », avait dit Monsignore, Carl n'était plus disposé à rentrer dans cette danse-là.

Il roula une cigarette, l'alluma, s'étendit sur le dos. Des milliers de points lumineux dessinaient sur l'infini du ciel une carte délicate et complexe.

C'est beau, pensa-t-il en soufflant la fumée, mais ce ne sont que des étoiles mortes.

Il se réveilla avec l'aube, sortit des sacoches une canette de Coca-Cola et une mallette qu'il ouvrit avec précaution. Elle contenait un micro-ordinateur avec liaison satellitaire modifiée à sa demande. En tournant un bouton, il pouvait basculer de l'émetteur-récepteur principal sur un émetteur annexe doté d'un logiciel de cryptage performant. Les Légionnaires du Christ ne disposaient pas des finances illimitées du Vatican, mais ils avaient des cerveaux à leur service dans toute l'Europe et savaient les utiliser.

Pendant que la machine se mettait en route il dégusta son Coca par petites gorgées. Le Syrien préparait un filet pour intercepter Nil ? Eh bien lui, il avait le sien. Quatre hommes qui seraient plus efficaces que ces fanatiques, parce qu'ils avaient été formés par une idéologie dénuée du fatras religieux dont ces derniers s'encombraient.

L'ordinateur clignota. Il passa sur l'émetteur annexe, pianota un bref message sur l'écran tactile. Son correspondant était doté du même matériel, il fallait quelques secondes pour que le récepteur décode le message crypté à la source. Il sourit en attendant la réponse : voilà un échange que Monsignore, avec son armoire secrète, ne pourrait pas intercepter.

La réponse lui parvint : ils étaient là, et l'attendaient.

Pas plus que lui, leur ombre ne les accompagnerait dans le désert.

Il repassa sur l'émetteur principal, pianota un second message pour Monsignore. Oui il avait localisé Nil, oui il le suivait, il se dirigeait vers la

frontière syrienne. Il n'en disait pas plus, l'évêque devait être convaincu qu'il resterait sagement au Liban pour choper le Français à son retour, au cas où.

Il referma la mallette et ajusta ses jumelles : la Mercedes s'engageait sur la piste qui menait droit vers une plaine aride parsemée de bosquets d'arbres, traversée par la frontière syrienne invisible. Tout au fond, une chaîne de montagnes parallèle à l'Anti-Liban barrait l'horizon.

**Pour telecharger plus d'ebooks gratuitement
veuillez visiter notre site : www.bookys.me**

Instinctivement Nil avait dormi loin de Sarà, de l'autre côté du feu. À son réveil il téléphona à Anselm pour l'avertir qu'ils allaient passer la frontière et n'obtint de lui que quelques phrases laconiques conclues par un avertissement :

– Méfie-toi des hommes, mon ami...

Sarà avala son thé sans lui adresser la parole. Regrettait-elle ses timides confidences de la veille ?

Une fois engagé dans la plaine Gaby coupa le moteur, grimpa sur les basses branches d'un arbre et demeura immobile face à l'horizon, les narines frémissantes. Toujours silencieuse, Sarà était restée à l'intérieur de la Mercedes. Quand le chauffeur revint s'asseoir au volant, la fente étroite de ses yeux brillait. Il se tourna vers ses passagers.

– Gabriel chassait déjà par ici avec son père quand il était plus petit que son fusil, dit-il avec un sourire malicieux. Il connaît chaque dune, chaque buisson, il sait où les bergers passent et où ils ne vont pas à cause des serpents. Là-bas en face, il y a des hommes qui ne savent pas, ils ne sont pas d'ici. Ils ne prennent aucune précaution parce qu'ils ont le soleil dans le dos, et qu'ils croient que Gabriel est ébloui par son éclat. Mais le vieux sait

voir, et il sait comment ne pas être vu. Tenez-vous bien, avec sa vieille voiture il va leur donner une petite leçon, à ces jeunes.

Quittant la piste, il s'engagea au milieu du bush et commença à se faufiler entre les dunes.

Carl poussa un juron. Dans ses jumelles, la Mercedes avait viré brusquement à gauche et s'enfonçait dans la plaine qui descendait en pente douce. Très vite il la perdit de vue : le chauffeur choisissait sans doute des passages couverts d'herbe rase, car il ne soulevait aucun nuage de poussière. Il salua mentalement son savoir-faire, et décida d'attendre des nouvelles de ses hommes sans quitter sa planque.

OceanofPDF.com

Nil devait maintenant s'agripper aux sangles pour ne pas être projeté contre Sarà. La voiture gémissait mais se glissait avec souplesse entre les moindres déclivités de terrain. Il se demanda si Gaby savait où il allait, mais remarqua qu'il choisissait de passer sur des affleurements rocheux lisses. Quand le sol redevenait sablonneux il arrêta la voiture, enclenchait la première et avançait au pas. Les mâchoires serrées, Sarà ne disait toujours rien.

Midi était largement passé quand ils émergèrent enfin du bush. Ils étaient en Syrie, et Nil se rappela la phrase d'Anselm : « La Syrie, Nil, là où tout a commencé ! »

Sarà se tourna vers lui.

– Gaby a fait ce détour pour éviter des gens qu'il a aperçus, et qui n'auraient pas dû être là. On peut lui faire confiance, il connaît cette région et ses habitants mieux que personne. Dans la plaine se trouve Nebek, la ville dont Mar Moussa dépend administrativement. Toute cette vallée est devenue un foyer de djihadistes.

– Et voilà, fit Nil mélancoliquement, ils sont retournés au lieu de leurs origines !

– Que voulez-vous dire ?

– En 614, les nazôréens qui vivaient en Syrie ont entraîné leurs catéchumènes arabes à la conquête de Jérusalem, la ville où selon eux le

Messie devait revenir. Ils se sont fait battre aux portes de la ville, mais le combat a révélé un chef de guerre arabe charismatique qui leur a permis de se replier en bon ordre chez eux. Huit ans plus tard, en 622, ils sont repartis à la conquête et se sont installés au sud de la Palestine, à Médine, en attendant une fenêtre de tir favorable pour s'élancer vers Jérusalem. Cette date c'est l'Hégire, l'an 1 de l'islam.

– Je croyais qu'en 622, c'est de La Mecque que le Prophète s'était enfui pour se réfugier à Médine ?

– Légende ! Le chef de guerre arabe est mort en 632 et les Arabes ne sont entrés à Jérusalem que cinq ans plus tard. Leurs mentors nazôréens leur avaient promis qu'une fois la ville conquise, le Messie descendrait du ciel sur l'esplanade du Temple. Comme il se faisait attendre, déçus, ils se sont séparés des nazôréens, ont tourné le dos à Jérusalem et se sont établis plus au sud, à La Mecque qui n'était à l'époque qu'un simple point d'eau au milieu du désert. Les Arabes ont choisi ce lieu vierge et sans passé pour y bâtir leur mythe fondateur. L'islam est né d'un non-événement, l'absence du Messie à Jérusalem et la désillusion qui s'en est suivie !

– Ensuite...

– Ensuite, il a fallu près de deux siècles aux historiens des premiers califes pour échafauder la légende de La Mecque et en faire le centre du monde, le lieu où Allah aurait révélé le Coran au chef de guerre charismatique transformé en prophète. Inventer l'existence d'une ville pour justifier après-coup la naissance d'un mythe religieux, c'est un cas unique dans l'Histoire ! Le Coran n'est pas né à La Mecque mais ici, en Syrie.

Elle retomba dans son mutisme. La voiture avançait plus rapidement, les montagnes approchaient. Nil avait faim, et surtout soif.

Moktar al-Qoraysh avait établi son PC dans une villa isolée de la banlieue de Nebek aux mains des djihadistes. Les instructions de Monsignore étaient claires : Sarà finirait certainement par se diriger vers un

village nazôréen perdu dans le désert, là il espérait que le petit moine fouilleur se mettrait en quête du document à récupérer.

Nil, avait-il insisté, devait être épargné. La fille c'était autre chose, il lui en avait parlé, qu'il en fasse ce qu'il voudrait. Moktar ricana : le monde était coupé en deux, ceux qui seraient sauvés et les autres. L'évêque se servait de lui mais il était dans le mauvais camp, un jour il le lui ferait savoir.

Ses hommes avaient localisé la Mercedes à la frontière. Il leur avait dit de surveiller ses flancs et ses arrières, avec Monsignore il fallait s'attendre à tout. Mais non, la voiture n'était filée par personne. Après un long détour sans raison apparente, elle se dirigeait maintenant vers l'est, le désert.

Satisfait, Moktar fit monter sa détente de la soirée, une adolescente à peine pubère. Entre musulmans les lois de l'hospitalité sont généreuses, ses amis djihadistes avaient mis cette esclave à sa disposition. Quand elle entra dans la pièce, il sentit son désir s'enflammer brutalement. Elle était comme il les aimait à cet âge, gracile, avec des petits seins qui pointaient sous sa tunique.

Pour ne plus voir ses yeux terrorisés il arracha son voile, le plaqua sur son visage et la renversa sur le matelas.

Gaby avait pris d'infinies précautions pour traverser la plaine. Parvenu à hauteur de la route Damas-Homs, il cacha la voiture dans un creux et observa le trafic. Sarà chuchota :

– Nous avons intérêt à traverser cette route sans nous faire remarquer, les djihadistes y patrouillent en voitures banalisées. Mar Moussa est en face de Nebek, dans la montagne. De l'autre côté c'est le désert où sont disséminés les villages nazôréens dont je vous ai parlé. Dans cette vallée-ci, les djihadistes appliquent déjà la charia. J'ai appris avant de partir qu'ils voulaient détruire Mar Moussa, à cause de ses fresques qui datent du Moyen Âge. Elles sont si belles, Georges aimait tant me les montrer... mon Dieu, qu'ont-ils fait de lui ?

Gaby attendit la tombée de la nuit pour franchir la route où la circulation était devenue quasi nulle. Très vite, par une piste à peine tracée ils atteignirent la montagne, la franchirent et débouchèrent de l'autre côté. Sous la clarté lunaire Gaby conduisait phares éteints, étonnant Nil par sa connaissance du terrain.

– Ce désert est parsemé de ruines, dit Sarà, des masures abandonnées qui datent du temps où les nazôréens y étaient nombreux. Nous allons camper près de l'une d'elles, il ne faudra pas faire de feu, nous nous contenterons de conserves.

Ils s'arrêtèrent auprès des vestiges d'un petit bâtiment dont les pans de mur élevaient vers le ciel une clameur muette. Après un repas froid vite expédié, Gaby alluma une lampe à gaz qu'il posa sur le sable, dans le creux d'un angle formé par les ruines. Sarà s'assit dos au mur et fit signe au vieil homme de s'éloigner. Nil s'accroupit en face d'elle, dans le halo de lumière blafarde. Dos arrondi, menton sur ses genoux relevés, Sarà dessinait par terre du bout des doigts. Il y eut un long silence que Nil se garda bien d'interrompre, puis elle leva la tête et chercha ses yeux.

– Frère Nil... il faut que je vous explique pourquoi j'ai si peur depuis la disparition de Georges, pourquoi je me tais depuis notre conversation dans la clairière. Puis-je vous dire... ce que je n'ai jamais dit à personne ?

Enfin ! pensa Nil qui se recula pour sortir du halo de lumière. *Si elle ne voit pas mon visage, ça sera peut-être plus facile pour elle.* Il s'entendit répondre :

– Bien sûr, Sarà, n'oubliez pas que si Georges est votre frère, c'est aussi le mien.

De nouveau elle baissa la tête, Nil ne voyait plus que son front éclairé par la lampe. Elle parla d'une voix étranglée :

– Georges n'est pas mon frère, Nil.

Elle leva son visage vers les étoiles comme si elles pouvaient seules entendre ce qu'elle allait dire, et poursuivit lentement :

– Ma grand-mère vivait en Bavière pendant la dernière guerre. Ce n'était pas une catholique, ce n'était pas une Jarweh, c'était une Juive allemande.

Nil avait compris sa mimique : il devait la laisser parler sans l'interrompre.

– En 1942, lorsque la chasse aux Juifs s'est intensifiée en Allemagne, elle a été capturée. Déjà elle était dans la file du camion de la mort quand un *Standartenführer*, un colonel SS qui assistait à la rafle, touché par la détresse de cette jeune Juive d'une beauté rayonnante, écarta les chiens et lui fit signe de sortir du rang. Parfois... parfois les bourreaux sont fascinés

par la souffrance de leurs victimes, surtout quand elles sont aussi belles que l'était ma grand-mère. Il l'a emmenée à Berlin, l'a séquestrée pendant plusieurs mois et... et elle est morte en donnant naissance à ma mère. Elle a juste eu la force de prononcer son nom avant d'expirer : Clara. Quand il a appris peu après qu'il partait pour le front de l'Est, le colonel SS a voulu reconnaître cette Clara qui n'aurait jamais dû naître.

Nil ne put s'empêcher d'intervenir :

– La reconnaître ? Mais pourquoi ?

Sans le regarder, Sarà continua d'un ton monocorde :

– Ce *Standartenführer* était l'aide de camp de Franz Von Papen, le dernier chancelier de la République de Weimar. Catholique comme lui, et comme lui converti au nazisme. Comme lui aussi antisémite viscéral mais réticent devant la Solution finale. Bourrelé de remords à la naissance de ma mère, convaincu d'avoir commis une double faute – contre sa religion et contre son idéologie raciste –, il a fini par tout avouer à son patron. S'il disparaissait en Russie, que deviendrait sa petite fille ? Von Papen lui a promis qu'il serait son parrain et prendrait soin d'elle, mais il fallait lui trouver une identité. En allemand, *pappen* signifie « coller », ma mère s'est appelée Clara Steek. Vous comprenez ? « Coller », *to stick* en anglais, est devenu Steek. Elle vivrait, mais il fallait que son hérité juive lui colle à la peau sans qu'elle sache jamais pourquoi.

Suspendu à ses lèvres, Nil se félicitait d'être rentré dans l'ombre.

– Quand mon... grand-père a été tué à Stalingrad, Von Papen a payé l'éducation de sa filleule dans des pensionnats, sans jamais la voir. Devenue adulte, perdue au milieu d'un monde hostile, Clara Steek s'est raccrochée à un ancien nazi qu'elle a suivi dans sa cavale jusqu'en Syrie où il avait trouvé refuge comme tant d'autres. C'est là que je suis née, ma mère m'a appelée Sarah. À ma naissance, mon père nous a abandonnées : pour vivre, Clara Steek a trouvé une place de domestique dans une famille de riches chrétiens syriens, les Jarweh, qui l'ont emmenée avec son bébé quand ils

ont émigré au Liban. Elle est morte peu après. Les Jarweh n'avaient pas de fille : ils m'ont adoptée en changeant mon prénom pour qu'il sonne un peu moins juif. C'est comme ça que Sarah Steek est devenue Sarà Jarweh.

Elle essuya les larmes qui coulaient sur ses joues et reprit, évitant toujours les yeux de Nil :

– Voilà, vous savez tout. Georges n'est pas mon frère, il avait huit ans quand je suis arrivée dans sa famille. Il m'a toujours protégée, nous nous aimons tendrement. Mes parents adoptifs n'ont jamais voulu que je sache, c'est Georges, il y a trois ou quatre ans, qui m'a appris le secret de ma naissance. Il l'a fait avec une infinie délicatesse, je ne l'ai aimé que davantage.

Elle chercha le visage de Nil perdu dans l'ombre et lui fit signe de venir s'asseoir à côté d'elle. Elle tira de sa poche un petit portefeuille usagé.

– C'est le portefeuille de ma mère, Clara Steek. Vous allez la connaître autant que moi, puisque je n'ai jamais eu d'elle que cette image à graver dans mon cœur.

Le portefeuille contenait une photo d'identité en noir et blanc. Une femme de face, très belle, au regard mélancolique. Depuis ses pommettes haut placées un ovale parfait, souligné par un menton volontaire – l'ovale même du visage de Sarà, et les mêmes cheveux soyeux. Épuisée par l'émotion, elle s'appuya contre Nil et laissa tomber sa tête sur son épaule.

– *Je suis juive*, Nil ! L'enfant de nulle part, à la fois juive, fille et petite-fille de nazis, devenue nazôrénne. Autant de raisons d'être méprisée par ceux qui menacent Georges aujourd'hui. Il me manque, oh si vous saviez comme il me manque !

Des sanglots silencieux la secouaient. La gorge nouée, incapable de parler, Nil ne bougeait pas, laissant la tête de Sarà reposer doucement sur son épaule.

Le temps cessa d'exister. Où était-elle, à cet instant précis ? Blottie contre lui, ou bien courant à perdre haleine derrière un camion en partance

pour les camps de la mort ? Ou encore au chevet de sa grand-mère, la belle Juive au visage rendu méconnaissable par la souffrance, agonisant à Berlin dans une chambre anonyme dont les murs tremblaient sous le souffle des bombes ?

Enfin, Nil parvint à balbutier :

– Ne craignez plus, Sarà... nous allons retrouver Georges, le sortir de là pour qu’il continue d’accomplir sa mission.

Elle releva la tête, les yeux gonflés de larmes.

– Ne me laisse pas, Nil, ne m’abandonne pas. S’il te plaît.

Pour la première fois, elle l’avait tutoyé.

OceanofPDF.com

Jamais Raphaël Schütze n'avait pu surprendre sur le visage de son patron la moindre trace d'une agitation de l'âme. Pourtant, en entrant dans son bureau tôt ce matin il crut percevoir, sur les traits toujours figés du prélat, les signes discrets d'une intense satisfaction.

C'est que le téléphone portable de Nil transmettait fidèlement ses échanges avec Anselm, tenu régulièrement informé par son ami de ses pensées comme de ses déplacements. Ses descriptions de la traversée des montagnes avaient permis à Monsignore, depuis son bureau, de donner à Moktar al-Qoraysh sa position à chaque instant. Carl de son côté ne lui envoyait plus de rapports, il semblait donc disposé à suivre ses instructions et à se mettre en sommeil à la frontière de la Syrie. Le dossier du Légionnaire comportait une lacune après sa fuite de la RDA, un blanc jusqu'à ce qu'il réapparaisse auprès du père Maciel à la frontière malienne. Que faisait-il dans cette région déjà infestée par les djihadistes ? Pour utiliser un agent il ne faut pas seulement savoir qui il est, il faut en savoir *plus sur lui* qu'il n'en sait lui-même. Il y avait là une zone d'ombre qui agaçait Monsignore, sans l'inquiéter outre mesure. Jusqu'ici, Carl lui avait donné satisfaction.

Il n'avait gardé aucun souvenir de son père, employé au QG des SS de la Wilhelmstrasse sous les ordres d'un *Standartenführer* aide de camp de Von Papen. Un fonctionnaire zélé et minutieux, qui avait tenu son journal jusqu'au jour où il se suicida à l'ouverture du procès de Nuremberg pour ne pas être déshonoré comme Papen. Quand le futur prélat entra au séminaire de Regensburg, sa mère lui remit ce journal : glissé entre les pages, il trouva un tract nazi dédicacé par Hitler à son père, et une liste de noms.

Le tract portait, en lettres gothiques, la devise *Ein Volk, ein Reich, ein Führer* – « Un peuple, un royaume, un chef ». Le jeune séminariste se persuada que ce peuple c'était l'Église catholique et ce royaume celui de Dieu. Quant au chef, derrière la figure des papes, un jour ce serait lui.

Parvenu au poste clé qu'il occupait au Vatican, il découvrit que certains noms de la liste étaient ceux de musulmans recrutés par Von Papen quand il avait créé la division SS Handschar. Jamais Monsignore ne lâchait une piste quand il avait commencé à la flairer : en croisant ses renseignements, il retrouva dans un camp de réfugiés le petit-fils d'un Syrien qui avait combattu autrefois dans cette unité bosniaque. Moktar al-Qoraysh était marqué par deux fanatismes, nazi et musulman : une bonne recrue dans sa toile.

Les derniers noms de la liste étaient ceux de criminels du Reich exfiltrés en 1945 par le Vatican pour échapper aux tribunaux des Alliés. Dans le sous-sol des archives secrètes, il alla consulter le dossier Aloïs Hudal¹ et découvrit qu'un de ces fugitifs avait fait souche en Syrie. Remontant sa piste, il tomba sur le *Standartenführer* et sa fille Clara Steek, née à Berlin sous les bombes. Elle avait échappé à la Shoah et donné naissance à Sarah Steek devenue Sarà Jarweh ? La jeune Juive n'échapperait pas à son destin.

Et Monsignore réussirait là où le Troisième Reich avait échoué : délivrer le monde de l'emprise du Mal, effacer ses traces.

Fût-ce au prix d'une alliance passée avec Lui. *Quand elle a obéi au serpent, Ève, notre mère à tous, s'est servie du Mal autant qu'elle l'a servi.*

Elle y a gagné le pouvoir d'enfanter l'humanité.

Et lui, humblement, il travaillait à faire naître l'humanité nouvelle.

Note

[1.](#) Évêque autrichien chargé par le Vatican d'organiser en 1945 la fuite des criminels nazis en Amérique du Sud et au Moyen-Orient.

OceanofPDF.com

Nil se leva plein de courbatures et s'éloigna après avoir jeté un regard sur Sarà qui dormait encore, enfouie sous une couverture. Il sortit de l'enclos des ruines à ciel ouvert pour contempler l'infini du désert. Loin vers le nord, invisible, se trouvait le piton rocheux sur lequel était perché Mar Moussa. D'un signe de tête il salua Gaby qu'il trouva accroupi sur un muret, en observation, totalement immobile. Nil suivit son regard et ne vit rien d'autre que du sable et quelques tumulus sur lesquels tapait un soleil déjà haut. Des ruines d'autres habitats nazôréens ? Gaby n'ayant pas répondu à son salut, il n'osa pas lui poser la question. Le téléphone portable était dans sa poche, entendre la voix d'Anselm lui ferait du bien.

Il alluma l'appareil et attendit la tonalité. Un message apparut au bas de l'écran, pas de signal. Il recommença, même message : ce désert n'était plus couvert par le réseau GSM. Avec un soupir il referma l'appareil, à partir de maintenant il était coupé du monde extérieur et de son ami.

Nil, mon garçon, qu'es-tu allé fabriquer dans cette galère ?

Il revint dans l'angle des ruines où Sarà lui avait parlé hier soir. Elle était debout face au mur et brossait lentement ses longs cheveux d'un geste souple. Il eut un nouveau choc : quelques mèches plus claires dessinaient des formes serpentes qui se perdaient dans son cou. Ondulantes et soyeuses, leur flamboiement rehaussait la splendeur de son visage. Elle était si belle sous le soleil levant... Interdit, il s'arrêta. *Qu'est-ce qui m'arrive ?*

Il s'apprêtait à dire quelque chose pour masquer son trouble mais elle fit mine de ne pas le voir, continuant son brossage avec application. Il fut tiré d'embarras par l'arrivée de Gaby qui s'adressa à Sarà sans le regarder :

– Gabriel a écouté le désert, il n'a rien entendu, mais il a pu voir les fennecs qui l'observaient depuis leurs terriers. Ça veut dire que lui, s'il bouge pendant le jour, on le verra de partout. Il veut rester caché ici, quand les ombres s'allongeront sur le sable il verra sans être vu. Le village est loin, pour y aller notre mère la nuit nous protégera.

Nil s'assit contre un pan de mur. Autrefois il avait accompagné son père dans un voyage touristique au Sahara, c'était encore l'époque de leur complicité heureuse. Côte à côte, ils avaient admiré en silence l'étendue infinie des dunes, leurs courbes d'une élégance abstraite et pure. Rien de tel ici mais une surface pierreuse, couleur ocre sale, monotone, semée de monticules brillants sous le soleil. Sur cette autre planète, il se sentait étranger.

Carl rangea son matériel et boucla soigneusement ses sacs. En fin d'après-midi le récepteur annexe avait intercepté une communication téléphonique entre Rome et Nebek. Moktar prévenait Monsignore que la Mercedes était planquée dans le désert et ne bougeait plus. Depuis la montagne, ses hommes la surveillaient mais il y avait un problème : là-bas, le portable ne passait plus.

– Et votre liaison satellitaire ?

Moktar bredouilla que c'était trop encombrant, désormais il devait être léger, il reprendrait contact avec lui quand tout serait terminé. Monsignore protestait avec véhémence quand la communication fut coupée.

Nous voilà à armes égales, pensa Carl.

Le prélat était furieux, mais surtout inquiet. Quel jeu le Syrien jouait-il ? S'il ne pouvait plus le joindre au moment clé de sa mission, si les informations fournies par les bavardages de Nil et Anselm étaient taries, désormais il était sourd.

Sourd, et impuissant.

Sa colère avait laissé Moktar indifférent. Son filet était en place, le poisson n'en sortirait pas et il n'avait pas l'intention de rendre des comptes à Monsignore. Surtout, il avait pour l'heure autre chose en tête : la petite esclave l'avait vite lassé par ses pleurs et ses cris de douleur, ça lui coupait l'envie. À sa place on venait de lui fournir une vraie femme, avec des gros seins dont l'aréole durcissait dès qu'il les touchait. Ça l'excitait tellement que tant qu'il ne se passerait rien au désert, il n'avait pas l'intention de quitter Nebek pour rejoindre ses hommes.

Satisfait par ce qu'il venait d'entendre, Carl rabattit la visière de son casque et mit sa moto en marche. Isolé, à la merci des djihadistes, avec un homme comme Monsignore le moine français était en danger. Il fallait qu'il prenne les choses en main : le Syrien ne verrait de lui que ce qu'il voudrait bien lui laisser voir, c'est-à-dire rien.

Il quitta l'abri des arbres, s'engagea dans la plaine et bifurqua à l'endroit précis qu'avait choisi hier la Mercedes.

Le soleil tournait lentement autour des ruines. De l'autre côté, Nil entendait Gaby s'activer sur la Mercedes. « Ne dérangez pas Gabriel, avait demandé le vieil homme, il doit rester seul pour faire une coquetterie à la voiture. »

Sarà vint s'asseoir à côté de lui dans l'ombre du mur et recommença à parler, par saccades, comme une noyée qu'on sort de l'eau.

– Comment... comment peut-on être *juive* dans ce pays, Nil ?

Il tenta une diversion :

– Les premiers nazôréens étaient *à la fois* juifs et chrétiens. Que tu sois juive te rapproche plutôt d'eux et des Jarweh.

À son tour il l'avait tutoyée, elle sembla ne pas le remarquer.

– Mais le signe d'Israël est gravé dans ma chair. J'ai l'impression que tous, chrétiens, Arabes et même nazôréens le lisent sur mon front ! Au plus profond de moi, je ressens le tourment des miens qui vivaient dans la honte d'être juifs, dans la terreur du prochain pogrom, l'horreur du précédent. Les enfants de la Shoah naissent avec une blessure qu'ils se transmettent de génération en génération, une douleur impossible à dire, impossible même à penser. C'est comme une faute qui traverserait le temps parce que *eux* ils ont le tort d'être encore en vie. Et moi, par ma grand-mère et par ma mère, je suis une enfant de la Shoah.

Nil savait qu'aucune parole, aucun argument ne pourrait apaiser cet abîme de souffrance. Ce qu'il aurait fallu faire c'était la prendre dans ses bras, la bercer doucement, lui dire des mots... mais quels mots ? Il bredouilla :

– Jésus était juif...

Elle leva des yeux de petite fille perdue.

– Alors... comme lui, il n'y a que la mort qui m'apportera la paix ?

Il prit sa main et la garda en silence dans la sienne, tandis que le soleil déclinait.

OceanofPDF.com

La nuit était tombée quand Gaby s'approcha d'eux en s'essuyant les mains. À nouveau, il ne s'adressa qu'à Sarà :

– Gabriel avait tout prévu, il avait mis dans le coffre ce qu'il faut, si tu veux venir...

Ils contournèrent les ruines et Nil poussa une exclamation. La Mercedes était entièrement recouverte d'une étoffe noire ne laissant apparaître qu'une fente sur le pare-brise avant. Les jantes des roues et les pneus avaient été peinturlurés en noir. Comme un enfant qui découvre ses cadeaux de Noël, Gaby tournait autour en sautillant de joie. Il montra le pare-brise.

– Gabriel n'a besoin que de ça pour voir. On roulera jusqu'au village sans que les gerboises du désert soient averties de notre passage par un reflet de lune sur la voiture. Il faudra seulement avancer très doucement, sans pousser le moteur à cause du bruit. Les chacals ont l'oreille fine et depuis la montagne le vent m'a porté leur odeur, ils sont là-bas.

Sarà le regarda avec inquiétude.

– Alors il ne faut pas rester ici, quand partons-nous ?

Il leva les yeux, scruta le ciel.

– La lune n'est pas encore levée, il faut en profiter.

L'intérieur de la voiture était transformé en chambre noire, Sarà et Nil s'installèrent en tâtonnant. Gaby démarra, passa la seconde et resta à la

limite inférieure du régime, s'éloignant de la montagne pour aller vers l'est. Baissant la voix malgré lui, Nil demanda à Sarà :

– Quel est le village où nous allons ?

– C'est celui du vieillard dont je t'ai parlé, l'Ancien qui dirige la communauté nazôrénne du désert. Mon père le connaît depuis toujours, ils ont lutté ensemble pour protéger cette communauté de son environnement hostile. C'est une mémoire vivante, mais aussi un homme très érudit que Georges allait souvent consulter. Tout le monde le vénère et l'appelle Rabbi, comme les Juifs de l'ancien temps.

Nil ne pouvait pas voir son visage, mais elle avait à nouveau sa voix de Beyrouth.

– Gaby semble t'être très dévoué !

Il l'entendit rire.

– Hier il m'a vue pleurer en face de toi, il croit que tu as été méchant avec moi. Quand je suis arrivée dans la famille Jarweh, il m'a prise sous sa protection et se ferait tuer pour ne pas qu'on me fasse de mal.

La voiture avançait sans heurts. Dans l'obscurité, la cuisse de Sarà touchait celle de Nil. Il ne fit pas un geste pour s'en écarter.

Moktar al-Qoraysh était sur le point d'atteindre les sommets de la jouissance quand son talkie-walkie sonna. En jurant il repoussa brutalement la fille, tâtonna sur le plancher pour prendre l'appareil, le porta à son oreille et aboya :

– Oui ?

La voix était faible, mais il la reconnut.

– C'est Brahim, chef, j'ai pris une voiture pour me rapprocher d'un endroit où le talkie passe. La lune n'est pas encore levée mais depuis notre observatoire on a entendu un bruit de moteur qui venait du désert, dans la direction de leur planque.

– Vous n'avez rien vu ?

– Rien, chef.

– J’arrive.

L’assouvissement de ses pulsions sexuelles n’éteignait jamais la violence qui bouillonnait en lui. D’un geste impérieux il fit signe à la fille de ramasser ses affaires et de déguerpir.

OceanofPDF.com

Au volant du 4×4 il venait de s'engager sur la piste qui grimpait dans la montagne, maintenant il lui faudrait plus d'une heure pour rejoindre la cache de ses hommes. Après le coucher du soleil, les fous de Dieu patrouillaient rarement hors de la route principale. Si par hasard ils l'arrêtaient, il leur dirait qu'il était à la poursuite d'un chien de chrétien et ne recevrait d'eux que des sourires et des compliments.

À ses débuts dans le djihad, Moktar avait été capturé par l'armée algérienne et interné dans un camp du Sahara. Au bout de deux ans il s'en était évadé, ce qui l'avait immédiatement élevé au rang de *chahid*, martyr. Dans ce camp il avait recruté des hommes qui avaient trouvé en lui le chef dont ils avaient besoin. Ils avaient insisté pour avoir à leur côté un imam, comme dans les autres groupes rattachés à Al-Qaïda, et juste avant son évasion ils lui avaient présenté ce Brahim qui ne payait pas de mine. Il n'aimait pas ses yeux charbonneux, sa calotte de laine blanche et sa barbe épaisse qui lui donnaient l'air d'un tueur plus que d'un guerrier d'Allah. Jamais Moktar n'oubliait les enseignements de son père, un moudjahid de la première heure qu'il avait suivi alors il n'était qu'un adolescent : « Petit, le djihad c'est la loi du talion : rendre coup pour coup, mais jamais s'en prendre à des innocents. La mort, oui, mais dans l'honneur du combat. » Or

il sentait que cet homme était prêt à saigner de sang-froid un ennemi désarmé.

Malgré cela, il l'avait engagé.

Au sortir d'une jeunesse troublée dans l'Algérie secouée de convulsions, Brahim s'était inscrit en sociologie à la faculté d'Oran, dont il avait été exclu au bout d'un an comme agitateur. L'intellectuel raté s'était lié avec des moudjahidin, avait sillonné avec eux les pistes du désert et s'était taillé une place dans leurs trafics d'armes et de drogue. Grâce à quoi il avait pu se payer le pèlerinage à La Mecque, ce qui lui avait valu le titre prestigieux d'El-Hadj. Il avait été bien accueilli dans la bande de Moktar et prenait son rôle d'imam très au sérieux, bien qu'il se contente de ressasser des prêches salafistes qui interprétaient à la lettre un Coran auquel il ne comprenait pas grand-chose. Mais il applaudissait aux attentats suicides, ce qui lui valait l'oreille de ses compagnons.

Pour bénéficier aussi de leur respect il eût fallu qu'il se porte lui-même candidat au martyre, au moins en parole. Et pour jouir de l'estime de son chef il lui manquait l'essentiel, avoir montré au combat son mépris de la mort.

Moktar cracha par la fenêtre ouverte. Seuls les compagnons du Prophète avaient été irréprochables, ensuite on avait dû accepter dans le djihad des médiocres comme ce Brahim. Un jour ou l'autre, il faudrait bien qu'il fasse ses preuves.

La lune était maintenant levée. Moktar siffla avec exaspération entre ses dents : ils avaient garé les deux 4×4 tout en haut de la piste, sans prendre la peine de les camoufler. Il sauta de voiture et se dirigea d'un pas rapide vers un amas rocheux qui dominait le désert, offrant un point d'observation parfait.

Quand ils le virent arriver, ses hommes comprirent à ses yeux flamboyants et à sa mâchoire crispée que le temps était à l'orage. Il s'empara sans les saluer d'une paire de jumelles.

– Où sont-ils ?

Il scruta attentivement le désert.

– On ne voit rien. Il faut y aller, s'ils résistent on mitraille.

Ils mirent une heure pour parvenir aux ruines qu'ils encerclèrent, tous phares allumés. Entre les pans de mur solitaires, tout était calme et silencieux. Moktar s'avança et ne vit qu'un renard du désert qui décampa en couinant. Les traits déformés par la colère, il se tourna vers le premier homme à sa portée et abattit la crosse de son arme sur son visage. L'homme tomba sur le sable et plaqua en gémissant une main sur sa pommette ouverte. Il y eut un mouvement de recul général et Moktar rugit :

– Bande d'incapables, vous les avez laissés filer !

Il pointa rageusement le doigt vers la montagne où l'on apercevait distinctement le promontoire rocheux qui leur avait servi d'observatoire.

– Vous n’avez même pas camouflé les voitures, un seul reflet du soleil sur les carrosseries a suffi pour vous faire repérer !

Sans plus s’occuper d’eux et de leurs mines déconfites, il alluma une lampe torche, se pencha sur le sol et commença à l’inspecter minutieusement.

– Là, dit-il en se relevant, les traces de leurs pneus. Ils sont allés vers l’est.

Brahim fut le seul à oser intervenir :

– Faut-il les poursuivre, chef ?

Moktar éteignit sa lampe et réfléchit. Il avait sous-estimé le moine, c’était un rusé. À l’est le désert était vide, où pouvait-il donc aller, en pleine nuit ? Soudain, il eut une inspiration.

– Non, on ne les poursuit pas, ils ont au moins trois heures d’avance sur nous. Je pense qu’ils vont aller vers un village du désert, on va se mettre en chasse pour trouver ce village et les y précéder. Demain matin à l’aube je veux tout le monde prêt à partir, *inch’Allah*.

Il y eut un murmure d’approbation, Allah était avec eux et les guiderait.

Minuit était passé quand Nil et Sarà sentirent que la voiture ralentissait, puis s’arrêtait. À l’intérieur la chaleur était étouffante : restés silencieux pendant tout le trajet, ils sortirent et aspirèrent l’air frais avec bonheur. Ils se trouvaient sur une petite place, délimitée par cinq ou six masures en torchis aux toits couverts de feuilles de palmier. Devant la plus grande se tenait un groupe d’hommes dont les djellabas se détachaient sous la clarté lunaire. L’un d’eux, un vieillard à barbe blanche taillée en pointe, s’avança, ouvrit grand les bras et dit en français :

– Bienvenue à la sœur de notre bien-aimé frère Georges, bienvenue à son compagnon. Venez, nous vous attendions.

Ce que Nil avait pris pour une mesure était une case assez grande, rectangulaire, dont le fond était plongé dans l'obscurité. On les fit asseoir par terre sur une natte, à la lumière d'une lampe à pétrole posée sur le sol. Le vieillard avait disparu, un plat au fumet délicieux leur fut apporté.

– Du poulet cuit à l'étouffée avec du mil, dit Sarà à Nil, c'est le repas de fête traditionnel au désert. Nous n'avons pas fait pareil festin depuis Beyrouth, mais il n'y a aucun couvert, tu devras manger avec les doigts ! Je suis anxieuse d'avoir des nouvelles de Georges et de savoir quelles sont les conditions de ses ravisseurs.

Ils dévorèrent en silence avec l'appétit des voyageurs, et on leur apporta une bassine d'eau pour qu'ils se lavent les mains avant de déplacer la lampe vers le fond de la salle. Sous une icône, un fauteuil au bois ouvragé faisait face à deux chaises placées côte à côte. Un rideau s'écarter, le vieillard reparut et s'inclina devant l'icône dont le regard exprimait une bienveillance teintée d'ironie. *Je suis avec toi* semblait-elle dire, *mais ton chemin sera long*. Aidé par un jeune homme plein de déférence, le Rabbi prit place dans le fauteuil, signifia à Sarà et Nil de s'asseoir sur les chaises et resta un instant silencieux, les yeux fermés. Puis il s'adressa à Sarà :

– Voici Éliah, qui m'assiste comme un fils en ces jours qui sont pour moi les derniers. C'est dans sa case que dormira ton compagnon qui s'appelle... ?

– Frère Nil, répondit Sarà. C’est un ami de Georges, moine comme lui.
Le visage du vieillard s’éclaira.

– Alors, frère Nil, vous êtes ici chez vous, ce sera un honneur pour Éliah de vous offrir l’hospitalité. Il a appris votre belle langue auprès de nos anciens qui sont passés, comme moi, dans les écoles du protectorat français.

Éliah s’inclina vers Nil avec un sourire. Son visage était maintenant en pleine lumière, timide et grave.

– Sœur Sarà, tu dormiras chez ma fille. Comme je l’ai fait savoir à Beyrouth, dans ce village vous êtes en sécurité.

À nouveau il ferma les yeux, Sarà attendait respectueusement qu’il parle. Quand il les rouvrit, Nil crut y voir passer un éclair de détresse.

– Sarà, reprit-il, quand j’ai demandé à ton père, mon vieil et cher ami, que quelqu’un de la famille Jarweh vienne me voir, je ne pensais pas que ce serait toi...

Le Rabbi parlait lentement, difficilement.

– Car la nouvelle que je dois t’apprendre est infiniment douloureuse.

Sarà se redressa, tout son corps tendu comme un arc.

– Ton frère est mort, Sarà. Son cadavre a été découvert il y a quelques jours sur la décharge d’un village du désert.

Nil jeta un coup d’œil vers la jeune femme qui vacillait sur sa chaise et s’exclama :

– Georges, *mort* ! Sur une décharge ?

À nouveau le vieillard ferma les yeux.

– C’était un samedi. Des caravaniers qui venaient de traverser ce village se sont présentés ici. Là-bas, ils avaient trouvé les villageois claquemurés chacun chez soi, terrorisés. Ils ont parlementé avec eux et finalement l’enfant qui avait fait la macabre découverte a accepté de les conduire jusqu’à la décharge. Là, ils ont vu. À cause du shabbat personne ne pouvait toucher le cadavre, il a fallu... le laisser en pâture aux vautours jusqu’au lendemain. Certains des caravaniers étaient des nôtres, ils ont demandé aux

villageois de... de ne rien faire, afin que Georges soit enterré par des mains pures, en terre pure, loin des impies qui souillent cette vallée. J'ai immédiatement prévenu nos frères de la ville. À l'aube du dimanche trois d'entre eux sont allés au village, en voiture. Sur ce qui restait de Georges, ils ont récité les psaumes en mon nom et l'ont emmené dans la montagne où le Messie qu'il a tant aimé l'attendait... comme il attend chacun de nous.

Il s'arrêta, des larmes jaillissaient de ses paupières fermées. Avec tendresse, Élieh les regarda couler sur ses joues creuses et se tourna vers Nil.

– Dès qu'il a appris la nouvelle, Rabbi m'a envoyé au village où je suis arrivé dans la nuit du samedi au dimanche. L'enfant m'a guidé vers la décharge. Quand nos frères sont arrivés à l'aube, je n'ai pas voulu les rencontrer.

Sarà se retenait aux montants de sa chaise. Le vieillard ouvrit les yeux et la dévisagea avec compassion : absente, elle regardait l'icône et semblait ne plus pouvoir respirer.

– Ma petite fille, dit-il avec douceur, le calice des douleurs ne doit pas être bu d'un seul trait... même Jésus, au jardin des Oliviers, a hésité avant de l'accepter. Ta route a été longue jusqu'ici, pour toi commence un voyage encore plus long dans la souffrance. Nous nous verrons demain, va reprendre des forces, tu en auras besoin.

Sarà revint sur terre. Sa voix était étranglée :

– Mon voyage dans la souffrance, Rabbi, il y a longtemps qu'il est commencé ! Mais vous avez raison, c'est assez pour ce soir. Élieh, conduisez-moi je vous prie, j'ai besoin d'être seule.

Nil se levait pour l'accompagner, mais le Rabbi fit un geste.

– Frère Nil, restez encore un peu. S'il vous plaît.

Élieh s'avança vers Sarà, lui tendit la main. Elle refusa son aide, se leva et se dirigea vers la porte. Très droite, elle marchait devant lui sans un regard en arrière. Quand elle fut sortie, le Rabbi murmura :

– Voici deux mille ans que nous n’en finissons pas de boire ce calice...
Asseyez-vous, frère, je dois maintenant vous dire ce qu’elle n’était pas en mesure d’entendre ce soir.

OceanofPDF.com

La pièce resta plongée dans un profond silence. Comme muré en lui-même, le Rabbi se taisait. Nil parla le premier :

– Le père de Sarà pensait que Georges avait été enlevé contre rançon. Elle venait vous voir pour négocier sa libération.

Le Rabbi semblait ne pas l’avoir entendu. Après un long moment, quand il reprit la parole, sa voix était à nouveau assurée :

– Ce samedi-là, avant de repartir du village les caravaniers ont réussi à faire parler l’enfant. Il leur a dit qu’en même temps qu’il découvrait le cadavre de Georges, il avait aperçu dans sa main gauche un objet cylindrique luisant qui ressemblait à un rouleau.

Un flux d’adrénaline monta en Nil.

– Un rouleau ? s’exclama-t-il. Je crois savoir de quoi il s’agit !

– Je m’en doute, vous avez travaillé avec Georges. À chaque fois qu’il venait me voir il me parlait de ses recherches sur l’origine du Coran, un secret enfoui, sous peine de mort, depuis les premiers temps de l’islam. Moi-même – il sourit – avant de me mettre ici au service de notre communauté, j’ai été étudiant à l’université de Damas et je comprenais l’importance de ce qu’il me disait. Il m’apprenait comment au VII^e siècle nos ancêtres nazôréens avaient catéchisé les Qoraysh, leurs voisins arabes sur la côte de Lattaquié. Comment ils leur avaient transmis notre foi, l’attente du retour du Messie Jésus. Comment leurs enseignements avaient

été mis par écrit sur des rouleaux de peau d'animaux. Il m'a dit qu'il espérait en trouver un avant de mourir, que ce serait un témoignage indiscutable de ce qu'était l'islam avant l'islam.

– *L'islam avant l'islam !* C'est le testament du patriarche Michel Jarweh ! Vous pensez que Georges avait ce rouleau sur lui quand il a quitté Mar Moussa et qu'il a traversé le désert pour vous le montrer ?

– Pas pour me le montrer, mais sans doute pour me le confier. Dans ce désert le rouleau aurait été plus en sécurité qu'à Mar Moussa, qui est aujourd'hui menacé.

– L'a-t-on retrouvé sur la décharge ?

– Nos frères de la ville ignoraient son existence. Ils se sont contentés d'emporter le cadavre, attentifs seulement au respect des règles de pureté. Élieh lui-même, quand il s'est trouvé face à la décharge, ne l'a pas retrouvé. Il était tellement horrifié par ce qu'il voyait qu'il n'a pas songé à inspecter les gravats.

– Qu'est-ce qu'il a vu de si horrible ?

Le Rabbi se tut à nouveau, comme s'il cherchait à rassembler ses forces avant de répondre.

– Cela, dit-il enfin, je n'ai pas été capable de l'annoncer tout à l'heure à Sarà, mais elle devra l'apprendre demain : le corps de Georges avait été découpé en deux, dans le sens de la longueur, chaque partie du corps faisant face à l'autre.

Nil accusa durement le coup.

– *Découpé en deux !* Quelle horreur... mais pourquoi ?

– C'est un meurtre rituel, frère Nil. Vous savez sûrement que les nazôréens de l'Antiquité avaient été contaminés par l'idéologie des Esséniens, qui divisaient l'humanité en deux portions irrémédiablement opposées l'une à l'autre. Les assassins de Georges le savaient eux aussi, c'est l'essence même du Coran. Après l'avoir tranché en deux, ils ont placé

le rouleau dans sa main gauche, là où l'enfant l'a vu. Et les vautours l'ont dévoré en même temps que cette main.

Le document qui pouvait changer la face du monde, avalé par des vautours ! Nil était abasourdi et cherchait à reprendre son souffle.

– Pourquoi... pourquoi ? dit-il plaintivement.

– Ce rouleau était sans doute ce que Georges espérait trouver avant de mourir, une preuve que le Coran n'a jamais été révélé à Muhammad par un ange. Pour ceux qui l'ont tué, cette preuve *ne peut pas, ne doit pas exister*. Ils ont placé le rouleau dans sa main pour que le blasphème disparaisse avec le blasphémateur, dévoré par les mêmes charognards. Dans sa main gauche, parce que c'est la main impure. Au début du shabbat pour profaner notre jour saint, et afin que les vautours aient tout loisir de détruire la preuve de son impiété en même temps que le cadavre de l'impie.

Nil avait soudain l'air épuisé, comme s'il venait de recevoir le poids d'une montagne. Le vieillard s'en aperçut, et ajouta de sa voix douce :

– Georges voulait voir cette preuve. Il l'a vue, et il est mort.

Lentement, il se leva pour marquer la fin de l'entretien.

– Vous n'en pouvez plus, allez dormir. Demain, nous parlerons encore.

Dans son sommeil, trois silhouettes lui apparurent avec un réalisme qui lui fit pousser un gémissement. Au premier plan son père, immobile, l'air soucieux dans son strict complet de flanelle grise. Un peu en retrait se tenait Anselm, avec à ses côtés une ombre floue qui semblait le tenir fermement par le bras. C'était un jeune homme au visage indistinct, mais dont Nil sut immédiatement qu'il était très beau. *Comment est-ce que je le sais ?* Et lui, quel rôle jouait-il dans ce rêve ? En faisait-il partie ? Le regard d'Anselm était étrangement fixe. Ses lèvres bougèrent et il crut l'entendre dire : « Le Mal, Nil, il nous tient ! » Il se réveilla en sursaut, le cœur battant. *Anselm, mon pauvre ami...* En clignant des yeux, il regarda autour de lui.

Il se trouvait dans une pièce obscure, allongé sur une natte en feuilles de palmier posée à même le sol. Il se dressa brusquement, s'appuya sur son coude : une timide lumière filtrait à travers la fenêtre. Il se leva en titubant, chercha la porte à tâtons et déboucha sur la place qu'éclairait la splendeur d'une aube d'Orient. Assis sur le sable, Élieh le regarda sortir en souriant et lui montra le ciel.

– C'est beau, n'est-ce pas ? Dans ce désert, chaque matin est comme un nouveau commencement du monde. Asseyez-vous, avez-vous bien dormi malgré l'inconfort de ma case ?

Nil se laissa tomber à ses côtés.

– À partir du moment où le Rabbi m’a congédié hier soir, je ne me souviens plus de rien.

– Je vous ai conduit ici par la main, vous dormiez tout en marchant !

– J’étais assommé par ce que je venais d’entendre – il se tourna vers Élieh – est-ce que c’est moi qui vais devoir apprendre à Sarà les circonstances de la mort de Georges ?

– Rabbi pense qu’il est préférable que ce soit vous... même lui ne s’en sent pas capable.

Nil baissa la tête.

– Personne ne souhaite enfoncer à froid un poignard dans le cœur d’une si frêle jeune femme.

– D’autant plus que Rabbi ne vous a pas tout dit. Voulez-vous boire un peu de thé avant que... ?

Il laissa sa phrase en suspens. Nil leva la tête : d’un moment à l’autre le soleil allait apparaître, le ciel était d’un bleu tendre, presque cristallin. Il fit signe à Élieh de continuer. Celui-ci hésita un instant, puis se lança :

– Quand je suis arrivé devant la décharge à la fin de cette nuit-là, la lune était couchée, il n’y avait plus au ciel que les étoiles mais l’air du désert est tellement pur qu’on y voyait assez bien. J’ai escaladé la pente : les deux parties du cadavre de Georges se faisaient face, opposées l’une à l’autre...

– Oui, le Rabbi m’a expliqué hier soir ce que ça signifiait – je n’aurais jamais imaginé pareille horreur !

– Pour les djihadistes le message était clair. Ce que le Rabbi ne vous a pas dit, ce sont les détails que j’ai vus dans la froide clarté nocturne. De la gorge au pubis, le corps de Georges avait été tailladé à coups de hache. Mais de la racine des cheveux jusqu’au menton, on avait découpé au poignard l’ovale de son visage. La peau avait été arrachée lambeau par lambeau, il n’en restait plus rien. Le visage de Georges avait disparu.

– Arrête !

Nil se leva, il chancelait.

– J’ai besoin... j’ai besoin de marcher un peu, de respirer !

Éliah se leva à son tour et posa doucement ses mains sur les épaules de Nil.

– Mon ami, quand je suis redescendu de cette décharge je ne pouvais pas non plus me tenir debout. Je suis resté là, assis, face à l’orient où le ciel s’éclairait lentement. Autour il y avait quelques palmiers-dattiers mais je ne voyais rien, tout tournait, les étoiles, les arbres, le désert lui-même. Il m’a fallu un long moment pour prendre conscience de la réalité de ce que je venais de voir, et alors seulement j’ai pu pleurer. Quand la voiture des frères est arrivée, incapable de leur parler, je me suis enfui dans le désert : j’avais besoin de son silence. Allez marcher un peu, le Rabbi vous attend dans la case que vous connaissez. Sarà dort encore, vous la verrez après.

Nil ne reprit ses esprits que quand il se trouva au début d’une piste qui s’enfonçait dans le désert. Devant lui s’ouvrait un espace infini, aussi vide que sa tête, aussi immense que son désarroi.

Lentement, il se dirigea vers la place du village. La bouche soudain sèche, il avait soif.

Debout face à l'icône le Rabbi se tenait très droit, les paumes levées vers elle. En entendant Nil entrer, il se tourna vers lui avec un sourire et reprit sa place dans le fauteuil. À côté des chaises, sur une table basse fumait une théière.

– Asseyez-vous et prenez du thé. Il est sucré et vous rendra vos forces.

Avec délices, Nil commença à boire le liquide parfumé.

– Éliah vient de vous dire pour le visage de Georges, n'est-ce pas ?

– Oui. Je ne comprends pas ce raffinement de barbarie, sauvage et inutile.

– Inutile, certainement pas ! Au contraire, nécessaire aux yeux de ses meurtriers. Vous connaissez l'histoire secrète de la naissance du Coran ?

– Oui, Georges m'a fait lire les travaux des chercheurs, Erwin et les autres. Avant de venir ici j'ai bouclé une thèse qui résume et prolonge leurs travaux.

– Alors vous savez que personne ne connaît l'identité du guerrier qui a conduit les Arabo-nazôréens depuis la Syrie jusqu'à Médine. Le mot *Muhammad* n'apparaît que quatre fois dans le Coran, les musulmans sont convaincus que c'est le nom de leur prophète visionnaire. Mais dans l'arabe coranique c'est seulement une forme verbale qui signifie « béni soit celui qui... », en aucun cas un nom ou un prénom.

– J'ai appris tout ça, mais quel rapport avec l'effacement du visage de Georges ?

Sans lui répondre, le Rabbi poursuivit :

– Vous savez aussi que ce sont les califes ses successeurs qui ont fait de cette forme verbale le nom de leur prophète. Autour de ce personnage dont ils ne savaient presque rien ils ont bâti un mythe, le dogme fondateur de l’islam. Pour être efficace, un mythe ne doit pas pouvoir être représenté : dans les miniatures anciennes, Muhammad est mis en scène avec un blanc à la place du visage.

– Et Georges défiguré ?

– Un message adressé à ceux qui osent contester ce dogme.

Nil posa sa tasse sur le guéridon.

– Un prophète sans visage... mais nulle part dans le Coran je n’ai lu quelque chose qui prescrivait de détruire le visage des impies !

– Depuis toujours, des hommes se sont raconté le soir à la veillée de jolies histoires et puis ils se sont fait tuer pour que les mythes qu’ils avaient ainsi créés deviennent réalité. Chacun d’eux obéissait aux ordres d’idées intemporelles qu’aucune armée, aucune puissance matérielle ne peut abattre. Un mythe cela s’invente, comme on chante dans la nuit pour se donner courage. Ensuite il vit dans chaque croyant, il emplît ses poumons et pénètre dans chaque globule de son sang. Les siècles ont ainsi vu passer des fanatiques juifs, chrétiens puis musulmans, communistes ou nazis, tous pervertis par un même mythe : le messianisme et son rêve d’apocalypse. Employant tous les mêmes méthodes, massacres, esclavage, torture, viols. Pour ne pas sombrer dans le désespoir, leurs victimes cherchent refuge quelque part. Ce refuge, c’est parfois la mémoire vivante d’un homme inspiré comme Jésus, parfois simplement un poème, une musique, un livre...

Le Rabbi s’interrompt un instant.

– Mon ami, reprit-il, Le Mal est anonyme et insaisissable. C’est pourquoi il n’a pas de visage – et pourquoi Georges ne devait plus en avoir. Nul ne peut lui tenir tête s’il n’est parvenu à l’identifier, à trouver au plus profond

de soi la source et le lieu de sa puissance maléfique. Alors seulement il le regarde en face, et rien ne pourra plus jamais le forcer à désespérer... Le désespoir, c'est la fin de la petite musique intérieure qui chante au fond de chaque cœur humain.

Impressionné par ce qu'il entendait, Nil demanda timidement :

– Quand j'ai redécouvert Jésus, il m'a semblé que cette musique s'était mise à chanter en moi. Pourrait-elle à nouveau se taire ?

Le Rabbi lissa sa barbe.

– Georges m'a montré un vieux texte chrétien qui dit que les Esséniens étaient « savants dans l'art de faire le mal ». Il a dû vous expliquer comment leur messianisme a infesté le Coran, aujourd'hui les islamistes y trouvent tout ce qu'il faut pour justifier leur barbarie. Mais tant qu'il y aura des hommes et des femmes qui entendent chanter en eux la petite musique intérieure, ils ne pourront pas gagner. Que Dieu, dans sa miséricorde, pardonne aux assassins de Georges comme...

Il ferma les yeux, eut un long soupir.

– Comme moi, je leur pardonne.

– Et vous voulez que je dise ça à Sarà !

– Elle doit tout savoir des horribles détails du meurtre de son frère. Ensuite, il faudra que vous l'aidiez à pardonner, elle aussi. Vous comprenez ? Seul le pardon permet de survivre au Mal. Jésus est grand parce qu'il a pardonné à ses disciples qui le trahissaient, à ceux qui le crucifiaient. Voyez cette icône, elle représente son visage. Sarà va bientôt venir prendre son thé, l'icône vous aidera à trouver les mots justes.

Ébloui par le soleil, Nil sortit sur la place. Le Mal ? C'est depuis sa naissance qu'il accompagnait Sarà. Depuis avant sa naissance.

Pardonner ?

Il alla faire quelques pas jusqu'à la limite du village et revint lentement sur la place. Éliah l'attendait.

– Sarà vient d'arriver, elle prend son petit déjeuner. Voulez-vous la voir maintenant ?

– Oui... oui, il le faut. Mais accompagne-moi, s'il te plaît.

Elle l'accueillit avec un pâle sourire.

– Je n'ai réussi à trouver un peu de sommeil qu'en fin de nuit. *Georges, mort !* Cette nouvelle va tuer mon père.

Nil ne dit rien, la laissant en silence se verser une tasse de thé. Ce n'est que quand elle eut bu quelques gorgées qu'il commença à parler, lentement, longuement. Chaque phrase qu'il prononçait lui causait une douleur presque physique.

De toute ma vie, le moment le plus difficile...

Au fur et à mesure que ses mots l'atteignaient comme autant de projectiles, le visage de Sarà se creusait, se vidait de son sang, D'une main tremblante, elle avait posé sa tasse sur le guéridon. Peu à peu, son regard prenait l'expression d'une indicible souffrance. Parfois, Nil s'arrêtait pour lui permettre de reprendre souffle.

Quand il eut fini, elle était livide et haletait. Il crut qu'elle allait tomber, mais non : ployée comme un arbre sous la tempête, elle se cramponnait à ses genoux. De ses yeux, aucune larme ne coulait.

Pleure, Sarà, pleure je t'en prie ! Ne reste pas comme ça, prostrée, immobile !

Enfin, elle releva la tête. Dans son regard brûlait une résolution farouche.

– Ma mère m’a appelée Sarah en mémoire de la femme d’Abraham. N’oublie pas que je suis juive, Nil ! Le premier époux d’une Juive, c’est la souffrance – et souvent, ses épousailles sont très tôt célébrées. Jamais les femmes de la Bible n’ont détourné la tête devant la vérité. Comme elles, je la regarderai en face.

– La vérité peut-être, intervint Élieh, mais Le Mal ?

Sa voix devint grave.

– Car c’est son empreinte que j’ai vue sur ce tas de gravats, c’est l’humanité divisée comme l’était le corps de Georges, détruite comme son visage !

Sarà se redressa fièrement.

– Ignorez-vous que ces assauts, les miens les subissent depuis deux mille ans ? Quand mon père m’a envoyée ici pour payer la rançon de Georges, peut-être savait-il déjà qu’il était condamné, peut-être savait-il que je ne serais pas sa sauveuse mais sa pleureuse ? Puisque sa tombe est loin dans la montagne, gardée par les sommets, je veux au moins aller sur le lieu de son supplice. Je veux y aller pour faire mon deuil, et avec moi la lignée des Jarweh.

– Je vais transmettre votre demande au Rabbi, dit Élieh. Allez vous reposer un peu.

Quand elle fut sortie, le jeune homme se tourna vers Nil.

– La veille de votre arrivée, le Rabbi a passé la nuit en prière. Au matin, il a réuni le village pour nous dire qu’il avait demandé à Dieu la grâce de pardonner aux meurtriers de Georges. Que Dieu lui avait accordé cette grâce, et qu’il suppliait chacun de nous de l’implorer à son tour.

– Je sais, dit Nil, il voulait que j’en parle à Sarà. Mais tu vois, je n’ai pas pu.

– Il le faudra, frère Nil, pour qu'elle continue à vivre. Et vous... est-ce que vous pourrez pardonner, comme mon Rabbi ?

Décontenancé, Nil se tourna vers l'icône. Il hésitait à répondre.

– Je... je ne sais pas. Oui, il faudra pardonner mais... mais pas maintenant, plus tard.

Il regarda timidement Éliah.

– Et... et toi, est-ce que tu peux pardonner à ces bouchers ?

Le jeune homme se pencha en avant, son visage touchait presque celui de Nil.

– Ceux qui ont profané le cadavre de Georges vivent dans ce désert. Fatalement, un jour ou l'autre, je les rencontrerai face à face. Si je suis capable de leur sourire ce jour-là, alors c'est que j'aurai pardonné.

OceanofPDF.com

À midi Sarà et Nil se retrouvèrent dans la grande salle rectangulaire. Un repas de galettes, de mil et de fromage les attendait sur la natte. Sarà s'assit en silence. Le visage toujours très pâle, elle avala quelques bouchées puis s'arrêta.

– Je ne peux pas manger. Gaby reste enfermé dans une case, il ne veut pas te voir, il dit que si je suis là c'est parce que tu es venu depuis Rome, que c'est ta faute. Il ne faut pas lui en vouloir...

– Pauvre homme, bien sûr que non ! Tu lui as dit, pour Georges ?

– Pas encore, il l'apprendra toujours assez tôt.

Ils furent interrompus par le Rabbi, qui s'assit familièrement à leurs côtés et regarda longuement Sarà avant de s'adresser à elle :

– Frère Nil t'a parlé. Il le fallait, ma petite fille, il le fallait pour le pardon.

– Le pardon ?

– Pour rester toi-même, il faudra qu'un jour ou l'autre tu pardonnes à ces meurtriers au visage caché comme celui de leur prophète. Comprends-moi, mon enfant, pardonner ce n'est pas oublier, c'est vivre. Tant que le pardon n'est pas passé sur les décombres engendrés par Le Mal, ce dernier triomphe. Ne lui offre pas cette victoire, ce serait comme tuer Georges une deuxième fois.

– Je ne peux pas, Rabbi, je ne pourrai jamais ! Puisque son cadavre est dans la montagne, laissez-moi au moins lui rendre un dernier hommage en me rendant au village où il a été supplicié.

À nouveau le vieillard lissa sa barbe.

– J’ai consulté nos anciens, ils sont réticents, là-bas vous ne serez pas en sécurité. Alors, Élieh s’est proposé pour vous accompagner. J’ai... j’ai fini par accepter, mais pour passer inaperçus dans le désert vous devrez laisser votre voiture ici.

– À quelle distance se trouve ce village ?

– À une journée de marche. Partez demain avant l’aube, je vous confie ce que j’ai de plus cher, mon fils spirituel Élieh. S’il devait disparaître avant moi, je ne pourrais le supporter. Le visage caché du Prophète plane sur ce désert, prenez garde qu’il ne vous engloutisse comme il a englouti Georges.

Nil passa les heures chaudes de l’après-midi étendu dans la case d’Élieh, seul, un bras replié sur les yeux.

Qu’est-ce qui m’arrive ?

En lui c’était un torrent assagi qui soudain se réveille, déborde, emporte tout sur son passage, maisons, bêtes et gens.

Et les chênes enracinés là depuis des siècles.

La description du supplice de Georges le laissait anesthésié d’horreur, ce n’était pas ça, c’était Sarà. Qu’est-ce qui le bouleversait tant en elle ?

Plus encore que sa beauté, c’était cette aura de peine et de douleur que transperçait parfois, fulgurante, son indestructible volonté de vivre.

Elle était ténèbre et elle était clarté solaire. Démunie à l’extrême et souveraine. Il ne pouvait se détacher de la fascination qu’elle exerçait sur lui.

Sarà, fragile et forte. Hors de sa portée, en même temps si proche et tellement désirable.

Après avoir quitté la ruine abandonnée par son gibier, Moktar s'était mis en quête de nomades. Ceux qu'il rencontra lui apprirent l'existence d'un petit village, de sa décharge sur laquelle on avait trouvé le cadavre d'un *kafir*, un hérétique châtié par Allah. Il tourna en rond toute une journée dans le désert avant de débusquer le village, s'arrêta à distance, fit soigneusement camoufler les 4×4 et s'installa pour passer la nuit. À l'aube, du sommet d'un monticule il observa : au fond d'une sorte de cuvette, entourées d'une plaine rocailleuse, ce n'étaient qu'une vingtaine de cahutes et il n'y avait pas trace de la Mercedes. On apercevait la décharge un peu plus loin. *Où donc Nil est-il allé se cacher ?* Monsignore était convaincu que Sarà, avant de repartir, irait se recueillir à l'endroit où son frère était mort : c'était là, elle finirait bien par se montrer. Ensuite, dit le proverbe, il y a sur terre deux créatures insatiables, l'homme d'argent et l'homme de science. Nil, dominé par son désir de savoir, chercherait le fameux document. S'il le trouvait, il ne le garderait pas longtemps.

Moktar répartit ses hommes par petits groupes à l'ouest et au sud du village, puisque c'est de là que viendraient ses proies. Talkies-walkies à portée de main, pour rester en contact avec lui.

Allongé dans une tache d'ombre, l'attente commença. Il sombra dans une lourde somnolence peuplée d'images.

Il était accroupi derrière un pan de mur écroulé et avait encore quelques cartouches à tirer. Plaqué contre le sol, il fourrageait dans sa poche pour les prendre quand l'Afghan lui fit signe de se replier face aux chars israéliens. Sous une pluie d'obus, ils gagnèrent l'abri en zigzaguant. Inexorablement, Tsahal reprenait possession de Gaza dévastée.

Moktar était adolescent quand son père lui avait remis solennellement un fez à tête de mort. « Petit, avait-il dit, c'était celui de ton grand-père tué dans les Balkans par les communistes athées. Qu'il t'accompagne partout où tu iras, pour que jamais tu n'oublies son martyre. Jérusalem appartient au Prophète, pas aux Juifs, c'est pour ça que je pars faire le djihad en Palestine. » Moktar l'avait rejoint peu après et l'avait vu tomber à quelques mètres de lui. Il avait ramassé son fusil et ne l'avait plus lâché.

L'Afghan, qui l'avait remarqué, l'appela un soir sous les bombes.

– Le monde, lui dit-il, est divisé en deux. D'un côté le *dar al-Islam* soumis à Allah, et de l'autre le *dar al-Harb*, le monde de l'impiété qu'Allah nous commande de soumettre. Veux-tu devenir un moudjahid et combattre avec nous dans le Chemin d'Allah ?

Il accepta. On l'envoya apprendre le djihad en Afghanistan, puis ce fut le Sud-Maghreb, les marches de nuit, les coups de main, la soif. Au début il tua pour survivre, ensuite il y prit goût : donner la mort aux ennemis d'Allah c'était ça, vivre. Enfin il y eut sa capture par l'armée algérienne, l'internement au Sahara, son évasion. Pour se faire oublier il demanda à Al-Qaïda de l'aider à disparaître dans le ventre mou de l'Europe, et s'entassa sur un bateau pourri avec les premiers réfugiés fuyant vers l'Italie. À Lampedusa on inscrivit sur un registre son nom et celui de son père, qu'il donna sans méfiance. Un jour, un prêtre se présenta à l'entrée du camp, le fit sortir et le conduisit à Rome. Dans un petit salon tendu de gris il rencontra Monsignore qui lui donna de l'argent, un passeport et le fit inscrire sur les rôles de la FAO :

– C’est une bonne couverture qui ne t’empêchera pas de poursuivre tes activités. Je t’appellerai si j’ai besoin de toi.

Il se réveilla en sursaut, plaqua son keffieh sur ses yeux et décida de s’offrir un rêve éveillé, peuplé de femmes aux larges courbes accueillantes. Le temps passerait plus vite.

À deux mille kilomètres de là, dans son bureau aux persiennes toujours baissées Monsignore commençait à perdre son légendaire sang-froid. Privé d’informations, il expédiait les affaires courantes, la tête ailleurs. Contraint par le silence radio du désert de se livrer à la seule activité qu’il n’avait jamais pu supporter : attendre.

OceanofPDF.com

Nil dormait profondément quand Éliah secoua son épaule.

– Réveillez-vous, chuchota-t-il, nous partons.

– Quelle heure est-il ?

– Presque cinq heures. Buvez, et rejoignez-nous dehors.

Il avala le thé apporté par Éliah et vérifia le contenu de sa ceinture de voyage – les dollars, le passe, son passeport. Bouclée sous son pantalon elle était mince, invisible, et ne le gênait pas.

En sortant sur la place il respira avec volupté l'air tiède. La nuit était bleue et pure, il aperçut deux ombres debout devant la grande case : frêle et toute menue, Sarà était appuyée contre le chambranle de la porte et parlait au Rabbi dont la haute silhouette, penchée vers elle, semblait l'envelopper de tendresse. Quand il entendit Nil arriver, le vieillard posa légèrement une main sur la tête de la jeune femme et se tourna vers lui.

– La peine qui déchire le cœur de notre sœur est aussi insondable que le firmament. Je viens de lui dire une chose que vous aussi, vous devez savoir et ne jamais oublier : *rien d'important ne meurt*. Les hommes meurent, oui – et les idées aussi, d'épuisement. Mais quelques vérités très simples, aussi discrètes et fluides que les paraboles de Jésus – l'amour désintéressé, le don de soi, la liberté intérieure – non, cela ne meurt pas, jamais.

Il fit signe à Nil de s'approcher, posa l'autre main sur sa tête, ferma les yeux et resta un instant relié à eux, comme pour leur infuser une force qu'il

recevait d'ailleurs. Enfin, d'une voix claire :

– Je vous bénis, mes enfants, dit-il. Que le Messie vous protège, puissiez-vous passer entre les griffes du Mal.

Puis il joignit les mains, leva ses yeux grand ouverts vers le ciel et psalmodia lentement. Saisi par la sonorité chantante de sa prière, Nil contemplait les étoiles qui pâlissaient vers l'est.

Le Rabbi les accompagna jusqu'à la limite du village, leur sourit sans ajouter un mot et s'en retourna. Avec un pincement au cœur, Nil vit sa silhouette flottante disparaître dans l'obscurité.

La lune à son déclin dessinait sur le visage d'Élieh des ombres qui accentuaient son caractère mélancolique. Il tapota le sac en bandoulière qui reposait sur ses hanches.

– De l'eau, des dattes, du mil. Je suis né dans ce désert, j'en connais chaque repli. Mettez vos pas dans les miens et ne parlez pas, vous économiserez vos forces.

Ils se mirent en route.

Sarà marchait derrière Nil qui laissait Élieh les guider, se glisser entre les dunes, serpenter d'un rocher à l'autre. Le soleil se leva et le ciel se confondit avec l'étendue du désert, le cosmos avec la terre. Au commencement, quand Dieu décida la création, un silence semblable à celui-là devait régner sur l'univers.

Ils n'allaient nulle part, ils allaient vers la fin du monde.

Dans le lit desséché d'un oued en pente douce, Sarà trébucha sur une pierre et manqua tomber. Nil se retourna, la retint fermement et garda sa main dans la sienne.

À la sortie de l'oued, elle écarta doucement l'étreinte de sa main et repassa derrière lui.

Invisible au pied de la montagne, Carl avait vu la Mercedes s'éloigner des ruines. Une nouvelle fois il avait salué le savoir-faire du chauffeur, l'idée de la toile noire sur la carrosserie était géniale. Mais le bruit du moteur portait : il avait assisté à l'arrivée de Moktar, tous phares allumés, et l'avait suivi dans son périple comme une ombre jusqu'à ce coin perdu au milieu du désert d'où l'on devinait, au loin, la présence d'un minuscule village. C'est donc ici que le Syrien attendait Nil.

Carl avait recruté quatre bédouins, des chiites formés au combat par les nazis réfugiés au Moyen-Orient. *Un miraculeux hasard*, pensa-t-il quand il découvrit que les hommes du Syrien étaient sunnites, des musulmans que les chiites haïssent pour d'obscures raisons dynastiques. Les miracles étant par nature éphémères, pour assurer la pérennité de celui-là il avait largement payé ses poulains sur les fonds reçus des Légionnaires du Christ.

Le moment était arrivé, ils étaient pleins d'ardeur.

Il les avait disposés en un large demi-cercle à l'arrière du filet de Moktar. Quand Nil parviendrait au village, il pénétrerait sans le savoir dans la double nasse tendue pour le capturer.

D'où qu'il vienne, il n'arriverait pas avant plusieurs heures, sa Mercedes serait repérée dès qu'elle apparaîtrait à l'horizon. Carl se coucha à l'ombre d'une dune, talkie-walkie dans la paume de sa main, ferma les yeux et chercha le sommeil.

Quand il s'était enfui de la RDA, il avait gagné l'Algérie. Là, il avait déchiré sa carte de la Stasi, appris l'arabe, laissé pousser sa barbe. Par petites étapes il était allé vers le sud, toujours à la recherche d'hommes entièrement donnés à une cause qui les dépassait. Il était tombé sur des moudjahidin du GIA : indifférent à leurs objectifs politiques mais séduit par la rigueur de leur idéal messianique, il les avait suivis.

Au début, on le regarda avec méfiance – à cette époque, les Occidentaux qui rejoignaient le djihad étaient peu nombreux. Quand ils partaient en opération, les moudjahidin lui disaient :

– Toi, le *Roum*, tu restes ici.

Mais un jour leur camp fut attaqué par l'armée algérienne. Tapi au sol, Carl rampa vers le chef des assaillants, se jeta sur lui comme une furie et lui trancha la gorge, provoquant la débandade de l'ennemi.

Hébété, il restait debout, contemplant son arme ruisselante de sang. *Il avait tué...* et pour quoi ? Pour qui ? Mais déjà les autres l'entraînaient à la poursuite des fuyards. Il vit leur campement investi, assista à leurs tortures, les membres sectionnés, l'égorgeement rituel, la vie qui s'enfuyait avec lenteur des visages vidés de leur substance.

Comme halluciné par cette danse de mort il tua, une deuxième fois.

Dans les yeux de ses victimes, jamais il n'avait entrevu ni crainte, ni supplication, ni appel à la pitié. Et dans ceux de ses compagnons c'était une joie triomphante, bestiale. De part et d'autre, la violence à l'état pur était donnée et acceptée comme si elle était inéluctable, nécessaire. Ces gens étaient consentants, les uns pour tuer, les autres pour se laisser tuer quand ils étaient vaincus.

D'où venait cette pulsion de mort partagée par tous ?

Alors il se plongea dans le Coran. Allah y était le Tout-Puissant, le Très-Grand, le Très-Lointain, le Sévère et l'Implacable avant d'être le Miséricordieux. Un juge irascible, autoritaire, intraitable, impitoyable,

violent dans la splendeur de sa majesté. Il possédait le pouvoir absolu, la souveraineté sur les cieux comme sur la terre. Il communiquait ce pouvoir aux Soumis, les *mousslims*.

Et à eux seuls.

Pour eux la vie, la mort n'avaient plus aucun sens. Vivre, c'était faire sienne la surnaturelle violence d'Allah.

Ce Dieu lui faisait peur – mais y avait-il, seulement, un Dieu ?

Carl se mit à détester ces hommes, à détester le monde entier. Mais plus que tout, il se détestait lui-même.

Il s'enfuit encore plus au sud et franchissait la frontière du Mali quand il rencontra le père Maciel, l'homme pour qui Dieu, avant d'éclairer l'univers de sa présence, s'était d'abord révélé à l'Occident devenu chrétien. La grande civilisation qu'il voulait relever.

La vie de Carl avait émergé de ses cendres.

Jusqu'à cette nuit où Monsignore, dans le petit salon tendu de gris...

Il se mordit les lèvres : il fallait qu'il dorme, tout de suite. Pour oublier, ne plus penser. Et prendre des forces avant l'action.

OceanofPDF.com

Enfoui au sein du Vatican, le bureau de Monsignore était faiblement éclairé. Il se leva, alla vers la paroi lambrissée, fit coulisser son panneau et poussa un soupir d'exaspération : toujours rien ! L'écran de l'ordinateur ne signalait pas de nouvelle réception, en dessous aucun voyant ne clignotait. Il se dirigea vers la fenêtre, hésita un instant et s'arrêta : non, il ne l'ouvrirait pas. En cet instant, il ne voulait rien voir du monde extérieur, un monde hostile offert au Mal. « Est-il plus noble de subir ses outrages que de faire front, et de prendre les armes pour en finir avec lui ? » se demandait Hamlet. Depuis son ordination à Regensburg Monsignore avait pris les armes, combattu, tenu tête aux flots déchaînés, précaire digue humaine devant l'implacable montée des eaux maléfiques.

Faire front, en finir avec Le Mal... Ce soir, il se sentait envahi par une immense lassitude. *To sleep, to die*¹ ? Non, jamais il ne s'abandonnerait au sommeil.

Il fit un pas en avant, se pencha vers les lamelles des persiennes et appuya contre elles son front. Il aimait ce contact frais d'une matière qui ne lui résistait pas.

Après le suicide de son père, ses camarades étaient morts l'un après l'autre. Avec eux avait disparu leur fol espoir, rebâtir l'Occident autour d'une race d'hommes purs, forts de leur foi en l'avenir. Les crimes qu'ils avaient commis n'étaient rien au regard de leur ambition, une vision

surhumaine partagée par l'Église. S'ils avaient triomphé des Alliés, elle aurait retrouvé sa première place dans le Reich des seigneurs. Étouffé par des gouvernements démocrates, l'idéal nazi s'était éteint en Allemagne mais avait repris vie et force au Moyen-Orient sous la bannière du Prophète. Qu'importait la bannière, svastika ou croissant ?

Il soupira. Dès son élection en 1978, le pape polonais avait porté de rudes coups au communisme. Monsignore l'avait servi avec enthousiasme, séduit par sa discrète indulgence envers les rescapés du Troisième Reich réfugiés en pays arabes. Mais après l'attentat où il avait frôlé la mort, Jean-Paul II n'était plus le même et les réseaux créés par le mufti de Jérusalem avaient failli disparaître. Dans les années 1980 le réveil du salafisme, cet islam au goût de mort, avait été pour Monsignore un don de Dieu. En s'unissant contre lui, l'Église retrouverait enfin sa vigueur et son influence d'antan. La bannière du Christ se déploierait à nouveau, signe de ralliement pour un monde désorienté – et cette bannière, c'est lui qui la tenait haut et fort. Il viendrait à bout de l'islam en plongeant l'épée dans le défaut de sa cuirasse : la révélation de ses origines cachées. Les jours cesseraient de fuir, l'Occident de s'installer dans un hiver de sa foi en lui-même qui semblait ne pas devoir prendre fin. Debout sur ses remparts, il était le seul à percevoir les craquements de la neige.

Il revint s'asseoir au bureau. Raphaël avait déposé entre deux dossiers le plateau habituel, du thé et des *Plätzchen* – ces biscuits allemands en forme d'étoile qu'il aimait tant parce qu'ils lui rappelaient son enfance bavaroise. Il en prit un et le trempa machinalement dans sa tasse de thé.

La nuit recouvrait maintenant Rome assoupie. Et Monsignore, les yeux perdus dans le vague, tenait toujours délicatement entre le pouce et l'index une branche d'étoile ramollie qui pendait au-dessus de la tasse. Le reste du biscuit s'était effrité et surnageait dans le thé froid, tandis qu'une discrète odeur de cannelle flottait dans la pièce obscure.

Immobile, le visage dur, Monsignore pensait.

Note

[1.](#) « Dormir, mourir ? » (*Hamlet*).

OceanofPDF.com

Le désert où Nil marchait derrière Éliah était inondé maintenant d'une lumière qui lui brûlait les yeux. Autour de lui, tout semblait baigner dans une vibration issue des profondeurs de la galaxie. Un espace minéral de sable et de cailloux gris ou noirs, parfois épandus en longs tapis brillants, une quatrième dimension privée de vie qui gardait jalousement ses secrets. *Il n'y a donc personne ici ? Pas un être humain ?* Ni chemins, ni buissons d'épineux, ni insectes. Des hommes et des femmes avaient pourtant vécu sur cette étendue jaune miroitante, devenue poussière et rocs, ombres et vide. Une terre moulue par la main brûlante et patiente de Dieu. Très loin devant, sur la ligne d'horizon, apparaissaient des montagnes surmontées de roches acérées qui se chevauchaient dans le ciel. Cette solitude oppressante, c'était celle qu'avait choisie Paolo Dall'Oglio pour tenter de rapprocher chrétiens et musulmans. Dans cet autre monde, Nil avançait sans penser.

Le soleil était haut quand Éliah leur fit signe de s'arrêter à l'abri d'un rocher. Sarà et Nil s'assirent avec soulagement, jamais leur guide n'avait progressé en ligne droite et la chaleur était insoutenable. Ils lui demandèrent s'ils étaient loin du but.

– Nous avons fait environ la moitié du chemin, répondit laconiquement le jeune homme. Maintenant, il faut attendre que le soleil décline.

Assis contre la pierre chaude, Nil s'aperçut que le désert n'était pas entièrement silencieux. Tendant l'oreille, il lui semblait entendre à intervalles espacés de minuscules claquements secs, comme la déchirure par saccades d'un tissu lointain. Soudain attentif, il perçut ici ou là d'autres bruits qui s'éteignaient dans la vibration de l'air surchauffé. Étaient-ils aussi seuls qu'il se l'imaginait ?

Éliah ne semblait pas inquiet. Il s'approcha d'eux, leur tendit la gourde, du pain de mil et des dattes.

– Buvez, mangez, dit-il.

Puis il s'allongea, keffieh enroulé autour de la tête. Ils mangèrent et burent en silence. Les cernes mauves avaient refait leur apparition autour des yeux de Sarà, qui se pencha vers Nil et chuchota :

– J'ai eu toutes les peines du monde à convaincre Gaby que partir avec nous serait inutile, qu'il devait rester à nous attendre dans le village du Rabbi. Il avait peur de me laisser aller seule, je dois dire qu'il me manque.

– Tu le retrouveras dans peu de temps, et tu seras à nouveau protégée.

Son visage se plissa dans une moue amère et triste.

– J'ai trop souffert, Nil ! Quand est-ce que ça va s'arrêter ?

– Tu vas rentrer à Beyrouth, retrouver ton travail à l'ONG, t'occuper de ton père. Il ne faut pas perdre l'espoir, ce que le Rabbi appelle la petite musique intérieure.

Elle appuya sa tête contre le rocher.

– L'espoir... c'est une ruse de Dieu pour laisser les humains endurer d'autres souffrances.

– Si le cœur des hommes n'existait pas, il n'y aurait pas de désespoir sur terre.

Avec vivacité, elle se tourna vers lui.

– Mais toi, qu'en sais-tu ? Depuis notre rencontre tu me parles du Mal, qu'est-ce que tu sais de lui ? Tu n'as jamais vécu, jamais connu la vie vraie et nue ! Le monde tu l'as fui, tu t'es enfermé dans un cloître pour lui

échapper ! Ce que nous endurons, nous autres, tu n'en sais rien – à part ce que racontent tes livres...

Touché ! Pour faire diversion il prit une poignée de sable doux et chaud, le regarda s'enfuir entre ses doigts en petits jets ternes et gris. *Comme s'est enfuie ma vie, sans laisser de trace.* Enfin il regarda Sarà.

– Tu ne peux pas comprendre, dit-il. Je n'ai jamais cessé de vivre, mais Le Mal se moque des cloîtres, rien ne l'arrête. Il a pénétré le refuge de ma solitude, des pensées m'ont envahi jusqu'à manquer me détruire, j'ai cédé au désespoir. Alors, j'aurais aimé mourir, et j'ai bien failli.

– Comment as-tu survécu ?

Nil sentait que Sarà jouait sa propre vie sur sa réponse. Il décida de lui dire la seule vérité qu'il connaisse – la sienne.

– Un jour à l'abbaye mon avenir m'est apparu comme un décor à la Potemkine – tu sais, cet officier de la tsarine Catherine II qui dissimulait la détresse des campagnes qu'elle parcourait par de belles façades peintes derrière lesquelles il n'y avait que misère. L'idéal que j'avais choisi s'est révélé trompeur lui aussi, le décor somptueux des dogmes et des rites faisait illusion. Le Mal s'en moquait, il enjambait allègrement ces palissades, m'attaquait sans relâche et... j'ai perdu pied. J'allais sombrer dans les ténèbres quand j'ai découvert que derrière la façade il y avait un homme de chair et de lumière, Jésus. J'ai appris à le connaître, me suis pris d'amitié pour lui, pour ce qu'il était, ce qu'il disait. Depuis je ne suis plus jamais seul. Je n'ai plus envie de mourir.

Elle approcha son visage du sien.

– C'est lui qui remplit ton cœur ?

Il répondit dans un souffle :

– Oui, Sarà.

Leurs fronts allaient se toucher quand Nil se releva brusquement.

– Partons, dit-il à Éliah.

Mais que fait-il donc ? se demandait Carl. La nuit allait tomber, combien de temps faudrait-il rester ici à l'attendre ?

Il s'interrogeait quand le talkie-walkie sonna dans sa main :

– Trois personnes dans le désert, sud-sud-ouest.

Il pointa ses jumelles dans la direction indiquée et les aperçut au loin, qui marchaient vers le village. Il parcourut l'horizon : pas trace de Mercedes.

Les bédouins ne traversent pas le désert à pied.

Il répondit :

– C'est pour nous. On laisse passer, et on attend.

OceanofPDF.com

Éliah s'arrêta dans l'obscurité et tendit le bras devant lui.

– Le village, dit-il.

Nil écarquilla les yeux : rien n'émergeait du désert.

Ils venaient de traverser une étendue uniforme et plate, interrompue seulement par quelques crevasses, par des cônes pierreux, de rares touffes d'herbe sèche courbées vers l'est au gré du vent. Éliah leur fit signe d'avancer, et soudain le terrain descendit en pente douce. Au fond d'une petite cuvette naturelle, Nil aperçut des toits en feuilles de palmier comme plaqués sur le sol, regroupés autour d'un espace rond et vide. Sur le sable, à côté de la première cahute, un enfant était assis devant une lampe à huile allumée. Quand il les vit s'approcher, terrorisé, il s'enfuit.

Éliah alla jusqu'au milieu de la petite place et lança un appel qui lui revint en écho. Il allait recommencer quand une porte s'ouvrit et un vieil homme apparut. Il avança craintivement, reconnut Éliah, lui ouvrit grand les bras, l'étreignit longuement et lui parla avec animation. Le jeune homme dit à ses compagnons :

– C'est l'Ancien du village. Il dit qu'il ne connaît pas votre langue, je traduirai.

L'Ancien se tourna vers une case qu'il montra d'un geste large.

– Il dit que vous devez venir boire et manger, que Sarà dormira là, Nil et moi dans une autre case et que demain, Dieu fera un nouveau jour.

Nil prit Sarà par le bras et l'entraîna vers la case. Elle se laissa faire sans réagir.

Sur la natte, une lampe à huile éclairait faiblement des galettes de mil et des dattes. Tous trois s'assirent avec soulagement, et Éliah leur tendit une galette.

– Des villages nazôréens aussi pauvres que celui-ci, dit-il, il y en a quelques-uns alentour qui s'accrochent au désert. Combien de temps pourront-ils résister aux djihadistes ?

Sarà mangeait avec appétit. Elle se tourna vers Nil.

– Pourquoi, mais pourquoi tant de haine chez ces musulmans ? Nous nous entendons si bien avec ceux de Beyrouth !

– Il y a plusieurs sortes de musulmans, Sarà. Ceux qui s'attachent à la mystique judéo-chrétienne transmise aux Arabes par tes ancêtres nazôréens et inscrite dans le Coran. Elle est très belle, c'est un appel vers l'infini, un chant d'absolu, l'absolu de Dieu. Elle est aussi pure que le désert dans lequel elle est née, aussi exigeante que lui, capable de traverser le temps et de hausser de simples bédouins au-dessus d'eux-mêmes. Ils le sentent, ils le savent, et se confient au Coran pour qu'il les mène vers l'indicible, l'au-delà de tout. Mais d'autres ne retiennent du Coran que l'extrême violence de l'idéologie la plus meurtrière jamais inventée par des hommes, le messianisme.

– Qu'est-ce que c'est que le messianisme ? dit Sarà songeuse.

– Le messianisme est né de l'exil du peuple juif à Babylone, les Esséniens l'ont radicalisé au tournant du premier millénaire. C'est une façon de haïr le reste de l'humanité, pour se garder d'elle et de son influence. Une école de la colère et de l'hostilité qui a hanté d'abord les Juifs, puis les chrétiens, quand ils étaient dominés et rêvaient de dominer à leur tour. À travers les siècles sa violence a fait couler des fleuves de sang, croisades, Inquisition, communisme, nazisme... Aujourd'hui ce sont ces musulmans-là, les djihadistes. Leur messianisme, c'est ce *quelque chose*

que Juifs, chrétiens et musulmans ont en commun, et c'est pourquoi ils se haïssent tant. Il y a environ deux cents ans, les chrétiens ont entamé leur révolution culturelle : beaucoup de sang coulera encore tant que les musulmans n'auront pas commencé la leur.

Nil se leva.

– Nous sommes fatigués, il faut dormir. Je vois qu'une natte est prête là-bas pour toi, Éliah qui connaît le village va me conduire à la mienne. Bonne nuit, dans dix minutes je dors !

OceanofPDF.com

Quand Nil se réveilla, une évidence trottait dans sa tête : depuis qu'il avait quitté Rome il évoluait dans un monde inconnu, comme si Le Mal s'était incarné dans des hommes qui rôdaient autour d'Anselm, de lui, de Sarà. Des hommes dont il ignorait tout.

Couché sur le ventre il revoyait cette forêt du Val-de-Loire qu'il avait tant aimée, la rumeur des arbres, le murmure des feuilles, les taches de lumière à travers les branches qui jouaient sur la mousse. Derrière, on imaginait une présence amicale, presque paternelle. Tandis qu'au milieu de ce désert, la peur commençait à le gagner. *Lutter pour ne pas être vaincu par elle*, se dit-il avant de se retourner sur le dos.

Il ouvrit les yeux : la pièce était plongée dans une obscurité totale, son unique fenêtre hermétiquement obstruée. Il chercha la porte à tâtons, sortit et se heurta à Éliah, accroupi sur le sol. Aveuglé par le soleil Nil lui demanda pourquoi l'ouverture de cette case était condamnée.

– Regardez autour de vous...

Nil leva la tête : sur toutes les fenêtres du village, des planches étaient clouées.

– Ces gens ont peur, dit Éliah, un pli amer aux lèvres. Depuis la découverte du cadavre de Georges ils croient que le démon rôde la nuit et se cachent dans leurs maisons. Venez, Sarà vous attend.

Elle était assise sur la natte, visage marqué par la fatigue, et tendit une galette à Nil.

– Maintenant, que faisons-nous ?

– Nous allons à l’endroit où le cadavre de Georges a été découvert. Ce village respire la terreur.

Quand ils sortirent l’Ancien les attendait, tenant par la main l’enfant de la veille dont les grands yeux étaient remplis d’effroi.

– Voici l’enfant qui a découvert Georges, dit Éliah. Il va nous conduire, c’est en dehors du village. Les gens ne s’en approchent plus, pour eux Le Mal y a établi son campement.

La décharge était un monticule de gravats, de caillasse, de débris de bois. En la voyant, l’enfant se mit à trembler de tous ses membres. Nil se tourna vers Éliah.

– Demande-lui où était le corps.

L’enfant tendit le bras vers le sommet du tas, éclata en sanglots et se réfugia dans la djellaba de l’Ancien qui se pencha vers lui et lui parla doucement.

– C’est son grand-père, murmura Éliah. Il lui a appris ce que c’est qu’être nazôréen. Allez, mon ami, allez pour nous tous.

Prenant son courage à deux mains, Nil escalada la pente.

L’emplacement du cadavre était resté dessiné par son sang, un halo noirâtre. Avec répulsion Nil s’agenouilla et commença à fouiller le bord externe de la lugubre empreinte. Il essayait de faire le vide en lui, de ne plus se rappeler qu’ici s’était trouvé le corps de son ami, qu’ici même il avait été supplicié. Il soulevait des éclats de bois, des morceaux de ciment, introduisait ses doigts dans des fentes. Sarà l’interpella d’une voix rauque :

– Que fais-tu, Nil ? Tu profanes ce lieu, nous ne sommes pas venus ici pour ça !

Tête baissée, il répondit :

– Georges est mort, son esprit a quitté ce lieu, il n’y reviendra plus. J’essaye de trouver une trace de ce qui l’a conduit jusqu’ici, de ce qui a pu conduire d’autres hommes à le détruire comme ils l’ont fait en effaçant son visage.

– Le rouleau ? À quoi bon, maintenant ?

Cette fois il leva la tête et la regarda. Très droite, très pâle sous l’ombre mouvante d’un palmier-dattier, elle se tenait en contrebas à quelque distance de la décharge. Une vague de compassion le submergea : oui, ici il était un intrus, ce lieu appartenait à Sarà et à elle seule. Lui se comportait comme un violeur de tombes. Ce n’est pas la chair de sa chair qui avait été jetée là par des mains anonymes, dans la froide clarté d’une aube mortelle.

– Georges s’était donné une mission, dit-il. En cherchant s’il reste une trace quelconque de ce pour quoi il est mort j’ai le sentiment... oui, j’ai le sentiment d’accomplir sa dernière volonté. Pardonne-moi, Sarà, il faut que je continue à chercher. En mémoire de ton frère.

Essuyant la sueur qui coulait sur son front, il se pencha à nouveau sur le mélange de détritrus accumulés là depuis si longtemps. Le nez sur le tas il s’acharnait, marmonnait pour lui-même, avançait centimètre par centimètre, écorchant les genoux de son pantalon, insensible aux crampes de son dos. Soudain il s’immobilisa, releva la tête.

– Je crois... je crois que j’ai trouvé quelque chose !

Maladroitement il se redressa, se remit sur pied et descendit vers elle en trébuchant. Dans sa main, avec précaution il tenait un petit objet.

Sarà fit un violent effort sur elle-même et demanda, mâchoires crispées :

– Qu’est-ce que c’est ?

Nil vint vers elle et lui montra, dans sa paume ouverte, ce qui ressemblait à un morceau de cuir.

– J’ai trouvé ça coincé entre deux pierres, à gauche de l’empreinte du cadavre : souviens-toi que l’enfant qui a découvert Georges dit avoir vu un cylindre brillant *dans sa main gauche*. À première vue, c’est un bout de parchemin qui a échappé au bec des vautours.

– Comment peux-tu savoir que c’est un parchemin ?

– Dans la bibliothèque du Vatican j’ai pu étudier des manuscrits de la mer Morte. Les Esséniens écrivaient leurs textes sur des peaux de mouton ou de brebis qu’ils savaient garder souples et vivantes pour les enrouler sur elles-mêmes.

Il saisit délicatement le fragment entre le pouce et l’index, l’approcha de ses yeux, l’écarta puis l’examina bras tendus en lumière rasante. Sa voix tremblait d’émotion :

– Ce parchemin est du même type, même support d’origine animale, même encre, même calligraphie. Pour en dire plus il me faudrait un microscope mais tu vois, il y a trois lignes bien lisibles... Sarà, c’est un bout de verset du Coran ! Pas en arabe mais en araméen, la langue des

nazôréens ! Regarde ces lettres au milieu du deuxième verset, *nûn* et *shin* accolées à une troisième à moitié effacée, un *resh*...

Oubliant où il était, incapable de contenir son enthousiasme, il s'exclama :

– *Nûn, shin, resh ! N-S-R... nasâra*, la signature des nazôréens ! Ce mot dans un verset du Coran montre que ce bout de parchemin est ce qui reste d'un lectionnaire nazôréen rédigé *avant le Coran, avant l'islam*. Un fragment du rouleau découvert par Erwin à Sanaa, la preuve que Georges espérait tant voir avant de mourir !

Il le glissa délicatement dans la poche de sa chemise.

– Dès mon retour à Rome je le donnerai à Anselm. Il le fera analyser en Amérique, infrarouge, spectroscopie, carbone 14. On en saura enfin un peu plus sur la naissance du Coran et de l'islam...

Sarà l'interrompit brusquement et se tourna vers Éliah.

– Je ne veux plus rester ici. Je veux partir, quitter ce village le plus vite possible.

Il fallait attendre que le soleil baisse, répondit Éliah, et dormir pour prendre des forces avant la longue marche qui les attendait. Sarà hocha la tête et chercha un mouchoir pour essuyer la sueur qui couvrait son visage. En le sortant de sa poche, elle fit tomber le petit portefeuille usagé de sa mère. Elle se baissa vers le sol pour le ramasser puis se raidit, se releva, le repoussa du pied. Incapable de parler elle regarda Nil, lui tourna le dos et reprit lentement le chemin du village. Au bout de quelques pas elle se retourna et lui dit :

– Je ne veux plus le garder, il me brûle ! Va le déposer pour moi sur l'emplacement du cadavre de Georges, que ma mère et mon frère se rejoignent dans l'oubli !

Nil était comme statufié. Quand il vit Sarà entrer dans le village il ramassa le portefeuille, hésita un instant puis l'inséra furtivement dans sa ceinture.

À travers la poche de sa chemise, il pouvait sentir la pression de ce qui restait du douzième rouleau, miraculeusement retrouvé sur l'autel du sacrifice de Georges.

OceanofPDF.com

Moktar avait été surpris de les voir arriver à pied. *Où donc ont-ils laissé la Mercedes ?* Dans ses jumelles il avait vu Nil monter sur la décharge, s'agenouiller, fouiller longuement, redescendre en tenant précieusement un objet dans sa main. Le montrer à Sarà, immobile au pied d'un palmier. L'examiner sous toutes les coutures avant de le glisser soigneusement dans sa poche de chemise. Ensuite, ils s'étaient séparés. Elle s'était retournée et lui avait dit quelque chose d'un air exaspéré. Il sourit, seul Nil l'intéressait.

Il a trouvé !

Il les vit ensuite se retirer séparément, elle dans une cahute, lui dans une autre. S'ils dormaient maintenant, c'est qu'ils repartiraient cette nuit. Ils suivraient le même chemin qu'à l'aller.

Il réfléchissait. Nil avait trouvé quelque chose de si important qu'il voulait le garder sur lui : ça ne pouvait être que le document convoité par Monsignore. Et si ces deux-là y attachaient tant d'importance, c'était pour nuire au Chemin d'Allah.

Alors, tout musulman savait ce qu'il avait à faire.

Maintenant.

Il prit son talkie-walkie, donna des ordres.

Ses hommes s'enfoncèrent dans le désert.

Malgré la chaleur qui régnait dans la pièce, Nil dormait profondément quand Éliah le secoua.

– Le soleil se couche, si nous voulons être de retour au village du Rabbi avant le lever du jour il faut partir tout de suite.

Sarà les attendait dehors, le visage fermé. Dans la semi-obscurité Nil vint à elle, tenta de lui parler mais elle ne l'écoutait pas. Le regard perdu, elle contemplait le désert.

Il était vide et silencieux.

Eliah prit leur tête. Un vent léger dissipait la chaleur qui montait du sol, rendant leur marche aisée, presque agréable. Rapidement, la lune se leva dans un ciel de cristal noir qui donnait au désert l'aspect d'un décor pour vaisseau fantôme. Ils cheminaient en silence depuis plusieurs heures quand Nil reconnut le lit de l'oued en pente dans lequel Sarà avait failli tomber à l'aller. Suivant Éliah, ils s'engageaient dans son creux quand ils entendirent un cri guttural :

– *Yallah, Allahou akbar !*

L'enfer s'ouvrit à leur droite et à leur gauche pour cracher des démons qui se jetèrent sur eux. Cloué de stupeur, Nil vit Sarà plaquée au sol et reçut comme un choc son hurlement de terreur avant d'être tiré violemment en arrière et maîtrisé. On lui enfonçait un sac sur la tête, il résista le temps d'apercevoir Éliah debout sur le rebord de l'oued, faisant face à ses agresseurs. Puis ce fut l'obscurité, on serra la toile du sac autour de son cou à l'étrangler. Il étouffait, entendit deux coups de feu.

Sarà !

On le soulevait par les bras et les jambes, on le transportait, on le jetait sur une surface qui résonna comme du métal.

Un bruit de moteur, le métal se mit à vibrer.

Il tenta d'appeler Sarà à travers la toile du sac : un coup violent sur la nuque lui fit perdre connaissance.

Dans le lit d'un oued du désert syrien semblable à tant d'autres, Éliah le nazôréen, le fils spirituel du Rabbi, une large tache rouge s'élargissant lentement au milieu de sa djellaba, abandonné comme un pantin désarticulé sur le sol caillouteux, gardait ses yeux grand ouverts tournés vers les étoiles.

Jamais plus il ne les verrait.

Sur son visage figé par la mort, un sourire était esquissé.

OceanofPDF.com

III

LE VISAGE DU PROPHÈTE

*« Quiconque dévoile le visage de la Bête
subira le supplice du feu et du soufre. »*

Apocalypse de saint Jean

OceanofPDF.com

Nil reprit conscience et aspira avidement l'air de la nuit. On lui avait retiré le sac, bandé les yeux, entravé les poignets derrière le dos. Tâtonnant du bout des doigts, il s'aperçut qu'il était allongé sur le plateau métallique d'une voiture roulant à vive allure. Il avait mal à la tête, mal aux bras, mal partout. Il demanda à l'aveuglette :

– Qui êtes-vous ?

Un objet dur s'enfonça dans ses côtes, il comprit qu'il devait se taire.

La voiture s'arrêta, il fut saisi aux épaules et aux jambes, se laissa transporter sans résister. On le jeta sur le sol, assis contre ce qui semblait être un sac. Il entendit parler arabe, puis le silence.

On arracha son bandeau.

Il cligna des yeux. Une lampe à pétrole éclairait l'intérieur d'une petite tente de bédouins dont la toile ne descendait pas jusqu'au sol, laissant l'air circuler à l'intérieur. Ébloui, Nil attendit que ses yeux s'accommodent à la lumière et vit qu'on l'avait placé seul en face d'une forme humaine couchée sur le côté, torse et chevilles ligotés. Un homme âgé aux cheveux blancs plaqués par du sang, dont le visage était tuméfié et qui portait sur les mains et les bras les traces de profonds sévices. Il geignait doucement. Nil eut un frisson.

– M'entendez-vous ? demanda-t-il en français.

L'homme ouvrit les yeux avec difficulté.

– *Ja...* oui, je vous entends et je vous vois un peu. Qui êtes-vous ?

Il avait un fort accent allemand. Nil répondit :

– Un moine français, étudiant à Rome. Et vous ?

– Je suis le professeur Erwin, université de Tübingen.

Sa voix était faible, saccadée.

– Professeur Erwin ! J’ai lu vos livres sur le Coran, je suis un ami du frère Georges Jarweh qui correspondait avec vous. Pourquoi êtes-vous ici... dans un tel état ?

– *Lieber* Georges... il est à Rome, n’est-ce pas ?

Il était obligé de reprendre son souffle à chaque instant. Obnubilé par la vue de ses plaies, Nil hésita avant de répondre.

– Il est mort, professeur. D’une façon abominable, son corps tailladé en deux, la peau du visage arrachée.

– Coupé en deux ! Le message des Esséniens...

– Et des djihadistes. J’ai accompagné Sarà Jarweh sur le lieu de son supplice pour qu’elle puisse faire son deuil. En revenant, nous avons été enlevés.

– Sarà... je l’ai aperçue quand je suis passé par Beyrouth. Où est-elle ?

– Je ne sais pas ce qu’ils ont fait d’elle. Et vous ?

Erwin tenta de se relever, poussa un gémissement de douleur et retomba sur le sol.

– J’ai été capturé à Berlin, jeté dans une voiture. Ils m’ont transbahuté pendant plusieurs jours les yeux bandés, en me cachant dans le coffre aux passages des frontières. Ce n’est rien à côté de ce que j’ai subi... après.

– Mais pourquoi ?

– Ils voulaient... savoir ce que j’ai fait du douzième rouleau de Sanaa. Je leur ai dit que je l’avais confié à mon assistant Marwan. Alors ils m’ont torturé, encore et encore, pour que j’en dise plus.

D’une voix éteinte, il ajouta :

– Mes collègues chercheurs et moi nous avons enfreint l’interdit le plus absolu de l’islam, mettre en doute la révélation divine au Prophète et son identité même.

Il fut interrompu par l’entrée dans la tente de trois hommes. Celui qui les commandait donna un ordre bref :

– Ça suffit, ils se sont assez vus. Emmenez le professeur dans l’autre tente.

Quand les deux hommes le soulevèrent par les aisselles, Erwin poussa un hurlement de douleur. Nil aurait voulu se boucher les oreilles pour ne pas l’entendre, il ne put que fermer les paupières.

Il les rouvrit et vit, très proches des siens, deux yeux brillants qui le fixaient. Ceux d’un homme en djellaba au visage mince taillé à la serpe, accroupi sur la pointe des pieds comme un félin prêt à bondir. L’homme esquissa un sourire.

– Alors, le Français, on a trouvé ce qu’on cherchait ?

OceanofPDF.com

Tâchant de lui tenir tête, Nil répondit :

– Qui êtes-vous ?

Pour toute réponse, l’homme le gifla.

– Hier, je t’ai vu sur le tas d’ordures. Tu cherchais quelque chose qui concerne le Chemin d’Allah, dis-moi ce que c’était.

– Je ne cherchais rien ! Qu’avez-vous fait de Sarà ?

L’homme le gifla une deuxième fois.

– La fille, elle est entre nos mains. Tu as vu ce qu’on a fait au professeur Erwin ? Il finira par dire ce qu’il sait, et il vivra s’il peut encore nous être utile. Toi aussi tu vivras, si tu me dis ce que tu cherchais sur la décharge.

– Un document que Georges avait en sa possession quand il a été assassiné.

– Je sais. C’était quoi, ce document ?

Nil comprit qu’il ne leur résisterait pas très longtemps. Il avait vu le corps supplicié d’Erwin, jamais il ne pourrait supporter pareil traitement. Il décida de dire la vérité :

– Un rouleau écrit à l’époque du Prophète sur des peaux de mouton.

– Un rouleau ? *À l’époque du Prophète !* Et tu l’as trouvé ?

– Je... je n’ai rien trouvé.

Les yeux exorbités, l’homme le frappa violemment, fouilla dans sa poche de chemise et brandit le morceau de parchemin.

– Et ça, c’est quoi ?

Du sang coulait de la bouche et du nez de Nil. Étourdi par les coups, il parvint à articuler entre ses lèvres qui gonflaient :

– Les vautours mangent tout ce qui sent l’animal, ils ont dévoré le rouleau en même temps que le cadavre de Georges. J’ai eu beau chercher, je n’ai trouvé que ce bout de parchemin qui leur a échappé. C’est tout ce qu’il en reste.

– *Dévoré par les vautours !*

L’homme le frappa à la volée, le renversa sur le sol et se pencha vers lui.

– Toi, l’entendit-il dire dans un brouillard, tu restes ici. On va s’occuper de toi.

Il sortit en coup de vent.

Un long moment Nil resta échoué sur le sol, inconscient. La douleur qui irradiait de son visage le fit revenir à lui. Il tenta de se rasseoir, n’y parvint pas : de sa bouche et de son nez le sang continuait de couler, maculant sa chemise.

Il allait sombrer à nouveau quand la toile de tente s’écarta pour laisser entrer un homme qui le redressa sans ménagement contre le sac. De petite taille, il était coiffé d’une calotte blanche qui soulignait ses yeux charbonneux et sa barbe fournie. Il s’accroupit en face de Nil et le toisa avec arrogance.

– Je m’appelle El-Hadj Brahim, je suis l’imam de celui que tu viens de voir, un descendant du Prophète – béni soit son nom. Tu dis qu’un rouleau que tu cherchais a été dévoré par des charognards, qu’est-ce qu’il y avait d’écrit dessus ?

Le cerveau de Nil était comme anesthésié. Il répondit machinalement :

– Une trace du premier Coran, écrit par des judéo-chrétiens.

L’imam le frappa sur la bouche.

– Sais-tu le sort que la charia réserve à ceux qui prétendent qu’Allah n’est pas l’auteur du saint Coran ? Et toi, tu oses dire qu’il viendrait des Juifs et des chrétiens ! Tu as vu le professeur Erwin, tous ceux qui salissent le Coran sont des ennemis de l’islam, ils souffriront et ils mourront.

– Erwin n’est pas l’ennemi des musulmans, au contraire il cherche la vérité pour les éclairer.

Brahim se leva d’un bond.

– *Kafir* ! Sache que deux choses restent cachées aux hommes, parce qu’elles appartiennent au mystère d’Allah depuis la création : l’origine divine du Coran et le visage du Prophète – paix sur lui. Deux mystères voilés comme sont voilées nos femmes. Quiconque cherche à soulever un coin de ce voile porte atteinte à Allah, il dénude la majesté divine en dévoilant le visage caché du Prophète. Moi je suis allé à La Mecque, j’ai vu la grotte de Hîra où le Coran est descendu sur lui !

Tout tournait autour de Nil, qui balbutia :

– Nous ne faisons que l’étudier...

Les yeux exorbités, Brahim tira un poignard de sa ceinture et se pencha sur lui.

– Seuls ceux qui sont soumis au Prophète – prière sur lui –, peuvent comprendre le Coran ! Seul Allah connaît son sens caché et peut l’interpréter. En l’étudiant comme vous le faites, vous prenez la place d’Allah, vous ne devez pas vivre !

Il renversa la tête de Nil, appuya la pointe du poignard sur sa gorge.

– Voilà quel sera ton châtiment, Français. Puisque tu l’as étudié, tu connais le sort que le Coran réserve à des misérables comme toi : la mort.

Il se releva, cracha sur lui et sortit.

Le sang qui coulait maintenant du cou de Nil se mélangeait à celui qui coulait de son visage. Un jour, sur le banc du cloître, Georges lui avait dit : « Les fous de Dieu sont les gardiens d’une vérité unique, la parole d’Allah

révélée au Prophète. En dehors de cette vérité, il n'y a pour eux que ténèbres. Quiconque ne pense pas comme eux est un ennemi d'Allah. »

Ce Brahim recevait ses instructions directement de Dieu.

On ne négocie pas avec Dieu : Sarà et Nil étaient à la merci des djihadistes.

OceanofPDF.com

– Asseyez-vous, monseigneur.

Pendant qu’il prenait place en face de lui, le pape regardait pensivement son interlocuteur. Curieux homme que ce Monsignore, qu’il admirait sans pouvoir se départir en sa présence d’un sentiment de malaise. Infatigable malgré son âge, dévoué corps et âme à l’Église catholique et apostolique, discret comme une tombe.

Un esprit brillant, incontournable en cas de crise – et c’est pourquoi il l’avait convoqué.

Ce qu’il faisait rarement. Comme ses prédécesseurs, il était séduit par l’élégance de la silhouette désincarnée du prélat, le charme indéfinissable qui se dégageait de sa personne et tenait sans doute au mystère qui l’entourait. Il provoquait en lui un mélange d’attirance et de répulsion.

– Monseigneur dit-il, Nous avons en ce moment un souci qui Nous poursuit jour et nuit. Le cardinal Bardone Nous a averti que...

Le bout des doigts joints avec précision et délicatement appuyés sur son menton, Monsignore l’écoutait. Il savait exactement ce que le pape allait lui dire, les informations gravées sur son disque dur étaient plus détaillées que celles de Bardone.

– Bref, la vie de nos frères chrétiens d’Orient est menacée. Pensez-vous que Nous devons intervenir publiquement, condamner les islamistes *ex cathedra* ?

Monsignore prit le temps d'écarter ses doigts pour caresser les bras ouvragés du fauteuil – un précieux spécimen de baroque romain – avant de répondre :

– Depuis qu'en Iran les sunnites ont été mis sur la touche par un gouvernement chiite, les anciens d'Al-Qaïda rêvent de se transformer en État islamique. Un califat, c'est-à-dire la réunion des pouvoirs politique, militaire et religieux dans la main d'un seul homme reconnu par tous les croyants. Son objectif ? Dresser l'Oumma contre le reste de l'humanité. Nous n'y sommes pas encore, mais l'État islamique progresse rapidement. Ils n'attendent qu'une condamnation publique de Votre Sainteté pour soulever un milliard de croyants contre la chrétienté. Alors, tout pourrait arriver.

Le pape eut un geste d'effroi.

– L'Occident ne se laissera pas faire, n'est-ce pas ?

– Ses avions bombarderont des combattants insaisissables, sans pouvoir les détruire. Chassés du désert, ils viendront porter leur guerre jusque chez nous – Monsignore baissa la voix – et cette menace, les dirigeants occidentaux en ont besoin pour se maintenir au pouvoir.

– Mais – le pape cligna des yeux – et les chrétiens d'Orient ? Des dizaines de milliers ont déjà été massacrés au nom d'Allah, les autres ont dû s'enfuir. Vous connaissez ce verset du Coran qui vise les Juifs et les chrétiens : « Saisissez-les, tuez-les partout où vous les trouverez ! »
Pouvons-Nous assister à ce massacre sans faire entendre Notre voix ?

Monsignore observa un silence. Son plan n'était pas d'affronter l'islam, mais de le faire implorer en révélant au monde son origine cachée. Sans s'en douter, le petit Nil s'était mis en travers de ce plan. S'il sortait vivant du désert après avoir retrouvé le rouleau, il se chargerait, lui, de la manœuvre. *Je m'en occupe, Saint-Père, ne t'en mêle pas !*

– Votre vénéré prédécesseur Pie XII, répondit-il avec suavité, quand il fut confronté au génocide des Juifs dont il n'ignorait rien, a gardé le silence

pour protéger l'ensemble de la chrétienté d'un mal pire encore, la persécution nazie. Faites connaître au monde votre paternelle sollicitude envers les chrétiens d'Orient, votre déploration de ces excès et votre espoir de paix universelle, mais tout ce qui irait au-delà serait perçu par les musulmans comme une provocation, un appel à la croisade.

Quand il était gagné par l'émotion, les joues du pape tremblaient.

– Notre silence ne paraîtra-t-il pas... assourdissant ?

– Il fera moins de bruit qu'un djihad étendu à toute la planète, très Saint-Père.

En le voyant revenir de l'audience, Raphaël Schütze fut frappé par le visage soucieux de Monsignore. Saisi de compassion, il s'imagina le poids du fardeau que le pape avait dû déposer encore une fois sur ses frêles épaules, mais il se trompait. L'entrevue n'avait aucunement ébranlé la constitution nerveuse du prélat. Ce qui le minait depuis quelques jours, c'était le mutisme de Moktar al-Qoraysh : le Syrien devait avoir obtenu déjà des résultats, allait-il échapper maintenant à son contrôle ?

Et dans ce cas, quelles étaient ses intentions ? L'enjeu était immense.

Pour la première fois de sa vie, Monsignore ressentait les symptômes d'une indisposition qu'il croyait réservée aux autres : l'angoisse.

L'imam était assis en face de Moktar, la lampe à pétrole projetait leurs ombres sur les parois de la tente. Il parlait avec fougue.

– Il le faut, chef, cet homme est très dangereux !

– Quelqu'un pour qui je travaille à Rome m'a demandé de le laisser en vie, je ne veux pas me fâcher avec lui.

Sa collaboration avec Monsignore se révélant financièrement juteuse, Moktar ne souhaitait pas y mettre fin, seulement lui montrer qu'il n'était plus son larbin des basses besognes. Lui aussi avait un idéal et un objectif, lui aussi avait une stratégie. Et il était un Qoraysh, un descendant du Prophète. Il se massa les yeux d'une main. Dans sa tête résonnaient encore les paroles de son père : « Le djihad, petit, c'est rendre coup pour coup mais jamais s'en prendre à des innocents. La mort, oui, mais dans l'honneur du combat. » Le frère Nil ? Ce n'était qu'un innocent aux mains vides, en aucun cas un combattant. Un marabout dont personne n'avait jamais entendu parler, qui retournerait s'enfouir dans son abbaye, aussi insignifiant après qu'avant.

– De plus, sans le rouleau il est inoffensif. Je lui ai repris son bout de parchemin, il n'a plus aucune preuve, il n'est plus rien. Qu'il aille à Rome ou au diable ! Dans ma famille, ajouta-t-il avec une nuance de mépris en regardant Brahim, on est moudjahidin. On ne tue pas pour tuer.

– Mais sur ses épaules sa tête est remplie de blasphèmes ! Si tu le laisses vivre il les répandra partout. Pourquoi Erwin a-t-il été neutralisé ? Lui non plus n'avait plus de preuves, mais il aurait parlé. Ces deux-là disent qu'ils ont étudié, mais en réalité ils insultent le Prophète – paix et prière sur lui. Chacun de nous sait ce qu'ordonne le saint Coran : ces têtes, il faut les trancher.

Moktar ferma les yeux et réfléchit. Brahim avait sans doute raison. Monsignore lui avait dit de préserver Nil, c'était trop tard. Les hommes qu'il avait recrutés ne comprendraient pas un geste de clémence que l'imam aurait tôt fait de leur dénoncer comme une faiblesse coupable. Le bruit se répandrait dans le désert. *Un Qoraysh ne peut pas être faible*. Le rouleau avait été dévoré par les vautours ? Nil connaissait son contenu, l'imam avait raison, il devait disparaître.

Il saisit le bout de parchemin, le posa délicatement sur l'ouverture du tube en verre de la lampe à pétrole et le regarda s'enflammer. Quand il fut entièrement consumé, il poussa un soupir.

– Erwin fait partie d'un complot occidental dirigé contre le Coran et le Prophète, il n'a pas encore dit tout ce qu'il sait sur ses collègues, on va le travailler. Le Français c'est différent, ce n'est qu'un sous-fifre, avec lui on n'apprendra rien de plus. Tu lui trancheras la gorge au lever du soleil, devant les hommes réunis. Que ce soit halal, que son sang coule librement.

– Et la fille ?

Les yeux fixés sur les lèvres de Brahim, Moktar répondit :

– La fille, c'est mon affaire.

Après le départ de l'imam, il souffla sur les cendres du parchemin. La dernière preuve de la naissance du Coran s'envola dans un nuage de cendres grises.

Le visage du Prophète ne serait pas dévoilé.

L'hémorragie s'était arrêtée. Nil avait très mal et passait par des moments d'hébétéude où sa tête semblait fonctionner toute seule, comme si elle pensait sans lui. Quand doit-on mourir ? Quand on est allé jusqu'au bout de sa trajectoire, quand le monde n'attend plus rien de vous ? En rentrant à l'abbaye, il avait librement choisi de quitter ce monde. Pouvait-il dire, comme Jésus sur la croix : « Tout est accompli » ?

Sarà... L'ovale parfait du beau visage de sa mère se superposait à celui de la jeune femme. Ce qu'il éprouvait pour elle, était-ce de l'amour ? *Est-ce que j'aimerais, pour la première fois ?*

Depuis quand n'avait-il pas mangé ni bu ? Il allait mourir. Les questions sans réponses cessèrent de tourner dans son esprit, il sombra dans une douloureuse somnolence.

OceanofPDF.com

Depuis la veille, Carl avait suivi le convoi des 4×4 jusqu'au camp des djihadistes et s'était tapi avec ses quatre chiites à quelque distance. De ses jumelles il avait vu Nil transporté dans une tente par un type au visage mince qui donnait des ordres, ce devait être le Syrien. Peu de temps après on avait évacué de la tente une forme humaine inanimée dont il n'avait aperçu que la tête sanguinolente aux cheveux blancs, ce n'était pas Nil. Ensuite il avait vu un homme habillé en imam entrer, rester un instant et sortir : Nil était donc seul à l'intérieur de la tente. Elle était située en bordure du camp, pas de sentinelles. *Ils sont tellement sûrs d'eux dans ce coin perdu du désert qu'ils ne prennent aucune précaution !* Il attendit que les lumières s'éteignent l'une après l'autre dans les tentes, et patienta encore un peu. On entendait le glapissement lointain des chacals, sous la lune rien ne bougeait plus dans le camp.

Son plan avait été préparé avec minutie, ses hommes savaient ce qu'ils avaient à faire. Il leva le bras, leur fit signe et commença à ramper.

Comme au bon vieux temps.

Nil se réveilla, il avait un peu moins mal et ses lèvres se dégonflaient. La nuit devait être avancée, il n'entendait plus aucun bruit. Lui mort, que feraient-ils de Sarà ?

Soudain il dressa l'oreille : dans le silence du désert le sable crissait de l'autre côté de la tente. Il entendit une voix – « Frère Nil ! » – mais si faible qu'il crut à une illusion des sens. À nouveau on l'appelait de l'extérieur :

– Frère Nil !

Dans un sursaut d'énergie, oubliant sa douleur il se laissa tomber sur le côté, se contorsionna tant bien que mal et parvint à sortir la tête de la tente par l'interstice entre la toile et le sol. Il poussa un cri de douleur quand deux mains se plaquèrent sur son visage.

– Ouvrez la bouche !

Il essaya de se dégager, aperçut une ombre au-dessus de lui, murmura :

– Qui êtes-vous ?

– Ami, chrétien. Prenez, vite !

C'était une voix d'homme, impérieuse, avec un accent étranger.

– Je vous dis, ouvrez la bouche, prenez ça et mâchez. Vite !

Les mains enfonçaient une capsule molle à travers ses lèvres. Incapable de penser, il se laissa faire. La voix avait dit : « Ami, chrétien » – était-il en train de rêver ? Mais la douleur dans son corps n'était pas un rêve. Il était tellement épuisé qu'il se soumit à la voix et croqua la capsule. Une brûlure alcoolisée et un goût amer emplirent sa bouche, il déglutit avec difficulté tandis que les mains le tiraient hors de la tente, martyrisant ses poignets ligotés. Il voulut parler, dire quelque chose, mais sa tête devenait lourde, dodelinait dans le vide. Il se laissa aller. Du fond de la torpeur qui l'envahissait il se sentit traîné sur le sable, entendit des cris, des coups de feu, fit un effort désespéré pour rester éveillé puis cessa de lutter contre la chape de plomb qui s'abattait sur lui, et sombra dans le noir.

C'était une fête foraine comme il les avait tant aimées dans son enfance, il était dans une auto-tamponneuse, son père tenait le volant et riait. Mais c'est sa nuque et non son visage que le vent fouettait, le rugissement qu'il entendait n'était pas celui d'une kermesse et les secousses qu'il endurait

étaient terriblement douloureuses. Il parvint à ouvrir les paupières : devant lui, le sol filait, fuyait à toute allure vers l'horizon. Il tournait le dos au sens de la marche, était assis sur un siège étroit, sanglé par des tendeurs contre un montant métallique qui lui sciait le dos.

Une moto. Il était arrimé sur le siège arrière d'une moto qui roulait dans la nuit du désert.

Il s'agita, voulut parler : aucun son ne sortit de son gosier desséché. La voix cria dans le vent :

– Du calme, derrière !

Sa tête roulait sur ses épaules, il ferma les yeux, plongea à nouveau dans l'hébétude. Debout devant la porte du bel appartement, son père le regardait descendre l'escalier obscur sans avoir allumé la minuterie, comme un voleur qui s'enfuit. Il avait l'air navré : *Mon pauvre garçon, que fais-tu, pourquoi n'es-tu pas resté avec moi ?*

Qu'est-ce qu'il faisait là ? À nouveau, Nil perdit conscience.

OceanofPDF.com

Quand il revint à lui un linge humide et frais parcourait son visage, la main qui le tenait était légère. Il était à moitié étendu sur le sable, dos appuyé contre un mur. Son premier réflexe fut de tâter sa ceinture : elle était toujours là, sanglée autour de sa taille. Il écarta le linge et ouvrit les yeux : le mur était celui d'une ruine du désert, la lune était à son déclin dans le ciel nocturne. Un homme en treillis accroupi devant lui le regardait, une lueur d'amusement sur ses traits virils. Sa tête était couronnée d'une houppe de cheveux blonds, aplatie au sommet.

Nil eut un flash. *Le passager de l'avion !*

Le voyant émerger, l'homme saisit un casque intégral marqué d'une étoile verte et s'assit dessus. Nil était sûr d'avoir déjà vu ce casque quelque part, mais dans le brouillard qui remplissait sa tête il fut incapable de se rappeler où.

– Alors, frère Nil, on se réveille ? Ils vous ont un peu amoché, j'ai l'impression que je suis arrivé à temps. Bon, comme ça vous êtes plus présentable. Je m'appelle Carl.

C'était la voix de tout à l'heure, l'accent était allemand. Carl lui tendit une gourde métallique.

– Buvez-en un coup, ça vous remettra les idées en place.

Nil porta la gourde à ses lèvres, avala une gorgée, s'étrangla et toussa.

– Whisky libanais, dit Carl, mauvais mais fort. Ça va mieux ?

Nil frotta ses poignets endoloris, sa voix était éraillée :

– Qui êtes-vous ? C’est la troisième fois cette nuit que je pose cette question à des inconnus, ça commence à bien faire.

Quand Carl riait, ses dents brillaient sous la lune.

– Je vous l’ai dit, un ami. Et chrétien – pas tout à fait comme vous, mais avec un peu de bonne volonté on va s’entendre. Je viens de vous tirer des pattes des djihadistes, ça m’a coûté la vie d’un de mes hommes. Dommage, je l’aimais bien.

Il avala une gorgée de whisky. Nil reprenait ses esprits.

– Sarà, où est Sarà ?

Carl but encore et détourna les yeux.

– Pas question de l’emmener, il n’y avait qu’une place à bord.

– Vous l’avez laissée là-bas, derrière vous, sans rien faire pour elle ?

Cette fois-ci, Carl le regarda en face.

– Mes instructions étaient d’exfiltrer une personne, pas deux. De toute façon...

Il laissa sa phrase en suspens, contempla sa gourde.

– De toute façon, j’ai fait des recherches à son sujet. Elle est marquée par la Shoah, je connais ses pareils, ce sont tous des morts vivants.

Nil se dressa sur ses poignets douloureux.

– Sarà veut vivre, de toute sa force elle le veut !

– Ces gens-là ne sont pas des vivants comme les autres. Je vois qu’elle vous a fait des confidences, moi j’ai mes sources. La belle Sarà n’est pas une Jarweh, c’est une fille et petite-fille de Juives broyées par la croix gammée. L’Occident porte une plaie, le souvenir de la Shoah. Des témoins comme Sarà font saigner cette plaie, il faut guérir la mémoire de l’Occident.

– Vous êtes un monstre ! cria Nil. Sarà n’est pas responsable de la souffrance qu’elle a endossée en naissant d’une Juive !

Il retomba lourdement sur le sol et ajouta, dans un dernier sursaut d’indignation :

– Et vous, vous n’êtes pas chargé de guérir l’Occident !

Carl se leva, brossa d’une main son treillis.

– Si, justement, et c’est la différence qu’il y a entre vous et moi. Vous êtes membre de l’Église catholique, moi je combats là où elle a échoué.

– Alors il fallait me laisser là-bas, pourquoi êtes-vous venu m’exfiltrer ?

Carl lui signifia de se mettre debout.

– Plus tard. Ne soyez pas inquiet, pour ses ravisseurs Sarà n’est qu’une marchandise. S’ils s’amuse avec elle ce sera sans l’abîmer, pour pouvoir l’échanger contre rançon. Les Jarweh sont riches, ils paieront, elle retrouvera son bel appartement de la rue Nasra avec des souvenirs dont vous ferez partie. Moi, je dois vous ramener à Beyrouth.

– Et Éliah ?

– Mort, deux balles dans la poitrine, abandonné dans un oued aux chacals du désert.

Nil baissa la tête et se tut.

La lune avait disparu, l’aube qui pointait enveloppait le désert d’une étrange clarté métallique. Après avoir bu et repris des forces, Nil avait prié, supplié en vain : excédé, Carl avait fait un geste large vers l’horizon.

– Vous voulez sauver Sarà, eh bien allez-y ! Mais sans moi, et à pied.

La mort dans l’âme, il se résigna. Au moment d’enfourcher le siège de la moto, dans le bon sens cette fois, il demanda :

– Où allons-nous ?

Carl releva la visière de son casque et lui répondit sur un ton redevenu amical :

– Allons, je vous aime mieux comme ça. Avant de le suivre à la trace, j’ai fait ma petite enquête sur le Syrien qui vous a enlevés. C’est un moudjahid de la vieille école, de ceux qui obéissent encore à quelques principes. Il laissera Sarà en vie, pas par pitié pour elle mais à cause de sa conception du

djihad. En revanche nous, si on ne s'éloigne pas au plus vite, il peut nous rattraper. Et alors...

Il fit un geste du pouce au travers de sa gorge, puis rabattit la visière.

– Nous allons couper par l'ouest, on bivouaquera dans la clairière où les cendres de votre feu doivent être encore tièdes.

Sarà ! Nil reprit sa place derrière Carl. Il ne voulait pas qu'il voie ses larmes couler.

OceanofPDF.com

Moktar était déchaîné, le campement sens dessus dessous. Deux de ses hommes avaient été tués, deux autres blessés. La plupart dormaient quand un commando expérimenté avait attaqué le camp, quatre hommes qui avaient tenu les siens en respect pendant qu'un cinquième enlevait Nil sous leur nez. Il appela Brahim.

– Tu es le dernier à avoir vu le Français, il était toujours ligoté ?

– Toujours, chef. On les poursuit ?

Pendant le coup de main, l'imam était resté caché dans une tente. Moktar le regarda avec dédain.

– On ne les retrouvera pas. Mais je jure – il leva une main tendue vers le ciel –, je jure devant Allah que ce moine n'échappera pas à sa colère. Et la fille ?

– Elle dort, chef.

La tête rentrée dans les épaules, Moktar se dirigea vers la tente où ses hommes avaient déposé Sarà. Il allait la réveiller, elle paierait pour le moine, pour son ravisseur, pour Monsignore, pour tous.

Elle était couchée sur le côté à même le sol, ses cheveux répandus autour de sa tête comme une auréole. Entravées derrière son dos, ses mains étaient recroquevillées, violacées, les doigts gonflés. Moktar était sensible au

courage et s'arrêta un instant, surpris par le spectacle d'une femme capable de dormir au milieu de tels dangers. Malgré ses yeux cernés et son teint blafard, elle était très belle. D'un coup de pied il la retourna sur le dos : les poignets brusquement comprimés par son bassin, elle poussa un gémissement de douleur, ouvrit les yeux. Moktar ne décela aucun signe de terreur sur son visage, juste une interrogation muette.

– Où est Nil ? dit-elle d'une voix enrouée.

– Il en avait assez de toi, il est parti en te laissant seule ici.

– Qu'allez-vous faire de moi ?

Monsignore avait pris soin de lui dire ce qu'il savait de la naissance de Sarà. Une colère venue d'ailleurs, de siècles de haine accumulée, submergea Moktar comme une tornade.

– Juive ! Je vais t'apprendre comment les tiens doivent se soumettre aux fils du Prophète ! En Palestine vous avez spolié un peuple innocent, vous l'avez chassé de ses maisons, parqué dans des camps, détruit ses oliveraies ! Mon grand-père a été tué dans les Balkans, mon père sous mes yeux, l'un comme l'autre quand ils luttaient pour purifier la terre de votre race ! Tu vas payer pour eux, tu vas payer pour l'infection juive qui ronge la planète.

Il arracha la ceinture de son jean, elle se débattait sans gémir. Celle-là il voulait l'entendre crier de peur et de douleur. Il parvint à écarter ses jambes, s'étendit lourdement sur elle. Les liens labouraient ses poignets, elle cessa de lutter, ses yeux grand ouverts le regardèrent sans ciller.

– Arrête de me regarder comme ça ! Pour toi c'est l'heure de rembourser tous les nôtres, tu passes à la caisse.

Il remonta sa djellaba. Écrasée par le poids de son corps elle ne disait rien, ne bougeait pas.

Quand il s'introduisit en elle, Sarà ferma les yeux et serra les lèvres.

Carl roulait lentement, s'arrêtant fréquemment pour vérifier sa position sur le GPS, laisser Nil boire et se reposer. Au fil des haltes, il l'interrogea. Obsédé par la pensée de ceux qu'il avait laissés derrière lui, Sarà, Éliah, Gaby, Nil renonça à toute prudence et raconta : Anselm, Georges, leurs découvertes sur l'origine de l'islam, le rouleau dévoré par les vautours...

– Dévoré par des charognards, s'exclama Carl, voilà qui ne va pas plaire à quelqu'un que je connais ! Il n'en restait rien ?

– Un fragment que j'ai déniché sur la décharge entre deux pierres. Le Syrien s'en est emparé avant de m'assommer à moitié.

Avec une grimace il passa une main sur ses lèvres encore enflées. Carl sourit.

– Ça veut dire que pour lui vous n'étiez plus dangereux. Mais je les connais, vous restiez un ennemi d'Allah, ils vous auraient tué de toute façon.

Alors Nil raconta sa brève rencontre avec le professeur Erwin.

– Erwin ! Son nom a pas mal circulé ces jours-ci sur les ondes, dit Carl. Il paraît que c'est le fils naturel de Rommel, un héros pour les fondateurs d'Al-Qaïda dont beaucoup ont été formés par les nazis réfugiés en pays arabes. Ça m'étonne qu'il soit encore en vie.

– C'est grâce à ses travaux que j'ai pu préparer ma thèse.

– Votre thèse, je l'ai lue.

– Impossible ! Il n’y en a que deux exemplaires, l’un est resté dans ma chambre à Sant’Anselmo et l’autre je l’ai remis aux scrutateurs du Vatican.

– Justement, c’est le Vatican qui m’a lancé à vos trousses. Un Monsignore qui ne vous aime pas, et veut vous empêcher de venir déranger ses petites manœuvres politiques.

– Un simple étudiant comme moi n’intéresse personne au Vatican !

– Détrompez-vous. Cet homme est un démon, il était prêt à tout pour s’approprier le rouleau, « par n’importe quel moyen », m’a-t-il dit. Mais moi, j’avais juré de ne plus tuer. Voilà pourquoi je vous ai exfiltré, pourquoi vous êtes encore vivant.

Nil ne l’écoutait pas. Il était ailleurs, là-bas, dans une tente de bédouins, dans le lit d’un oued, dans le village du Rabbi. Il se leva en silence, remonta sur la moto.

En fin de journée, laissant la Syrie derrière eux ils s’engagèrent sur la piste du no man’s land qui montait vers une forêt toute proche. Carl s’arrêta, retira son casque.

– Vous reconnaissez l’endroit ?

C’était la clairière, le cèdre sous lequel Sarà avait parlé à Nil pour la première fois. Carl lui fit signe de descendre, appuya la moto contre un arbre.

– On va dormir là.

– Il faut absolument que je parle à Anselm, répondit Nil, ici le portable passe, puis-je utiliser le vôtre ?

– Si vous utilisez mon portable, c’est comme si vous téléphoniez directement dans le bureau du Monsignore dont je vous ai parlé.

– Je vous en prie, Anselm doit être très inquiet !

Carl se gratta la nuque, plongea la main dans une sacoche de la moto et en sortit un petit appareil.

– Ce téléphone n’a jamais servi. Je veux bien que vous appeliez Rome avec, mais vous ne parlerez pas plus de deux minutes. Au-delà, Monsignore risque de l’intercepter et de nous localiser, je n’ai pas envie qu’il sache où nous sommes ni ce que vous allez dire à votre ami. Deux minutes, pas une de plus !

Nil plaqua l’appareil contre son oreille et éprouva un immense soulagement quand il entendit la voix d’Anselm :

– Nil ! Je me rongais les sangs, où es-tu ?

– J’ai très peu de temps, laisse-moi parler.

Il lui résumait brièvement les événements quand Anselm l’interrompit. Sa voix était tendue, nerveuse :

– S’il te plaît, reviens le plus vite possible à Rome, j’ai besoin de toi.

Surpris, Nil allait le questionner mais la main de Carl se posa sur son bras, écarta le portable.

– Deux minutes, *fertig* !

Anselm si discret, si réservé, à quelle extrémité était-il réduit pour lancer une sorte d’appel au secours ? Désorienté Nil alla au centre de la clairière, vit la trace du feu non loin du cèdre. Il eut un éblouissement, recula, se laissa tomber sur le sol, prit la boîte de conserve que Carl lui tendait et la garda dans la main sans y toucher.

Carl l’observait. Il tira de sa poche une blague à tabac et commença à se rouler une cigarette. Il l’alluma, s’accroupit devant Nil.

– Pourquoi un catholique comme vous s’intéresse-t-il au Coran ?

Nil avait bien d’autres choses en tête, et guère envie de discuter. Il fit un effort.

– L’islam est une religion sans clergé, sans hiérarchie. La seule autorité que reconnaissent tous les musulmans, c’est celle du Coran. Leur problème et le nôtre, c’est le Coran. Voilà pourquoi.

– Si je vous ai bien lu, les musulmans seraient des judéo-chrétiens qui auraient mal tourné ?

– Si vous voulez, on peut dire les choses comme ça.

Il se leva lourdement.

– Nous parlerons, Carl, mais pas maintenant. Plus tard, et pas ici.

Carl tira une bouffée de sa cigarette. Sans l’ombre d’une expression sur le visage, il lança à Nil qui s’éloignait :

– Elle vous a touché au cœur, n’est-ce pas ?

Nil ne se retourna pas, prit une couverture dans les sacoches et s’étendit sur le sol.

Loin du feu, loin de l’arbre.

OceanofPDF.com

Assis à son bureau de la tour d'angle du cloître qu'envahissait l'ombre, Anselm reposa le portable d'une main lasse. Attendrait-il le retour de Nil ? D'après lui, une espèce d'aventurier qui se disait chrétien lui avait sauvé la vie, le ramenait à Beyrouth.

Et après ?

Trop tard, c'était trop tard. Il jeta sur sa chambre un regard circulaire : les livres, les photocopies de manuscrits anciens, les partitions musicales, tout ce qui lui avait tenu lieu d'univers... tout cela n'avait plus aucun sens. Désormais il était seul, et le resterait peut-être jusqu'au bout. Seul devant le néant ?

Il se leva, prit sa flûte sur le pupitre. Quand la musique s'en échappait pour planer au-dessus du cloître, s'enrouler autour de ses arcades, elle réhabilitait les hommes en proie au Mal, elle réhabilitait Dieu qui l'avait rendu possible. Il n'avait pas besoin de partition pour jouer la première sonate de Bach, elle avait toujours chanté dans sa tête avant de sortir de l'instrument. Il contourna le pupitre, se plaça devant le mur, dos tourné à la fenêtre. Ferma les yeux, inclina la tête, porta la flûte à ses lèvres...

Trop tard, c'était trop tard. La musique était morte en lui.

Il ouvrit les yeux, se retourna. Lentement, il s'approcha du bureau. Restait là, hésitant pendant un long moment. Saisit enfin d'une main ferme chaque

extrémité de la flûte. Elle cassa tout de suite, avec un bruit sec, plaintif et bref.

Carl et Nil repartirent à l'aube après un petit déjeuner pris sans parler. Plusieurs fois, ils durent se cacher pour laisser passer une voiture suspecte. Nil reconnaissait les lieux traversés avec Gaby et Sarà. Indifférent à tout, il se laissait conduire.

La nuit était tombée quand ils s'engagèrent dans la plaine. Carl s'arrêta, se retourna vers Nil et tendit le bras vers les immeubles qui scintillaient au loin.

– Beyrouth !

Beyrouth... Irait-il sonner à l'immeuble de la rue Nasra ? Annoncer à un vieil homme malade qu'il ne connaissait pas que son fils était mort, que sa fille avait été enlevée par des terroristes, qu'il l'avait abandonnée derrière lui ? Qu'il ne savait ni ce qu'elle était devenue ni ce qu'elle allait devenir ?

Il tapa sur l'épaule de Carl, qui remit les gaz.

OceanofPDF.com

Un 4×4 couvert de poussière franchit la frontière syrienne, déserte à cet endroit, et s'engagea dans le no man's land. À l'arrière du véhicule, deux hommes armés avaient les pieds posés sur une forme humaine étendue à même le plancher, un troisième ne la quittait pas des yeux. Ils remontèrent la piste jusqu'à la limite d'une clairière, s'arrêtèrent, empoignèrent la forme humaine et la jetèrent sans ménagement sur le sol.

Le troisième homme descendit, rajusta sa calotte sur la tête, tira un poignard de sa ceinture, trancha les liens des poignets et des chevilles du corps inerte, cracha dessus.

– S'il ne tenait qu'à moi, siffla-t-il entre ses dents, en ce moment tu saignerais quelque part dans le désert. Que les renards accomplissent le jugement d'Allah !

Sans un regard pour sa victime il monta dans la voiture, qui reprit à vive allure le chemin de la frontière.

Quand elle ne l'entendit plus, Sarà ouvrit les yeux et resta longtemps sans pouvoir bouger. Puis elle se souleva sur un coude, et reconnut l'endroit. Gémissant de douleur, elle parvint à se mettre debout sur ses jambes dont les chevilles avaient été profondément entaillées par les liens. S'appuyant aux arbres, elle avança en titubant jusqu'au centre de la clairière et s'arrêta

devant la trace du feu. Elle leva ses yeux tuméfiés vers les branches du cèdre.

C'est là qu'elle avait parlé à Nil, pour la première fois. Elle s'écroula.

Après un long moment elle releva la tête, tâtonna dans la poche de son jean, parvint à en extraire un agenda et un crayon. Malgré ses doigts gonflés elle réussit à déchirer une page, écrivit quelques mots, plia le papier en deux et le glissa dans l'ouverture de son chemisier.

Elle s'allongea sur le dos, ferma les yeux.

Nil ! Elle entendait sa voix dans la ruine du désert : « Jésus était juif. » Et sa réponse à elle : « Alors, comme lui, il n'y a que la mort qui m'apportera la paix ? »

Elle ouvrit péniblement les yeux. Le soleil filtrait à travers les branches du cèdre, son éclat empêchait de voir les étoiles. Mais elle savait qu'elles étaient là.

Elles indiquaient la direction de l'infini.

Son père... Bientôt il apprendrait l'horrible fin de Georges, et il en mourrait. Dans la tente ils l'avaient battue, violée à tour de rôle. Au début ça faisait très mal, et puis elle avait cessé de ressentir, s'était vidée d'elle-même, devenue chose inerte. Elle ne voyait plus que les yeux pleins d'anxiété de son père, quand il lui avait demandé de partir à sa place au secours de Georges.

Si elle revenait à Beyrouth, après ce qu'elle avait subi son visage la trahirait. Il plongerait au plus profond d'elle-même et lirait la suite, sa dégradation. Elle voulait qu'il meure en conservant intacte l'image de sa petite fille. Si elle lui faisait horreur, s'il la méprisait ne serait-ce qu'un instant, ce serait comme si elle l'achevait de ses propres mains.

Elle ne pourrait pas lui cacher sa déchéance, il saurait.

Il ne devait plus la revoir.

« L'espoir, une ruse de Dieu pour laisser les humains endurer d'autres souffrances », avait-elle dit à Nil. Elle ne voulait plus souffrir, elle ne

voulait pas faire doublement souffrir son père. Elle était Sarah Steek, la Juive. Un rebut de la Shoah.

Elle déjouerait la ruse de Dieu, jamais plus elle ne souffrirait.

Son père... Ceux qui la trouveraient verraient les marques de coups sur son visage et ses membres, les sillons profonds laissés par ses liens. Peut-être lui dirait-on seulement qu'elle avait succombé aux mauvais traitements, qu'elle était venue s'échouer dans cette clairière pour y mourir d'épuisement. Peut-être n'apprendrait-il rien de plus.

En tâtonnant encore elle sortit de l'autre poche un petit couteau.

Ses poignets étaient si meurtris qu'elle ne sentit rien.

Elle les laissa lentement retomber le long de son corps et regarda le ciel.

Les étoiles étaient là.

OceanofPDF.com

Immobile dans son bureau aux persiennes baissées, Monsignore contemplait les téléphones alignés devant lui. Toujours aucun signe de Moktar ni de Carl. Prendre l'initiative de les appeler, ce serait leur avouer l'inquiétude qui le dévorait.

Il devait attendre, patienter.

Seul sujet de satisfaction, le pape venait de publier sa déclaration. Mentionnant sa « vive préoccupation » face aux dangers courus par les chrétiens d'Orient, il les avait assurés de son « ardente prière », avant d'appeler en termes mesurés les terroristes à la « retenue » – bref, il avait été parfait.

Il sursauta : sur la table, un des téléphones vibrait. Il s'en saisit avec fébrilité, respira un grand coup, appuya sur le bouton et dit d'une voix suave :

– Moktar, comment vas-tu ?

Sans le contrôle absolu qu'il exerçait sur ses émotions, Monsignore eût été incapable de poursuivre cet entretien.

– Enlevé, sous tes yeux ? Mais par qui ?

Quand Moktar répondit qu'il n'en savait rien, qu'il ne savait même pas où chercher Nil, Monsignore parvint à articuler d'un ton qu'il voulait

neutre :

– Avant de disparaître, a-t-il trouvé ce qu’il cherchait ?

La réponse le consterna.

– *Dévoré par les vautours !* Tu en es sûr ?

Moktar perçut sa colère rentrée. Dès lors que le rouleau n’existait plus, dès lors qu’il avait lui-même brûlé le bout de parchemin, Nil n’était plus son problème mais celui de Monsignore. Lequel répondit d’une voix sèche :

– Et la fille ?

Qu’il soit sans inquiétude, répondit Moktar, Allah est miséricordieux, elle avait été remise en liberté. Il omit de préciser dans quel état.

– Préviens-moi dès que tu reviens à Rome, conclut Monsignore qui avait retrouvé son assurance.

Il posa le téléphone devant lui, observa l’extrémité charnue de ses doigts, voulut les joindre l’un contre l’autre devant son menton – ce geste familier l’aidait à réfléchir.

Il n’y parvint pas : ses mains tremblaient.

OceanofPDF.com

Il était minuit quand la moto s'arrêta dans une rue assez large, déserte, devant un immeuble qui ne payait pas de mine. En face, il y avait des commerces aux rideaux baissés.

– Cet appartement est le pied-à-terre des Légionnaires du Christ au Liban, dit Carl en pénétrant au premier étage dans un salon sommairement meublé. Il est situé en banlieue est de Beyrouth, un quartier musulman assez calme. Vous dormirez sur le sofa. Tant que nous ne circulons pas pendant les prières publiques, les voisins nous ignorent. Ne vous montrez pas à la fenêtre.

Déjà Nil ne l'entendait plus : il s'était écroulé sur le sofa et dormait.

Il fut réveillé par le soleil sur son visage. Assis devant la table Carl le regardait, mi-amusé, mi-narquois, une cigarette entre les doigts.

– Quelle heure est-il ? lui demanda Nil.

– Midi passé, vous avez dormi presque douze heures. Ça va mieux ?

– Mon visage et mes poignets me font mal et je me sens groggy.

– C'est le somnifère que je vous ai administré. Attendez-moi ici, je descends acheter de quoi manger.

Nil se dressa d'un bond.

– Et Sarà ? Vous ne pouvez pas la laisser plus longtemps entre leurs mains, il faut la sortir de là !

Carl se leva.

– J’ai encore des hommes au Liban, il faut que je reconstitue mon équipe. Son exfiltration sera plus compliquée que la vôtre, mais je vous promets d’agir rapidement. Faites-moi confiance.

Nil tâta sa ceinture.

– Si vous voulez j’ai des dollars, il faut faire vite, très vite !

Carl le regarda, une lueur ironique dans les yeux. Il était touchant, ce moine sorti de son cloître, inconscient des réalités !

– J’en ai sans doute plus que vous. Les Légionnaires du Christ ne lésinent pas sur les frais, et je leur rends des comptes quand ça me plaît.

– Puis-je téléphoner à Anselm d’une cabine publique ?

– Je vous ai dit qu’il était sur écoute, pas question qu’on sache que vous êtes à Beyrouth. Pour parler avec votre ami, vous attendrez d’être revenu à Rome.

Quand il fut sorti Nil s’approcha de la fenêtre, écarta un rideau avec précaution, regarda la rue. Les commerces étaient ouverts, étalages de fruits et légumes, petits restaurants. La foule allait et venait, des enfants jouaient, des mamans les surveillaient en bavardant. Elles riaient, des fossettes creusaient leurs visages dont l’ovale était souligné par leurs foulards colorés.

Sarà... Le Légionnaire voulait le ramener à Rome : Nil attendrait le moment favorable pour lui signifier son refus de partir sans elle.

Carl posa sur la table des sacs en papier et une bouteille de vin.

– Du bordeaux libanais, dit-il en riant, un reste du protectorat français. Les cépages viennent de chez vous, mais avec ça ils ne sont pas capables de faire du bon vin. On s'en contentera.

Nil se jeta sur la nourriture comme sur un festin de gastronomie libanaise, et apprécia le vin en faisant claquer sa langue.

– C'est bon ? demanda Carl.

– Vous pensez ! Pas fait un pareil repas depuis... depuis longtemps. J'en avais besoin, et le vin est très honorable.

Voyant qu'il se détendait, Carl sortit sa blague à tabac et commença à se rouler une cigarette.

– Dites-moi, Nil... hier, vous n'avez pas vraiment répondu à ma question : *pourquoi* vous êtes-vous intéressé au Coran ?

– J'ai cherché dans l'Histoire et dans les textes quel était le point commun entre le judaïsme, le christianisme et l'islam.

– C'est votre thèse, *Le choc des messianismes* ?

– Tout est là ! Depuis les Esséniens, le messianisme biblique s'est radicalisé et a contaminé la planète, une idéologie obsédée par les forces obscures qui la parcourent. Pour les messianistes Le Mal n'est pas repoussant, il suggère, il tente, il attire, il captive la raison et les sens, il leur fait miroiter le pouvoir. Alors, à leurs yeux, il se normalise et devient la

règle, la Loi. Le Mal n'est pas le chaos : s'ils le provoquent c'est pour parvenir à un bien supérieur, le Paradis des islamistes, le Grand Soir des communistes, la pureté raciale des seigneurs nazis. La frontière entre le bien et Le Mal disparaît, le sang versé en son nom est une semence d'avenir, ceux qui la font germer se considèrent comme le ferment de cette terre.

– Le Mal, Le Mal, parole creuse ! Peut-on savoir où est le mal, où est le bien ?

Nil avait bu trop de vin et s'échauffait en parlant.

– J'ai cru comprendre que vous aviez été communiste autrefois, alors vous savez de quoi je parle. Le Mal proclame le vrai en disant le faux, son double langage le rend respectable. Marx voyait dans le communisme un horizon indépassable, les islamistes prétendent qu'ils veulent apporter le salut au monde. Ils s'appuient sur un Coran où tout est mélangé, la mystique judéo-chrétienne avec ce messianisme radical, et ils n'en retiennent que le pire : le mal pour le bien, la paix par la guerre, la conversion par la menace, la rédemption par le meurtre. Le Coran a conclu avec Le Mal un pacte opérationnel, il danse avec lui en empruntant sa tactique. Islam contre christianisme, ce n'est pas un choc des civilisations mais une compétition pour la domination du monde au nom d'une même idée éternelle.

Carl saisit une nouvelle pincée de tabac, la disposa délicatement sur une fine feuille de papier.

– Vous n'êtes pas optimiste, dit-il, moi non plus. Quand Monsignore m'a demandé de vous récupérer si vous échappiez aux djihadistes, j'ai fait ma petite enquête sur lui et découvert qu'il vénérât la mémoire de son père, un fonctionnaire SS employé à la Wilhelmstrasse qui s'est suicidé en 1945. Il a hérité de lui sa conception du monde et se montre prêt à tout pour atteindre ses objectifs.

– Quels objectifs ?

– Rendre à l'Église sa puissance d'autrefois pour que l'islam vienne se briser contre elle, comme le communisme.

Il roula sa cigarette, l'alluma, regarda pensivement Nil à travers un nuage de fumée.

– Sans le savoir, frère Nil, vous êtes venu jouer dans la cour des grands. Si vous publiiez ce que vous avez en tête, en provoquant les musulmans vous risqueriez de perturber le jeu de Monsignore. Pour lui, vous n'êtes qu'un pion à éliminer sur son échiquier.

Nil protesta :

– Un évêque catholique ne peut pas vouloir *éliminer* un moine catholique !

– Pas dans son abbaye, ni à Rome dans une université pontificale. Mais dans l'anonymat et l'immensité du désert, si d'autres que lui s'en chargent, pourquoi pas ? Une fois le rouleau en sa possession, vous disparu sans laisser de traces, votre thèse enfouie dans ses tiroirs, pour lui tout rentrait dans l'ordre.

– Que... qu'allez-vous faire ? Me conduire par la main jusqu'à Rome, dans son bureau ?

Carl écrasa sa cigarette.

– C'est ce qu'il attendait de moi – et c'est bien ce que je comptais faire avant de vous connaître. Il faut que je lui parle, seul à seul. Attendez-moi ici.

Il se leva, passa dans la pièce voisine, ferma soigneusement la porte et alluma son portable.

Raphaël Schütze frappa discrètement, entra et déposa le plateau de thé sur le bureau de Monsignore. Un coup d'œil lui suffit pour comprendre que son patron avait de graves soucis : les épaules basses, il avait perdu la fière allure qu'il admirait tant chez lui. En le voyant, le prélat hocha la tête et se redressa, personne jamais ne devait déceler chez lui le moindre signe de faiblesse. Tandis que Raphaël sortait il saisit la tasse du bout des doigts et l'approcha lentement de ses lèvres. Au moment où il fermait les yeux pour humer l'arôme subtil du thé, un de ses téléphones sonna. Dans sa précipitation il faillit renverser la tasse, colla vivement le boîtier à son oreille et annonça d'un ton aimable :

– Frère Carl, je ne vous attendais plus.

Quand Carl revint dans le salon, Nil s'était endormi sur le sofa. Il le regarda longuement, impressionné par la paix répandue sur son visage, et s'assit à la table. Qu'allait-il lui dire ?

Monsignore s'était montré affable, mais sa voix vibrait d'une façon particulière. Carl avait récupéré le moine ? C'était parfait, qu'il le lui amène sans tarder, ici, dans son bureau du Vatican. À lui seul, cet inconscient pouvait bouleverser l'équilibre mondial, la publication de sa thèse serait une déclaration de guerre aux musulmans du monde entier.

Cela ne devait pas être, cela ne serait pas.

Une fois à Rome, que deviendrait Nil ? Cela ne concernait plus Carl, avait répondu Monsignore. Un moine doit obéissance totale au représentant du pape, il le lui rappellerait. Sinon, sa vie changerait du tout au tout.

Nil se soumettrait, *ou bien...*

Il avait coupé froidement.

Carl resta longtemps immobile, l'appareil posé sur ses genoux. Ses années chez les Légionnaires lui avaient appris que le Vatican dispose de couvents discrets, éloignés de tout, où il met à l'ombre les religieux récalcitrants.

Jusqu'à leur mort.

« Ou bien... », avait dit Monsignore. Si Carl le lui livrait, plus personne n'entendrait parler de Nil. Comme Sarà, il deviendrait un mort vivant. Il avait survécu à l'épreuve du désert, il ne survivrait pas à celle-là.

Que Monsignore continue sa danse infernale.

Lui, il avait pris sa décision.

Il se leva, alla toucher l'épaule de Nil, qui ouvrit les yeux. Carl lui sourit.

– Levez-vous, venez vous asseoir.

Ils prirent place à la table. Comme Carl restait silencieux, Nil lui demanda :

– Que vous a dit l'évêque ?

Carl baissa la tête, se mit à fourrager dans sa blague à tabac.

– Frère Nil... au Vatican, vous n'avez plus que des ennemis. Maintenant qu'ils savent que vous êtes ici il faut que vous partiez, vite.

– Partir ? Pour aller où ?

– Je viens d'y réfléchir. On ne vous aime pas dans votre abbaye, n'est-ce pas ? Désormais, Anselm est votre seul ami. Allez à Rome, voyez-le dès votre arrivée. Demandez-lui de vous accueillir dans son abbaye de Newark, il acceptera. Alors, prenez le premier avion pour les USA, devenez un

moine américain, oubliez le Coran, le Prophète, son visage et le sort du monde.

Il y eut un long silence, Carl roulait sa cigarette sans regarder Nil.

– Oui... vous avez sans doute raison, dit enfin ce dernier. Un moine peut transférer ses vœux d'une abbaye à l'autre... Oui, je n'ai pas le choix... Retourner à Rome, mais quand ?

– Tout de suite. Vous m'avez dit que vous aviez des dollars dans votre ceinture ?

– J'ai mieux que ça, un passe prioritaire sur toutes les lignes aériennes.

– Donnez-le-moi. Il y a une agence de voyage au bout de la rue, je reviens dans une demi-heure.

OceanofPDF.com

Nil passa cette demi-heure sans bouger, les yeux perdus dans le vague. Quand il entendit Carl rentrer, il tourna la tête et l'interpella :

– Vous avez oublié Sarà. Je ne partirai pas sans savoir ce qu'elle est devenue.

Carl s'assit en face de lui.

– Vous ne pouvez rien pour elle. Voici un billet Beyrouth-Rome, départ ce soir. Je n'ai pas pu trouver de vol direct, vous aurez une escale à Athènes et serez à Fiumicino vers vingt-trois heures. En débarquant, allez directement voir Anselm. Je reste ici : comme je vous l'ai dit j'ai encore des hommes prêts à agir, on va s'occuper de Sarà Jarweh. Je vous tiendrai au courant par l'intermédiaire de votre ami.

– *Il faut la sauver*, Carl ! Vous ne savez pas jusqu'où Le Mal peut aller.

Carl émit un petit rire amer.

– Vous dites n'importe quoi, j'en sais plus que vous sur son compte !

À nouveau, les yeux de Nil se mirent à errer dans la pièce. Sa voix était blanche :

– Détrompez-vous. Tout moine que j'étais, j'ai subi ses attaques, ce fut très dur, il a failli me détruire, je voulais mourir. Je l'ai dit à Sarà, elle pouvait comprendre, elle vivait la même chose. Plus que tout, c'est ça qui a créé entre elle et moi un lien... un lien très fort. Tirez-la des griffes du Mal, Carl, elle est si vulnérable !

Sa cigarette coincée entre le majeur et l'annulaire, l'Allemand l'écoutait. Les volutes de fumée montaient devant son visage. Il hésitait, se décida :

– Ce que je vais vous confier maintenant, Nil, je ne peux le dire à personne d'autre qu'à vous. La nuit précédant votre départ de Sant'Anselmo, Monsignore m'a convoqué au Vatican. Il m'a fait asseoir dans un petit salon tendu de gris et a fait défiler devant moi quatre personnes, l'une après l'autre. Quatre hommes de mon âge, tous anciens Légionnaires du Christ. Tous victimes du père Maciel. Jusqu'à cet instant je ne croyais pas aux accusations d'abus sexuel et d'extorsion dont il était l'objet, je le respectais, je le vénérerais plus que tout au monde.

Il caressa sa blague à tabac.

– Avec les communistes j'ai perdu mon innocence, avec les djihadistes ma foi en l'homme. Avec Maciel ma vie avait retrouvé un but, elle était redevenue une fête. Quand j'ai eu ses victimes en face de moi, quand je les ai entendues, quand j'ai touché du doigt leurs souffrances... dans ce salon, j'ai tout perdu. Tout, vous m'entendez ?

Il roula une nouvelle cigarette, continua sans regarder Nil :

– Maintenant, je ne sais plus. Je n'ai plus rien à quoi me raccrocher, plus rien à croire, plus personne en qui croire. En me mettant en présence des épaves du seul idéal qui me restait, Monsignore savait ce qu'il faisait. Le néant... est-ce que c'est ça, Le Mal quand il a réussi son coup ?

Il releva la tête, Nil fuyait son regard.

– Eh bien ? Vous dites quoi ?

– Rien, je ne vous dis rien. Sauf qu'Anselm n'est pas mon seul ami. J'en ai un autre, un ami de longue date.

– Jésus ?

Nil ne répondit pas et croisa résolument les yeux de Carl.

– Cet ami-là, *jamais* il ne m'a déçu, *jamais* il ne m'a trahi, c'est grâce à lui que j'ai survécu aux attaques du Mal et au gouffre du néant. C'est avec lui que je vis.

Le visage de Carl se crispa. Il secoua la tête, jeta sa cigarette, se leva brusquement en renversant sa chaise.

– Partons, dit-il. Attendez-moi en bas, je vais aller chercher un taxi.

OceanofPDF.com

L'armée syrienne s'étant retirée du désert, l'attaque du monastère de Mar Moussa avait commencé. Les nazôréens des villages voisins étaient venus défendre les moines qui se laissèrent traîner hors du bâtiment sans résister. Les djihadistes se ruèrent vers l'église, y trouvèrent un homme seul, sans arme, debout devant les murs aux fresques médiévales. Sous son béret basque, ses yeux étaient profondément enfoncés dans leurs orbites. Celui qui semblait être le chef lui demanda :

– Tu es Paolo Dall'Oglio, n'est-ce pas ?

Comme il acquiesçait en silence, l'autre le renversa d'un coup de crosse et fit signe à ses hommes, qui commencèrent à marteler les fresques.

Le jésuite se redressa sur un coude et cria :

– Vous ne pouvez pas faire ça !

– Et pourquoi pas ? éructa son agresseur en se penchant vers lui. Ce sont des images de vos dieux et de vos déesses, l'horreur que vous propagez depuis deux mille ans ! Nous purifierons la Syrie et le monde entier de toute cette impiété. *La ilaha illallah*, Dieu est unique et le Prophète est son messenger !

D'après son accent, ce devait être un Égyptien. Dall'Oglio murmura :

– Nous avons le même Dieu.

– Le Coran dit : « Malheur aux Juifs qui ont recouvert les signes de Dieu, malheur aux chrétiens qui ont dit que Dieu était le troisième de trois ! »

Ceux qui recouvrent Allah de leurs signes, qui lui associent des images, il nous ordonne de les châtier.

– Mais pas de détruire des fresques qui sont le patrimoine de l’humanité !
L’Égyptien le frappa violemment du pied et se redressa fièrement.

– Avant le Prophète, paix sur lui, sur terre il y avait déjà des humains mais pas encore d’humanité. L’humanité est née avec son glorieux Hégire, avant c’était la Jahiliya, le temps de l’ignorance. Tout ce qui rappelle ce temps maudit doit être effacé de la surface de la Terre. Tu comprends, chrétien ? L’humanité régénérée par le Coran, c’est nous. Nous faisons naître l’humanité nouvelle !

Il se tourna vers ses hommes.

– Renvoyez ces images blasphématoires au néant dont elles n’auraient jamais dû sortir et emmenez cet homme.

Quand le convoi repartit, il ne restait plus dans l’église de Mar Moussa dévastée qu’un tas de gravats au pied des murs.

Et un béret poussiéreux, seul témoin qu’ici avait vécu un chercheur d’absolu qui voulait réconcilier l’islam avec le monde.

En représailles, les villages nazôréens proches du piton rocheux furent incendiés, leurs habitants massacrés, puis l’Égyptien poussa une pointe jusqu’à celui du Rabbi. Debout sur la place, bras le long du corps, immobile, il les attendait : depuis la mort d’Élieh, il n’était plus que l’ombre de lui-même. Sans un mot ils le mirent à genoux, l’égorgèrent, puis brisèrent l’icône de la grande case avant d’y mettre le feu.

À l’autre bout du village ils trouvèrent un vieil homme au corps émacié et aux cheveux gris, appuyé contre une Mercedes verte hors d’âge. En les voyant arriver, il se tourna vers le désert et murmura : « Gaby ne peut plus rien pour toi, Sarà ! », puis il leur fit tranquillement face. Quand une balle le frappa en pleine poitrine il ne cria pas, il tomba doucement comme tombe un arbre. Ça ne fit aucun bruit, à cause du sable.

Seuls quelques minuscules villages enfouis dans des creux au milieu du désert échappèrent ce jour-là à l'apothéose du djihad.

Tournoyant au-dessus des cadavres, les vautours commencèrent leur festin.

OceanofPDF.com

Une voiture s'engagea sur la piste qui traversait le no man's land et montait vers la forêt. Ses occupants, des moudjahidin du tout jeune État islamique, avaient pour mission de nettoyer la frontière syrienne de part et d'autre. Brusquement, le véhicule s'arrêta : un vol d'oiseaux noirs piaillait au-dessus d'une clairière.

Deux hommes descendirent, avancèrent avec circonspection, le doigt sur la gâchette. À côté des restes d'un feu, sous les branches d'un cèdre majestueux, ils virent le cadavre d'une femme, jeune, ses yeux grand ouverts tournés vers le ciel. Elle avait dû être très belle mais son visage portait des traces de coups et ses poignets étaient tranchés. Deux larges flaques de sang s'en étaient écoulées, imprégnant d'une laque noirâtre le sol couvert d'épines de cèdre.

L'un des hommes se baissa, vit un papier dans l'échancrure du chemisier de la morte, le prit, jeta un coup d'œil dessus et le tendit à son voisin.

– Toi qui sais lire, qu'est-ce qu'il y a d'écrit ?

L'autre déplia la feuille, fronça les sourcils.

– C'est du français.

– Tu as été à l'école des missionnaires, lis donc !

Perchés sur les branches du cèdre, les oiseaux noirs l'observèrent tandis qu'il ânonnait :

*Nil,
Le Mal l'a emporté
sur moi comme sur les miens.
J'ai vécu en nazôréenne, je meurs en Juive,
je vis avec toi.*

Sarah Steek

– Eh bien, s'impacienta le premier homme, traduit !
– Je ne comprends pas, c'est écrit tout de travers. Je crois que c'est une Juive.

– Alors, elle n'a eu que ce qu'elle méritait. Donne-moi ça.

Il arracha le papier de ses mains, le jeta sur le cadavre, fit signe à son compagnon de remonter dans la voiture.

Quand ils eurent disparu, un des oiseaux quitta sa branche, se posa sur les cheveux soyeux, pencha la tête et aperçut le bout de papier. Il sautilla sur le visage, piqueta de son bec cette chose qui l'intriguait, releva la tête et s'envola dans un grand bruit d'ailes.

Se faufila entre les branches du cèdre et monta haut, très haut dans le ciel.

Les mots de Sarà montaient avec lui, haut, très haut vers les étoiles. À cause de l'éclat du soleil, on ne les voyait pas.

Mais elles étaient là.

OceanofPDF.com

Depuis plusieurs minutes le taxi qui les conduisait vers l'aéroport était stationnaire, englué dans un vaste embouteillage. À travers la vitre, l'air absent, Nil regardait les véhicules immobilisés au milieu des volutes d'une âcre fumée jaunâtre. Carl lui demanda :

– Frère Nil... comment pourrez-vous rester dans l'Église catholique, avec tout ce que vous savez maintenant ?

Nil ne répondit pas tout de suite, comme absorbé par la contemplation des dizaines de chauffeurs accoudés avec fatalisme sur leur volant, les yeux dans le vague, incapables d'avancer ou de reculer. Aucun ne se plaignait, aucun ne s'insurgeait contre cette vie à l'arrêt qui les condamnait à l'asphyxie.

– Regardez ces voitures autour de nous, dit-il enfin. Tout est arrêté, tout semble bloqué et personne ne dit rien. Ils savent qu'à un moment ou à un autre, le trafic va reprendre, ils attendent. Jésus a été trahi par ceux-là mêmes qui allaient fonder l'Église, et il le savait. Un jour peut-être son message reviendra-t-il à la surface ? Moi aussi, j'attends. Je n'oublie pas que sans l'Église, je n'aurais jamais rien su de lui.

Carl sortit sa blague à tabac mais ne l'ouvrit pas : leur taxi, à nouveau, avançait. Quand il vit se profiler au loin le haut bâtiment de l'aéroport, il se tourna vers Nil.

– Voulez-vous que je vous dise pourquoi je suis venu à votre aide ? dit-il doucement. Parce que vous et moi, nous avons cru à des idéaux et n'avons rencontré que des hommes. Ils se sont servis de nous et nous avons été floués : des Candide aux yeux pleins de rêves, voilà ce que nous sommes. Bon voyage !

Après que Nil eut disparu dans le sas d'embarquement, Carl ne quitta pas l'aéroport Rafic-Hariri. Il se dirigea vers le comptoir d'Emirates qui affichait un autre vol Beyrouth-Rome. Départ une heure après celui de Nil, mais le vol était direct, il arriverait avant lui.

Il s'avança vers l'hôtesse, lui tendit une pincée de dollars : oui, lui dit-elle en souriant aimablement, la chance était avec lui, il restait de la place sur ce vol.

Il était presque une heure du matin quand Nil atterrit à Rome, l'avion avait pris beaucoup de retard à l'escale d'Athènes. Dans le hall de Fiumicino il changea cent dollars et prit un bus. Via Marmorata il fit signe au chauffeur de s'arrêter, lui tendit une coupure : l'autre lui rendit son compte en pièces de monnaie. Nil descendit, alla vers la porte encastrée dans le mur qu'empruntaient parfois les étudiants de Sant'Anselmo pour se rendre en ville. Il composa le code, gravit l'escalier, déboucha sur l'arrière de l'université, dans les jardins.

Des nuages cachaient la lune. Quand il avait quitté ce lieu, il n'était qu'un étudiant : ce n'est plus le même homme qui contemplait l'imposant édifice de briques rouges plongé dans l'obscurité. Quelques fenêtres étaient encore allumées, des étudiants qui travaillaient tard. Il passa devant la vasque du jardin, se glissa jusque dans le cloître, respira avec délices l'odeur des orangers en fleur, s'arrêta un instant devant le banc.

Georges !

Secouant la tête pour en chasser des souvenirs qui saignaient, il se hâta vers la tour d'angle. Si Anselm dormait, il le réveillerait : son cœur battit plus fort à l'idée de revoir son ami et de savoir pourquoi il était si tendu au téléphone, pourquoi il lui avait demandé de revenir d'urgence.

Nil gravit l'escalier en colimaçon, frappa à la porte, attendit, frappa à nouveau. Anselm avait le sommeil léger, pourquoi ne répondait-il pas ? Il

posa la main sur la poignée, la porte n'était pas verrouillée. Il entra, alluma et eut un choc.

La chambre était vide, le lit n'était pas défait. Il s'avança : sur le bureau, au milieu du fouillis des photocopies, un espace avait été dégagé devant l'ordinateur et Nil vit d'abord une enveloppe qui portait son nom. Quand il la prit, il sursauta : sous l'enveloppe, deux cylindres sombres avaient été posés côte à côte, leurs extrémités béantes et fracturées.

Anselm avait brisé sa flûte !

Le cœur battant, Nil s'assit de travers devant le bureau. Il savait ce qu'était la musique pour son ami, ce que représentait pour lui cette flûte. Quelle catastrophe, pour qu'il la détruise ? Les doigts tremblants, il ouvrit l'enveloppe.

Une seule ligne :

Nil, dès que tu reviens, appelle-moi sur ce numéro.

C'était un numéro international : Anselm avait quitté Rome, pourquoi ? Où était-il ? Il fallait l'appeler, tout de suite.

Téléphoner, où ça ?

Il se souvint de la cabine publique au bord du Circo Massimo. Les pièces de monnaie du bus tintaient dans sa poche, il redescendit l'escalier, franchit l'atrium. La loge du portier était éclairée, il passa devant sans s'arrêter, alla jusqu'au fond de l'allée plantée d'ifs, appuya sur l'interrupteur du grand portail et sortit sur la Piazza dei Cavalieri di Malta. Les nuages cachaient toujours la lune, il tourna à droite, s'engagea dans la rue qui descendait en serpentant.

En le voyant sortir, une silhouette se détacha de l'élégant portail des chevaliers de Malte dessiné par le Piranèse. C'était un homme, vêtu d'une

veste sombre et d'un pantalon trop court pour lui, coiffé d'une large calotte blanche qui soulignait sa barbe, abondante.

Deux ombres descendirent vers les ruines du Grand Cirque, l'une suivant l'autre.

Nil marchait au milieu de la rue déserte, la tête penchée vers le sol, perdu dans ses pensées. L'homme à la calotte ricana : ce serait facile.

Nul autre que lui ne purifierait le Chemin d'Allah.

OceanofPDF.com

Après son échec, Moktar al-Qoraysh avait longuement réfléchi. Que pouvait faire le moine pour lui échapper ? Quitter la Syrie le plus vite possible. Où irait-il ? À Rome, évidemment ! À Rome pour tout révéler à l'évêque son supérieur : le bout de parchemin trouvé sur la décharge, l'enlèvement, Erwin, l'exfiltration. On saurait que le moudjahid avait été ridiculisé par un chrétien, un inoffensif érudit. Honte à jamais pour lui, honte jusqu'au fin fond du désert.

Monsignore ne lui confierait plus de travail et il perdrait sa couverture à la FAO. Depuis quelque temps Al-Qaïda était sur la défensive et se voyait supplanté par une nouvelle organisation, l'État islamique, qui s'étendait en Irak et en Syrie. Moktar lui ferait allégeance, mais pour être accepté il fallait que son fiasco soit oublié – cela prendrait du temps. Il risquait de manquer d'argent, de devoir abandonner son pied-à-terre à Rome.

Nil devait disparaître *avant* d'avoir parlé.

Il retourna à Beyrouth avec Brahim, lui fit quitter sa djellaba, l'emmena à l'aéroport Rafic-Hariri et embarqua avec lui dans le premier vol direct d'Emirates pour Rome. Quand Carl le vit entrer dans la carlingue, asseoir à côté de lui l'imam habillé en Occidental, il sourit et se félicita d'avoir pris la bonne décision.

À sa descente d'avion, Moktar se rendit directement au studio des thermes de Caracalla mais envoya Brahim planquer devant Sant'Anselmo,

c'est là que le moine irait d'abord. Quand il le verrait, l'imam ne devait *rien faire*, seulement le prévenir sur son portable.

Il voulait s'en charger lui-même, en personne.

Une fois de plus, Brahim se sentait humilié. Moktar avait ajouté : « Toi, tu t'occupes du Coran, moi je m'occupe du djihad. » N'était-il pas, lui aussi, un combattant d'Allah ? Il décida de désobéir. C'est lui qui trancherait la gorge de cet infidèle, et à l'aube, quand il reviendrait au studio, son chef le féliciterait.

Jamais plus il ne le mépriserait.

Nil déboucha sur le vaste espace du Grand Cirque, se dirigea vers la cabine téléphonique. Surplombant les massifs de lauriers-roses qui encadrent la piste centrale, les réverbères découpaient dans la nuit des halos de lumière jaunâtre. Brahim attendit que Nil ait fermé la porte de la cabine et décroché le combiné pour se faufiler dans l'épaisseur des buissons.

OceanofPDF.com

Nil introduisit une pièce dans la fente, composa le numéro indiqué sur la lettre d'Anselm. Tout de suite on décrocha. Il demanda :

– Puis-je parler au frère Anselm ?

On lui répondit par une phrase volubile dans une langue gutturale qui ressemblait à de l'hébreu. Il répéta :

– Anselm ! *Brother Anselm, please !*

Il y eut un silence, et Nil entendit la voix de son ami :

– Nil, enfin ! D'où m'appelles-tu ?

– D'une cabine téléphonique à Rome où je viens d'arriver. Et toi, où es-tu ?

– Aux États-Unis, à New York.

– Comment, tu n'es pas à Newark, dans ton monastère ?

– Non. Je suis chez un ami nazôréen qui m'héberge temporairement.

– *Temporairement ?*

La voix d'Anselm était neutre, comme détachée :

– Tu te souviens de l'étudiant dont je t'ai parlé à l'aéroport, le bel ange à l'amour sincère ? Il est revenu à la charge, mon père a refusé de payer. Alors il est allé parler d'abord au père abbé, puis à des journalistes. Il y a eu des articles dans les journaux, tu ne sais pas ce que c'est que la presse aux USA ! J'ai été convoqué d'urgence à Newark. Le père abbé avait les larmes aux yeux quand il m'a dit que je ne pouvais plus rester à l'abbaye, que sa

réputation était en jeu, qu'après les histoires de pédophilie la moindre dérive sexuelle était montée en épingle... Il fallait que je parte, que je me fasse oublier.

Nil avait laissé Anselm parler, l'appareil avalait les pièces l'une après l'autre.

– Mais tu n'as commis aucune faute qui justifie ton exclusion, c'était *avant* ton entrée au noviciat, le pardon est passé sur ce faux pas !

– Quand elle est menacée dans son image, l'Église ne connaît ni l'oubli ni le pardon. Une branche pourrie il faut la couper, la jeter au feu, purifier tout ce qu'elle aurait pu contaminer. J'ai fait ma valise et suis parti, comme un criminel.

Nil avait mis sa dernière pièce dans la fente.

– Ta famille ?

– En Amérique, si tu es chassé de l'Église catholique tu te trouves devant un mur de dos tournés. Je n'ai plus de père, plus d'amis, plus rien. Je t'ai dit que Le Mal avait pénétré en moi : il a eu l'avantage, Nil, il m'a détruit.

– Non ! Maintenant que tu l'as identifié tu lui tiendras tête, rien n'est perdu ! Dans ce combat, tu n'es pas seul...

Anselm l'interrompt

– Qu'est-ce que tu en sais ? Toi-même, es-tu si fort ?

Nil ne répondit pas, il fouillait dans sa poche vide.

– Je n'ai plus de pièces, la communication va être interrompue – il leva la tête, vit un numéro au-dessus de l'appareil – rappelle-moi à ce numéro, j'attends.

La cabine était étouffante, il ouvrit la porte pour respirer. En découvrant sa flûte brisée sur le bureau d'Anselm, il avait compris : quelque chose s'était cassé en lui. « Rien d'important ne meurt... » Anselm avait raison, lui-même était-il si fort ? Le Rabbi aurait su lui répondre, mais pour lui dire quoi ?

Le téléphone sonnait, il se retourna et décrocha.

– Nil, maintenant écoute-moi sans m’interrompre. Ici on a appris la mort de Georges presque en même temps que toi. Ce que tu ignores, c’est qu’il semble que Mar Moussa soit tombé aux mains des djihadistes, il y aurait eu des massacres dans la vallée et on est sans nouvelles de Paolo Dall’Oglio. Le cadavre du professeur Erwin a été découvert dans la banlieue de Damas, atrocement mutilé. Ici les réfugiés syriens et les nazôréens sont dans tous leurs états, scotchés sur Internet.

Il y eut un silence. Nil demanda d’une toute petite voix :

– Et Sarà ? As-tu des nouvelles de Sarà Jarweh ?

Encore un silence. La voix d’Anselm tremblait légèrement :

– Je viens de l’apprendre à l’instant, elle a été retrouvée près de la frontière syrienne dans une clairière, les poignets tailladés. Aucun doute n’est possible, Nil : elle s’est suicidée...

La ligne grésillait faiblement dans le vide.

– Nil, tu es là ? Réponds-moi, dis quelque chose !

Sara ! Après un long moment, Nil parvint à articuler :

– A-t-elle laissé derrière elle un message, un mot, quelque chose pour expliquer... ?

– Ce sont des nazôréens en fuite qui ont découvert son cadavre. Non, il n’y avait rien, elle est partie sans rien dire. Mais qu’est-ce que ça change pour toi ? Que vas-tu faire ?

– Eh bien je... j’avais pensé... aller te voir à Newark, joindre mes forces aux tiennes, remonter avec toi la pente. Mais maintenant je... je ne partirai pas, pas tout de suite. J’ai besoin de... de me retrouver moi-même, tu comprends ? Je te rappellerai... plus tard, demain. Enfin... ce matin.

Il raccrocha, sortit de la cabine. Les nuages s’étaient dissipés, sous la lune le spectacle des ruines était magique. Georges, Erwin, la malédiction du Coran les avait poursuivis jusqu’au bout. Il leva les yeux : dans le ciel

dégagé, une poussière d'étoiles entourait la lune et semblait veiller sur Rome endormie. *Elles indiquent la direction de l'infini...*

Sarà !

Il était perdu dans les étoiles quand il vit une ombre sortir des buissons de lauriers-roses et se diriger vers lui d'un pas décidé. Il s'exclama :

– Carl, que faites-vous ici ?

OceanofPDF.com

– Eh bien, mon ami – comme dans le désert, quand il souriait, les dents de Carl brillaient sous la lune –, c’est la deuxième fois que je vous sauve la vie, n’est-ce pas un peu lassant, à la fin ?

– Me sauver la vie ? Mais vous deviez rester à Beyrouth, délivrer Sarà !

– Je me doutais que les djihadistes, qui ne supportent pas l’humiliation, viendraient ici finir leur travail. J’ai bien fait, vous vous souvenez de l’imam dans votre tente, là-bas ?

– Oui, un exalté qui m’a menacé de mort.

– Il vous attendait dans ce massif de lauriers-roses. Il ne m’a pas vu venir, ses vertèbres ont craqué avant que nous fassions plus ample connaissance.

– Sarà... Sarà est morte, Carl. On l’a retrouvée dans la clairière, les poignets ouverts. Elle s’est suicidée.

Carl posa gravement sa main sur l’épaule de Nil.

– Je suis désolé, vraiment, dit-il en changeant brusquement de ton. Elle a dû beaucoup souffrir pour en venir à pareille extrémité. Maintenant, que comptez-vous faire ?

Nil baissa la tête.

– Georges et Sarà sont morts, Erwin aussi. Mar Moussa a été attaqué, le désert syrien est à feu et à sang, je n’ose pas songer à ce que sont devenus Gaby et le Rabbi. Alors après ça... me réfugier dans le calme de l’Aventin ?

Non, non, je ne peux pas. Je vais suivre votre conseil, partir loin d'ici, rejoindre Anselm. Mais auparavant il faut que je retrouve un peu de paix intérieure.

Carl scrutait ce visage défait, aux traits accentués par la lumière des réverbères.

– La paix..., dit-il, il y a si longtemps qu'elle m'a fui ! Je viens de tuer, pour la troisième fois. La paix de l'âme n'est pas pour moi. Où pensez-vous aller ?

Nil releva la tête.

– À l'abbaye de Subiaco il y a un moine qui a passé ici sa maîtrise avec moi. Je vais lui demander asile, pour quelque temps.

– Subiaco, dans les monts du Latium ?

– Au-dessus de l'abbaye, dans la montagne se trouve un ermitage. C'est très isolé, ni Monsignore ni le Syrien n'iront m'y débusquer. Quand j'aurai repris des forces j'irai en Amérique. Il faut que quelqu'un rappelle à Anselm *qui il est*, qui il était avant que...

– Vous n'êtes pas de taille, Nil, vous ne pouvez rien pour lui.

– Le Mal ne résiste pas au pardon ! Il faut d'abord qu'Anselm se réconcilie avec lui-même, ensuite seulement j'irai parler à son père abbé. Je lui rappellerai que Jésus a pardonné à la femme adultère, à ses disciples, à ceux qui le crucifiaient. Il doit rendre à Anselm sa place dans la communauté, sa dignité, il doit lui rendre sa confiance. Avant de s'engager il a trébuché, et alors ? Le Rabbi m'a dit que le refus du pardon c'était la victoire du Mal, voilà ce que je lui dirai.

Ils firent quelques pas au bord du Grand Cirque.

– Et vous ? demanda Nil.

– Demain, la police italienne découvrira le cadavre de l'imam. En l'absence d'indices, l'affaire sera classée. Je vais retourner en Allemagne, mais pas tout de suite. J'ai un compte à régler avec Monsignore.

– Il est intouchable !

– Je sais certaines choses sur lui et ses relations dont même sa calotte violette ne le protégera pas. Adieu, mon ami. J’irai vous voir aux États-Unis.

Resté seul, Nil descendit lentement les marches de la piste, s’assit sur la borne antique et resta là, immobile.

Dans le ciel de Rome il n’y avait plus que la nuit sur la longue bande de sable. Le cadavre de l’imam, quelque part dans les buissons. Et un homme seul, assis sous la clarté lunaire, les épaules basses.

Quand il vit pointer l’aube sur les ruines du Palatin, Nil se leva enfin. Tira de sa ceinture le petit portefeuille usagé, prit la photo de la mère de Sarà. Contempla longuement l’ovale parfait, le regard mélancolique, les cheveux soyeux. Déchira le carré de papier en morceaux de plus en plus menus, ouvrit la main : les parcelles d’un visage qui ressemblait tant à celui de Sarà s’éparpillèrent sur la piste.

Comme la cendre d’une vie brûlée par Le Mal.

Il remonta les marches, se dirigea vers le Tibre.

Ses yeux étaient secs.

Dans la matinée, Monsignore apprit la découverte au Circo Massimo du cadavre d'un barbu portant calotte, un poignard glissé dans sa ceinture, la nuque brisée. Il annula tous ses rendez-vous, s'enferma dans son bureau et commença à jongler avec ses téléphones. À midi, quand Raphaël lui apporta son plateau-repas, il le congédia d'un geste.

Il ne mit pas longtemps à reconstituer les faits. L'inconnu était l'imam de Moktar, donc le Syrien était revenu à Rome – sans le prévenir.

Nil avait été vu par le portier de Sant'Anselmo sortant de l'atrium à une heure tardive, inhabituelle. Lui aussi était revenu, et Moktar avait décidé de venger l'affront du désert en l'éliminant. Il en avait chargé son imam.

Qui avait tué l'imam ? Cela ne pouvait pas être Nil, cela ne pouvait être que Carl. Le Légionnaire était donc revenu avec le moine – sans le prévenir, lui non plus.

Monsignore échafaudait des hypothèses, mais une chose était sûre : Moktar et Carl l'avaient trahi l'un après l'autre, la toile patiemment tissée autour de Nil s'était déchirée. Son grand projet, tenir ferme le gouvernail de l'Église dans la tempête qui s'annonçait avec l'avancée irrésistible de l'islam, ce projet s'effondrait. Nil était en vie, avec sa tête trop pleine, encore plus convaincu de la justesse de sa thèse depuis qu'il avait failli mettre la main sur le rouleau. Capable de révéler le secret que leurs prédicateurs cachent aux musulmans, le secret pour lequel les djihadistes

sont prêts à porter la guerre sainte au cœur de l'Occident : la vérité sur le Coran.

Si le visage du Prophète était dévoilé aux yeux du monde, cette guerre serait inévitable. L'Église et ses millions de fidèles courraient le plus grand danger de leur histoire.

Monsignore ne tenait plus le gouvernail, la barque de Pierre prenait l'eau.

La nuit tombait quand Raphaël entra, une théière à la main. Il fut effrayé par le visage ravagé du prélat, qui voulut le renvoyer d'un geste las. Jamais encore son secrétaire n'avait osé le contredire, pour la première fois il insista :

– Monseigneur, dit-il doucement, vous n'avez rien pris de la journée ! Au moins, buvez une tasse de thé, puis-je vous la servir ?

Le prélat leva vers lui des yeux égarés, le regarda comme s'il ne le reconnaissait pas, cligna plusieurs fois des paupières et murmura :

– Laissez-moi. Je suis seul, si seul... Laissez-moi. Allez !

Figé de stupéfaction, Raphaël resta un instant en face du vieil homme : l'image de son idole était en train de se lézarder, de se dissoudre devant lui. Jamais il ne lui avait fait de confiance, jamais la forteresse n'avait abaissé son pont-levis. Profondément troublé il sortit à reculons, posa au passage la théière sur une console du couloir, courut jusqu'à la chapelle et se prosterna sur les marches de l'autel.

Sous la lumière tamisée du bureau, sa vie tout entière défilait douloureusement dans la tête de Monsignore : Regensburg, le journal de son père, le patient recrutement des indicateurs pêchés en eaux troubles, son inlassable activité pour préserver l'Église catholique des ennemis qui la cernaient.

Mahomet allait-il vaincre le Christ ?

Alors, Le Mal balaierait l'Occident. Aucun philosophe, aucun théologien, aucun penseur n'avait pu dire d'où il vient. Dieu en était-il l'auteur ? Personne ne savait répondre à cette question-là et pourtant, en chaque point du globe, tous en souffraient.

Lui-même souffrait tant qu'il se leva, alla à la fenêtre, écarta les lamelles de la persienne et contempla la colonnade du Bernin. Les statues et le médaillon qui surplombent la façade de Carlo Maderno l'empêchaient d'apercevoir, tout en haut, la croix qui domine la basilique Saint-Pierre.

Qui éclaire le monde et lui donne son sens.

La croix sur laquelle Dieu a sauvé l'humanité.

Il avait besoin de la voir.

Maintenant.

Il ouvrit la fenêtre, grimpa maladroitement sur son rebord. À cette heure de la nuit, il n'y avait plus sur la place Saint-Pierre que quelques gardes pontificaux.

Ils n'existaient pas. Plus rien n'existait, seulement lui, et la croix.

Il jeta un regard sur le dallage qui luisait doucement au pied de l'immeuble. Comme lui il était ferme, solide, inattaquable.

Pesant, lourd, terrien.

Debout sur le rebord de la fenêtre, Monsignore leva la tête. Au sommet du dôme, la croix se détachait maintenant avec netteté sur le ciel de Rome immense et profond. Un ciel d'azur noir, constellé d'étoiles qui brusquement semblèrent s'animer à ses yeux écarquillés, se mirent à tourner, à danser un ballet ordonné autour de la coupole de Michel-Ange immobile et triomphante, constellations devenues vivantes, ironiques, moqueuses, et qui le narguaient.

Au centre de l'univers en folie, la croix seule était stable. Amicale et fraternelle, elle lui faisait signe, lui ouvrait grand ses bras, l'attirait à elle. Répondre à son appel c'était entrer dans l'infini du ciel, promesse de certitude, de repos, de paix éternelle. Il lui sembla soudain que toute sa vie

il n'avait fait que ramper : maintenant il voulait connaître enfin la légèreté de la grâce, s'élever, repousser l'étreinte du Mal, danser avec les étoiles !

To die, to sleep... Bouche grand ouverte, il aspira l'air de la nuit et retint le cri qui brûlait sa poitrine. Les yeux hagards fixés sur la croix, il tendit vers elle les paumes de ses mains et murmura :

– *Mutter*, mère !

Il fit un pas en avant pour s'en approcher, la rejoindre, échapper à la nuit. Et, devenu libre enfin, se fondre dans le ciel étoilé.

Son corps d'ascète était si décharné que nul ne l'entendit s'écraser sur le dallage.

OceanofPDF.com

Nil descendit de l'autobus à l'entrée du village de Subiaco, alla sonner à la porterie de l'abbaye où il fut accueilli chaleureusement. Oui, l'ermitage tout là-haut était libre, il pouvait aller y faire une retraite. Deux fois par semaine, il descendrait ici prendre de la nourriture.

Il avait rappelé Anselm, lui avait demandé de l'attendre. Combien de temps ? Il n'en savait rien. Le temps de creuser en lui-même à la recherche de la source.

Il monta, passa devant le Sacro Speco, la grotte où saint Benoît avait fondé l'ordre monastique d'Occident. La dépassa sans s'y arrêter et entreprit la longue ascension à flanc de montagne. À sa droite un à-pic vertigineux, le torrent qui serpente au fond de la vallée était sec. Il trébuchait sur les cailloux du chemin. Enfin, il parvint sur un épaulement qui domine les monts du Latium aux courbes molles.

L'ermitage était là, bâti en pierres sèches avec un toit d'ardoises grises. Il poussa la porte, entra dans une pièce en terre battue. Une pailleasse, un âtre noirci par le feu, un banc, une table. De l'air qui circulait entre les pierres mal jointes des murs. Au fond une autre porte, sous laquelle il dut courber la tête pour pénétrer dans l'oratoire. Une natte sur le sol, au mur une icône représentant le visage de Jésus.

Celui-là n'était pas voilé, ne l'avait jamais été. Nil décrocha l'icône, la plaça sur la table, devant l'unique fenêtre.

Où était sa foi ? Avait-il *ajourné* Dieu ?

La réponse était dans ce visage.

La mort de Monsignore aurait provoqué une tempête à l'intérieur de la cité du Vatican si le cardinal Bardone, réveillé en pleine nuit, n'avait pas convoqué immédiatement les gendarmes pontificaux qui avaient trouvé son corps désarticulé au pied de l'immeuble de l'Inquisition. Il leur fit comprendre qu'ils n'avaient rien trouvé du tout, rien vu. Monsignore était mort paisiblement dans son lit, d'une crise cardiaque. Décès regrettable mais naturel d'un bon serviteur de l'Église, qui avait si longtemps tenu le gouvernail de la barque de Pierre.

Deux jours plus tard, le pape en personne célébra la messe de requiem. Comme le veut la tradition, le cercueil du prélat était posé à même le sol de la basilique Saint-Pierre, sur le précieux dallage de mosaïque cosmatesque. La chorale de la chapelle Sixtine se surpassa, le pape semblait très ému.

Dissimulé derrière un pilier, Moktar al-Qoraysh observait ce faste qui le faisait sourire. Monsignore n'était plus là ? Restait le moine français. Il avait maintenant trois raisons pour l'éliminer sans tarder : venger son honneur, venger la mort de Brahim, et protéger le visage du Prophète – béni soit son nom.

Ces derniers temps, des vagues de réfugiés du Moyen-Orient inondaient l'Italie. Parmi eux, Moktar saurait trouver des combattants d'Allah.

Il sortit de la basilique au moment où la chorale entonnait le *Dies irae*.

« Jour de colère », c'est lui qui serait l'instrument de la colère d'Allah.

Parvenu au pied de l'obélisque, il se retourna. Encadrée par les statues d'apôtres et de saints, au sommet de la coupole de Michel-Ange la croix se détachait sur le ciel de Rome. Il plaça la main devant sa bouche et psalmodia, comme un défi lancé à la croix, un verset du saint Coran :

– Les incroyants, frappez-les à la nuque jusqu'à ce que vous les ayez abattus, pourchassez-les, tuez-les partout où vous les rencontrerez !

Il quitta la place. Où qu'il se cache désormais, le frère Nil ne lui échapperait plus.

OceanofPDF.com

L'ermitage était un morceau de la montagne, le ciel s'enroulait autour de lui comme une écharpe complice. Chaque soir, la lumière virait au bleu sombre et les étoiles apparaissaient l'une après l'autre. Alors, Nil aimait sortir sur le pas de la porte, se perdre en elles. Il entendait la voix de Sarà : « Maintenant, pour moi ce sont des êtres vivants qui m'indiquent la direction de l'infini, peut-être même de Dieu. »

Quand la nuit tirait à sa fin, il ravivait le feu et sortait encore. Devant le seuil un oiseau gris et roux, toujours le même, hochait la tête en le voyant et s'envolait dans un frouissement d'ailes.

Nil respirait le parfum puissant des genévriers qui annonce l'aube.

Les jours passaient, immobiles. Parfois, il entendait au loin les clochettes d'un troupeau, sans jamais le voir. L'eau était fraîche à la source.

Autrefois il s'était demandé : *L'amour existe-t-il, hors la littérature ?* Sarà, rayonnante et obscure... l'avait-il aimée, avait-il offensé un Dieu sans partage ? Aujourd'hui si près du ciel, il ne se mentirait plus : oui, il avait trahi son vœu de chasteté, il avait aimé Sarà. Ce qu'il avait éprouvé pour elle, ce qui l'avait investi tout entier, c'était bien de l'amour. En sa présence il avait eu *peur d'aimer* – et plus encore peut-être, *peur d'être aimé* par elle.

Sarà était morte. Il n'avait plus rien, n'était plus rien.

Sur la natte de l'oratoire il plia son corps pour le rompre afin qu'il s'abandonne peu à peu. Qui était-il, pour aller parler à Anselm de réconciliation avec soi-même ? Comme lui, il n'était qu'un vagabond de l'âme, écartelé entre deux désirs. Nil quémandait la rémission de son passé, l'oubli de la mémoire du cœur.

Un matin, il s'aperçut qu'il n'avait plus devant ses yeux que le ciel, la pierre, la lumière qui tournait.

Et l'icône, étrangement identique à celle qu'il avait contemplée au-dessus du fauteuil du Rabbi. Autre et pourtant toute semblable, ce n'était pas une copie. C'était le lumineux visage d'un homme dont personne n'avait dressé le portrait de son vivant. Énigmatique, son regard dénudait Nil, semblait le juger et en même temps l'accueillir : « Je suis avec toi, mais ton chemin sera long. »

Peu à peu commençait à sourdre une voix discrète qui ne parlait pas à paroles d'homme. Une transformation profonde s'opérait en lui : la réconciliation ne viendrait pas d'ailleurs, mais de Celui-là seul qui en avait le pouvoir.

Il était assis à sa table devant l'icône quand il entendit sur les cailloux du chemin le bruit d'un pas qui approchait. Il sortit, ébloui par la lumière.

Dans le contre-jour se tenait un homme dont il ne distingua pas d'abord les traits. Il le reconnut à son allure, son treillis.

– Carl !

Carl fit un pas en avant.

– Bonjour, frère Nil.

Sa houppe de cheveux blonds avait disparu, il avait rasé son crâne qui luisait au soleil.

– Je suis venu

dit-il simplement, comme une évidence.

Nil s'effaça, le laissa entrer. Ils s'assirent en silence devant la table. Carl sortit de sa poche la blague à tabac, la caressa du bout des doigts à la lumière du feu. Elle était souple, en cuir repoussé, avec de fines stries géométriques.

Il la jeta au creux de l'âtre, la regarda geindre, se contracter, se tordre, se débattre sous la morsure des flammes. Sans la quitter des yeux :

– Frère Nil, est-ce que vous avez pardonné ?

dit-il. Il ajouta, détachant chaque mot :

– Pardonné ceux qui ont détruit Georges, détruit Élieh, détruit Sarà, détruit le parchemin, détruit...

On n'entendait que le crépitement du cuir agonisant dans la flambée. Nil se tourna vers l'icône, la désigna à Carl d'un geste du menton.

Il ne répondit pas, ne dit rien, il souriait.

– Puis-je rester, frère Nil ? Vous me parlerez de votre ami, dit Carl. Le Syrien est à Rome, il vous cherche.

– Vous avez quitté les Légionnaires du Christ
dit Nil simplement, comme une évidence.

– Je ne sais pas. Je ne sais plus, dit Carl.

Nil saisit sa main, elle était glacée. Il la posa doucement sur l'icône.

– Il ne faut pas savoir, Carl, il faut aimer. Restez, dit-il.

Carl laissa sa main reposer sur l'icône.

– Parlez-moi de votre ami
dit-il.

Épilogue

Les premiers rayons du soleil frappaient d'oblique les murs calcinés du village, faisant lever du sol détrempé une fine brume qui ne tarda pas à se dissiper.

Comme il arrive parfois après la pleine lune de printemps, un orage violent s'était abattu pendant la nuit sur le désert syrien, noyant sous des trombes d'eau les ruines fumantes, éteignant les dernières lueurs de l'incendie.

Après Mar Moussa, l'Égyptien avait décidé de ratisser jusqu'au moindre village nazôréen de la vallée. Il faisait route maintenant vers l'un des plus petits, caché au fond d'une cuvette au milieu de nulle part. Alertés par la rumeur, dix hommes constitués en minyan¹ se rassemblèrent dans la cahute qui donnait sur la place. Keffieh sur la tête, le hazzan se balançait en se frappant la poitrine. Sa voix montait comme une plainte chantée :

– *Adonai ech'ad ! Ieshua bar-Iosef, Messiaou...* Dieu est un ! Jésus fils de Joseph, notre Messie...

Au nom de tous il implorait le pardon pour tous et suppliait le Messie de leur donner, à eux, la force de pardonner.

Alors on n'entendit plus dans la pièce qu'un long sanglot arraché aux dix poitrines, une question désespérée qui n'attendait pas de réponse :

– *Éloï, Éloï, lama sabachtanou...* Dieu, notre Dieu, pourquoi nous as-tu abandonnés...

Soudain, un sourd grondement couvrit leurs voix. Ils s’embrassèrent en silence et sortirent l’un après l’autre sur la place. Leurs visages étaient empreints de gravité.

Quand il entendit le rugissement des 4×4 qui investissaient le village, l’enfant se blottit contre sa mère. Les yeux agrandis par la peur, elle lui saisit très fort le bras et l’entraîna. Sa voix était rauque.

– Les moudjahidin ! Petit, va, cours vite, cache-toi derrière la décharge et ne bouge plus !

Il resta là toute la nuit, le visage contre les gravats, les mains plaquées sur ses oreilles pour ne pas entendre les cris d’agonie, trempé par l’averse qui avait cessé aussi brutalement qu’elle avait commencé.

À l’aube, les moudjahidin étaient repartis en trombe. N’ayant plus rien à tuer, ils ne reviendraient pas : l’enfant n’avait plus peur, Le Mal avait quitté le village.

Il se releva, gravit le monceau de décombres.

Parvenu au sommet, il baissa les yeux : la pluie avait lavé la décharge, effaçant toute trace du cadavre. Personne ne se souviendrait de l’homme qu’il avait découvert là, coupé en deux, un rouleau brillant dans la main gauche.

Il leva la tête : une nuée de vautours planait au-dessus des mesures carbonisées.

– *Amma !*

Il était le seul survivant. Seul au monde.

Lentement, il redescendit. Que faire maintenant, où aller ? Il scruta le désert, la ligne bleutée des montagnes qui s’étirait vers le nord. *Le père*

Paolo... Là-bas vivait l'homme si bon, si doux, avec ce regard de feu qui atténuait la rudesse de son visage. Si tendre quand il se penchait vers lui et lui parlait.

Mar Moussa... C'était loin, mais à mi-chemin il y avait un puits.

Il irait à Mar Moussa, chez les chrétiens.

Résolument, il tourna le dos au village de son enfance et se mit en route vers la montagne.

Dans sa djellaba légère, pieds nus sur l'étendue brûlante, l'enfant marchait sous l'immensité du ciel. Il était le dernier des nazôréens du désert. Son grand-père était mort : sans le savoir, il portait en lui sa mémoire, la mémoire des siens.

Après le puits, il y en aurait un autre.

Il irait ainsi, de puits en puits.

Note

1. Pour qu'un Juif ou un judéo-chrétien puisse s'adresser à Dieu au nom du peuple croyant, il faut réunir le minyan, neuf hommes et un hazzan, qui dirige la prière.

OceanofPDF.com

Remerciements

Merci à mes complices en chorégraphie :

Laurence B., Axelle et Emmanuelle V., Olivier P., Monique de P., Monique J.,

Didier Long, Guillaume Hervieux, Guyonne de Montjou¹,

et Claire Delannoy, grande dame de l'édition française.

Note

¹. Auteur de *Mar Moussa. Un monastère, un homme, un désert*, Albin Michel, 2006.

OceanofPDF.com

Note de l'auteur

En juillet 2013, le père Paolo Dall'Oglio a été enlevé au nord de la Syrie par l'État islamique en Irak et au Levant.

Le 30 juillet 2014, le journal *La Croix* titrait : « Un an après son enlèvement, toujours pas de nouvelles du père Dall'Oglio ».

Le 26 février 2015, le journal *L'Orient-Le Jour* (<http://lorientlejour.com>) publiait : « Le prêtre jésuite italien Paolo Dall'Oglio a été exécuté en prison, a annoncé cette semaine un communiqué de la Ligue syrienne de défense des droits de l'homme, diffusé par la chaîne Al-Arabiya. Le communiqué cite un officier dissident de l'État islamique (Daech), Abou Mohammad le Syrien. C'est l'un des hauts responsables de ce groupe qui a personnellement exécuté le prêtre jésuite, après son incarcération au siège du mohafazat, deux heures après son arrestation, le 29 juillet 2013, a précisé le témoin. »

Parmi les chrétiens syriens massacrés par les djihadistes se trouvaient des judéo-chrétiens nazôréens, personne n'en a parlé.

La Danse du Mal doit tout aux chercheurs qui m'ont précédé : le professeur Gerd R. Puin (Erwin) qui a tenté en vain de faire sortir du Yémen ses clichés des manuscrits découverts dans la grande mosquée de Sanaa ; Christoph Luxenberg (Frankenberg) qui a montré que le texte du

Coran dérive d'un lectionnaire nazôréen destiné à catéchiser les Arabes de Syrie au tournant du VII^e siècle ; la thèse d'Édouard-Marie Gallez sur l'origine du Coran et de l'islam... d'autres encore.

À partir de leurs travaux j'ai publié un court essai, *Naissance du Coran. Aux origines de la violence*¹, où l'on trouvera les références et les sources des informations sur le Coran contenues dans ce roman.

Dans *Jésus, mémoires d'un Juif ordinaire (Dans le silence des oliviers)*² j'ai décrit le combat mené par Jésus, tout au long de sa vie, contre les forces du Mal.

Notes

¹. L'Harmattan, 2014.

². Albin Michel, 2011 ; Le Livre de Poche, 2013.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Albin Michel

LE SECRET DU TREIZIÈME APÔTRE, 2006.

JÉSUS ET SES HÉRITIERS, 2008.

PRISONNIER DE DIEU, 2009.

DANS LE SILENCE DES OLIVIERS, 2011. Repris au Livre du Poche sous le titre JÉSUS, MÉMOIRES D'UN JUIF ORDINAIRE.

Chez d'autres éditeurs

DIEU MALGRÉ LUI, NOUVELLE ENQUÊTE SUR JÉSUS, Robert Laffont, 2001.

BIENVENUE EN INDE, UNE ESCALE EN ENFER, La Martinière, 2004.

OceanofPDF.com